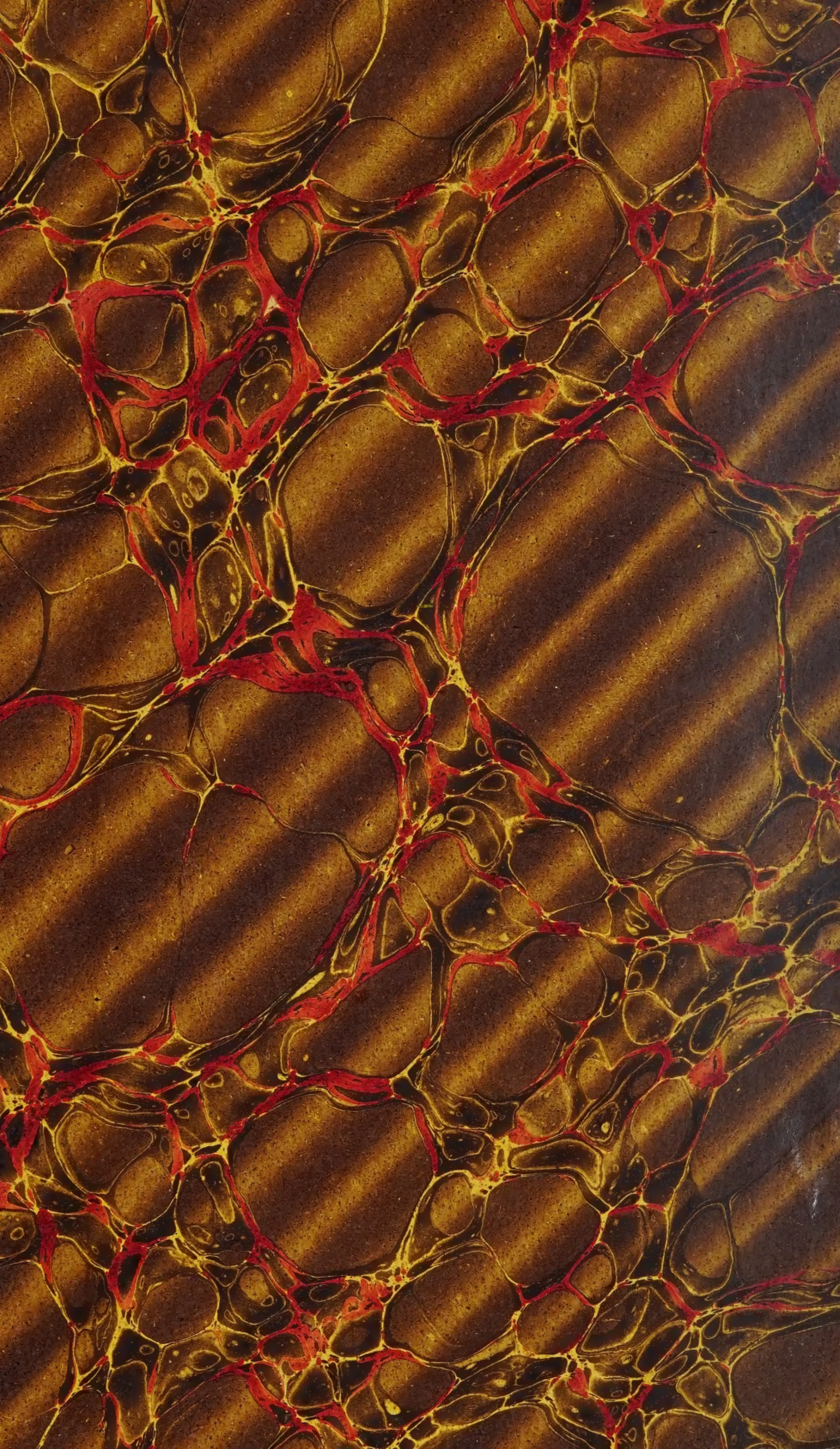
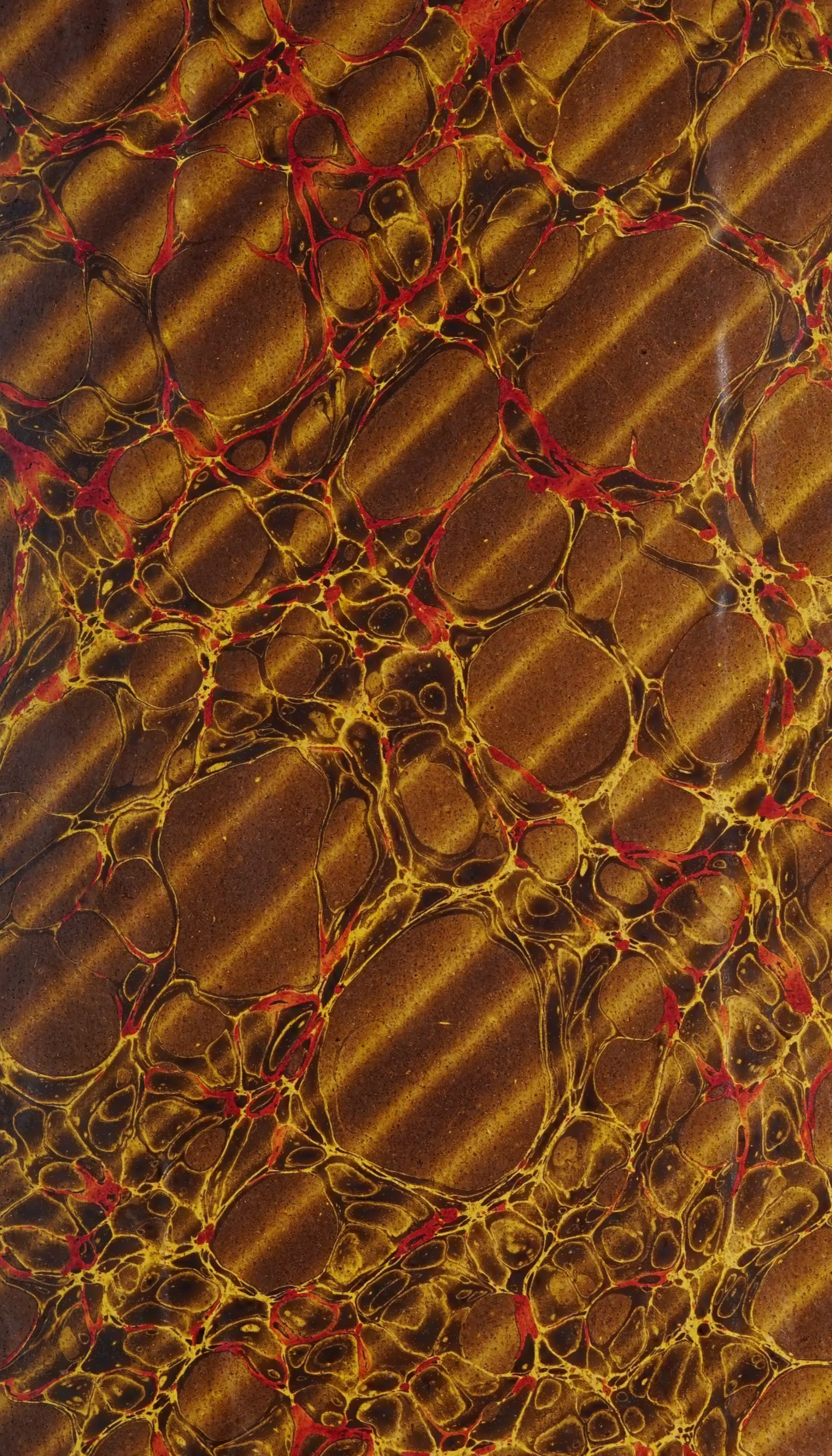




898

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

2e SÉRIE IN-8o



Arabella s'agenouilla en rougissant aux pieds d'Élisabeth,
et lui prit la main pour la baiser.

ARABELLA

OU

TRENTE ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

PAR

HENRI GUENOT



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXV

ARABELLA



I

UNE NUIT D'ORAGE.

La journée du 8 février 1587 avait été une des plus tristes et des plus sombres de la saison. Depuis le matin, le ciel était gris, pluvieux, et enveloppait la terre comme un dôme de marbre.

La nuit vint plus tôt que d'habitude, brumeuse, pleine de bruits sinistres et de rafales effrayantes hurlant autour des maisons de la ville de Sudbury, en Angleterre. L'ouragan d'hiver, déchaîné dans la campagne, pliait jusqu'à terre ou ébranchait les arbres dépouillés de feuillages.

Avec les ténèbres, le vent qui s'était élevé du dé-

troit augmenta de fureur; l'épais rideau de nuages noirs qui obscurcissait le firmament et voilait les étoiles, se déchira; des torrents d'eau s'échappèrent des flancs de la tempête, submergèrent les prairies, les nombreux marais, et enflèrent les rivières.

L'ouragan ravagea les vergers mornes et silencieux et les forêts chenues qui entouraient le château de Sudbury, bâti sur une éminence, à trois lieues de la ville de même nom, à cinq de la mer, entre les rivières de la Stour et de l'Orwell, dans le comté de Suffolk.

Mais les habitants du noble manoir avaient pris leurs précautions contre le mauvais temps: les portes et les fenêtres, soigneusement closes, interceptaient les souffles glacés de la bise. Une vaste salle, chauffée par un grand feu qui flambait dans l'âtre immense, et qu'alimentaient d'énormes troncs de chêne, réunissait les maîtres du lieu, et leur permettait d'écouter sans trouble et en toute sécurité les mugissements de la tempête.

Six personnages, hommes et femmes, occupaient la pièce voûtée et confortable qu'éclairait un candélabre à sept branches, et formaient deux groupes.

D'un côté, au coin droit de la cheminée, se tenait une femme âgée de quarante ans environ, dont le visage noble et gracieux respirait la dignité; quelques rides sillonnaient son front large et lumineux, em-

preint de quelque sévérité : c'était la maîtresse de céans, lady Élisabeth Cavendish, comtesse de Shrewsbury.

Issue de race patricienne, lady Élisabeth avait perdu le comte son époux sept ans auparavant. Lord Shrewsbury ne lui avait point laissé d'enfants pour consoler sa viduité; il lui avait légué le château de Sudbury et quelques autres domaines, lesquels, avec d'autres faibles parcelles de territoire, constituaient toute sa fortune.

Pourtant Élisabeth appartenait à une famille puissamment riche; mais, à la mort de ses parents, la totalité de leurs biens avait passé sur la tête de Thomas Cavendish, le seul frère qu'elle eût.

Ce jeune gentilhomme, doué, à l'encontre de sa sœur, de goûts dépensiers, avait dissipé rapidement une partie de l'héritage patrimonial avec des sommes importantes qu'Élisabeth lui avait libéralement concédées. Voyant venir la fin de ses ressources, et apparaître dans un avenir prochain le spectre hideux de la misère, Thomas prit une résolution désespérée: il vendit ce qui lui restait, et avec le prix qu'il retira de cette opération il acheta trois petits bâtimens, sur lesquels il s'embarqua, pour aller demander à d'autres plages une nouvelle opulence.

Au départ de son frère, la comtesse de Shrewsbury était veuve. Elle continua de vivre retirée dans son

château, admettant seulement à son intimité quelques parents ou amis.

Au moment où commence cette histoire, à côté d'Élisabeth, et conversant avec elle, était un homme de même âge, et qui lui ressemblait singulièrement au physique et au moral. En effet, sir Georges Markham se distinguait par une tenue austère et digne. Instruit, de principes irréprochables qui se traduisaient en actes vertueux, il professait pour le mariage une répugnance marquée. Exprimant hautement l'intention de vivre dans le célibat, il avait défendu qu'on lui parlât jamais d'une alliance quelconque.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, sir Georges était d'accord avec la comtesse, qui, pénétrée de douleur à la mort de son mari, avait annoncé qu'elle renonçait à former jamais de nouveaux nœuds. Cette résolution, prise au lendemain du malheur qui l'avait frappée, semblait s'être encore fortifiée avec le temps.

D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que Marckham et lady Élisabeth, si rigides envers eux-mêmes, fussent avec autrui d'une sévérité outrée : loin de là, ils apportaient dans leurs relations extérieures une grande aménité; ils donnaient quelquefois de petites fêtes, et ne manquaient jamais d'assister aux cérémonies nuptiales ou autres solennités où ils étaient conviés. Leurs parents et leurs amis les chérissaient.

Sir Georges passait régulièrement au château de Sudbury les trois quarts de l'année.

On voyait près de Markham un jeune homme de dix-huit ans, à la figure mélancolique, mais pleine d'une mâle résolution. Écossais et fils du célèbre et malheureux comte de Gowrie, mort trois ans auparavant sur l'échafaud, Charles promettait de marcher sur les traces de ses vaillants aïeux.

Gowrie, chef des *lords de Ruthwen*, et l'un des meilleurs amis du comte de Shrewsbury, avait laissé trois fils, dont Charles était le second. Ces infortunés, poursuivis par la vengeance des ministres du roi d'Écosse, s'étaient réfugiés en Angleterre, et Charles était venu passer quelques mois chez lady Élisabeth, sa marraine, qui l'avait accueilli avec une grande affection, et retenu beaucoup plus longtemps que l'adolescent n'y comptait.

Du reste, Charles de Gowrie avait rencontré au château de Sudbury un aimable compagnon, quoique plus jeune que lui. C'était un enfant de dix à onze ans, placé près de lui, dont la taille déjà élancée et la musculature fortement accusée annonçaient une constitution robuste et une vigueur au-dessus de son âge. Des yeux noirs et brillants, un large front, sur lequel éclatait l'intelligence, une physionomie heureuse, tels étaient les dons extérieurs du voisin de Gowrie. Un air de douceur qui pouvait passer au premier abord

pour de la timidité, tempérait la vivacité des mouvements de l'enfant, qui se nommait William. Lord et lady Beauchamp, son père et sa mère, occupaient la place d'honneur au foyer de la comtesse de Shrewsbury.

Agés l'un et l'autre de trente ans environ, les parents de William paraissaient plus vieux qu'ils ne l'étaient en réalité : de rudes épreuves avaient laissé sur leurs visages d'ineffaçables traces.

Lord Beauchamp, homme de tenue imposante et dont les cheveux s'argentaient de fils blancs, jouissait d'un rang éminent dans l'aristocratie d'Angleterre et d'Écosse. Descendant de race royale, le sang des Stuarts et celui des Tudors se mêlaient dans ses veines. Il tirait en effet son origine de la princesse Marie, seconde fille de Henri VII, tige de la maison souveraine des Tudors, qui avait régné sur l'Angleterre de 1485 à 1509.

Tels étaient les six nobles personnages réunis, le soir du 8 février 1587, dans la grande salle du manoir de Sudbury.

La conversation était grave, peu animée, et comme imprégnée d'une vague tristesse; elle roulait sur des sujets indifférents, et il était facile de deviner que des pensées inquiètes agitaient la plupart des hôtes de la comtesse de Shrewsbury.

De temps à autre, le silence se faisait, et chacun

prêtait l'oreille aux bruits du dehors, comme si du sein de la tempête devait jaillir l'explication d'une situation mal définie. L'ouragan rugissait avec une violence croissante, la pluie battait les contrevents de chêne, et le vent furieux semblait ébranler le vieux château jusqu'en ses fondements.

Tout à coup le galop d'un cheval retentit sur l'allée dallée et bordée d'arbres qui aboutissait à la grande porte du manoir, et domina le tumulte de la tourmente. La cloche tinta à coups redoublés. De nuit comme de jour on avait, à Sudbury, l'habitude d'ouvrir aux voyageurs qui réclamaient l'hospitalité. Aussi un serviteur courut sur-le-champ pour introduire l'étranger, et parut bientôt dans la grande salle, annonçant :

« Milord Richard Comyn, baron de Badenoch. »

A ce nom, Élisabeth, lord Beauchamp et Charles de Gowrie tressaillirent et se regardèrent avec surprise.

« Quoi! lui ici, et à pareille heure! » murmurèrent-ils à voix basse.

Toutefois la comtesse ajouta en s'adressant au valet :

« Introduisez-le; c'est un vieil ami de notre famille.

— Je l'estime sincèrement, fit lord Beauchamp; sous sa rude écorce de Highlander il cache un cœur d'or. »

Charles de Gowrie seul n'émit aucune observation; il fronça même le sourcil d'un air mécontent. Personne n'eut le temps de remarquer l'attitude du jeune homme, car on entendait le pas cadencé du visiteur qui s'approchait, et qui se montra presque aussitôt dans l'encadrement ogival de la porte.

Lord Richard Comyn offrait dans son extérieur le type parfait du laird écossais : cinquante ans, une stature élevée, des formes épaisses, des membres vigoureusement charpentés, une tête fièrement posée sur un cou musculeux, des épaules larges, des cheveux courts, rudes et grisonnants, une figure énergique, pleine d'austère franchise, une barbe fournie, tel était le baron de Badenoch.

Il s'arrêta un instant sur le seuil, son chapeau à larges bords à la main et ruisselant de pluie. Son ample manteau brun chargé d'eau, entr'ouvert par devant, laissait voir la ceinture verte et rouge qui lui serrait les reins et sa main robuste crispée sur la poignée d'un large glaive. Les traits du noble Écossais exprimaient une douleur si poignante, que les assistants s'en émurent la plupart.

Lady Élisabeth, comprenant que le laird n'osait pénétrer dans la salle à cause de l'état où il était, s'avança gracieusement au-devant de lui.

« Milord de Badenoch, lui dit-elle, veuillez nous

faire l'honneur de vous approcher. Venez près du feu sécher vos vêtements trempés par la pluie. »

Le baron obéit en silence ; il alla jusqu'au milieu de l'appartement, les yeux mornes et baissés. Ses lèvres, pâles et contractées comme ses traits, attestaient quelle peine cruelle lui torturait le cœur.

« Eh bien ! mon vieil ami, dit lord Beauchamp, ne nous reconnaissez-vous pas ? Cette nuit affreuse, l'ouragan qui sévit au dehors, ont-ils engourdi vos sens et votre esprit ? »

Le laird ne répondit pas ; son visage s'assombrit encore, et deux larmes coulèrent lentement sur ses joues ridées.

A cette vue, Beauchamp, alarmé, se leva vivement et courut prendre la main du chef des Highlands.

« Richard, s'écria-t-il, de grâce, parlez ; apprenez-nous le sujet de votre chagrin. »

Richard Comyn leva enfin son regard humide sur son interlocuteur, secoua la tête avec un abattement inexprimable, et murmura enfin :

« Quoi ! vous ne savez rien ?

— Qu'y a-t-il donc ?

— Elle est morte ; ils l'ont tuée.

— De qui s'agit-il ? s'enquit Beauchamp d'une voix mal assurée, car il tremblait de comprendre.

— Elle, ma noble maîtresse, ma reine et la vôtre ! répliqua le baron d'une voix brisée par les sanglots.

— Grand Dieu! reprit lord Beauchamp avec un geste d'horreur, l'audace des scélérats n'a donc pas reculé, et le plus exécrable dcs crimes aurait-il été consommé sur lady Marie Stuart?

— Aujourd'hui même, j'ai assisté à l'exécution de cet odieux forfait. »

Lady Beauchamp, le jeune William, la comtesse de Shrewsbury, sir George Markham poussèrent un cri d'angoisse et de stupéfaction; Charles de Gowrie demeura dans une sombre et silencieuse impassibilité. Pendant quelques instants, une sorte de terreur régna dans la salle. Lord Beauchamp reprit le premier un peu de fermeté, et dit:

« Ce coup horrible nous menaçait depuis longtemps; la sentence était rendue par des juges serviles; mais nous ne pensions pas que la reine d'Angleterre oserait tremper ses mains dans le sang de la femme illustre qu'elle avait nommée sa sœur, et sur laquelle aucune juridiction légitime ne pouvait lui être accordée. La personne sacrée de Marie n'était point soumise aux lois de ce pays.

— L'arrêt inique n'a été signifié qu'hier à notre souveraine. Ce matin, une noble tête a roulé sur l'échafaud.

— O jour terrible, soupira Beauchamp, et tel que les fils de l'Angleterre n'en ont jamais vu! Ton souvenir odieux ne s'effacera plus; désormais une page de

sang est inscrite dans l'histoire de cette malheureuse nation. »

Il y eut un nouveau silence. Puis lord Beauchamp poursuivit, après avoir fait asseoir le laird :

« Richard, vous, le plus fidèle des serviteurs de lady Marie; vous qui avez combattu et souffert pour elle, et qui mille fois avez exposé votre vie pour consoler sa captivité, donnez-nous quelques détails sur la mort de la noble victime qui était ma parente. »

Le baron de Badenoch passa sa main sur son front et repartit avec un accent impossible à rendre :

« Apprêtez-vous donc à pleurer; car jamais femme ne mérita mieux les larmes que la reine d'Écosse, et sa douloureuse mémoire en arrachera longtemps des yeux de tout homme de cœur. La fin de lady Marie a été plus héroïque encore que sa captivité.

« Vous savez, sans doute, que depuis la réclusion de ma souveraine dans le château de Fotheringay, je n'ai pas quitté le comté de Northampton?

— Nous vous croyions, au contraire, dans le Westmoreland ou le Northumberland, occupé à lui recruter des partisans.

— Hélas! il y a longtemps que la reine n'avait plus d'amis. La malheureuse tentative des deux titulaires des comtés que vous venez de nommer avait découragé toutes les âmes. Aucun guerrier, à partir de ce funeste échec, n'a osé reprendre les armes en faveur de l'in-

fortunée Marie. Il ne restait plus d'espoir de ce côté. »

Comyn fit encore une pause, essuya ses larmes, et continua :

« Je me tenais donc aux environs de Fotheringay, en compagnie du brave et dévoué Kerr de Fernyhert, épiant l'occasion d'être utile à la reine, et même de la délivrer. Surpris et déconcerté par la nouvelle que la sentence allait être brusquement exécutée, je ne pus rien tenter, car tout était déjà prêt pour le supplice.

« Fernyhert et moi, accablés de douleur, désespérés, nous courûmes à Fotheringay, où l'on nous dit que lady Marie touchait à ses derniers instants.

« Il était sept heures.

« Les portes du château s'ouvrirent, et nous vîmes entrer les gentilshommes que Pawler, le gardien de la captive, avait consenti à admettre au spectacle sinistre qui se préparait. Nous parvînmes, avec mille difficultés, à nous glisser dans la foule de ces privilégiés du geôlier. Le désir de revoir notre noble maîtresse nous fit braver tous les dangers. Nous aperçûmes le comte Edward de Hertford, qui s'était introduit comme nous dans le fatal manoir ; mais nous évitâmes de lui parler, et même de nous approcher de lui, de peur de nous compromettre davantage.

« Nous étions là cent cinquante à deux cents. Alors Pawler fit fermer les portes, des gardes nous entourèrent, et il envoya un message à Marie, qui

fit répondre qu'elle serait prête dans une demi-heure.

« Nous attendîmes avec une émotion facile à comprendre.

« Nous étions dans la grande salle du château, où s'élevait un échafaud recouvert de serge noire et entouré d'une balustrade basse ; un tabouret pour la patiente, un billot et le bourreau apparaissaient sur la plate-forme.

« Cette vue lugubre nous remplit de terreur et d'angoisse ; nous eussions affronté l'enfer, s'il l'eût fallu, pour délivrer notre souveraine, et quand nos regards consultaient ceux de Hertford, nous y lisions les mêmes dispositions. Fernyhert et moi nous serrions avec frénésie la poignée de nos épées : mille projets, plus impossibles à réaliser les uns que les autres, agitaient nos esprits. Mais que faire à trois seulement, au milieu de tant de gentilshommes et de gardes bien armés, et dans ce château redoutable? C'eût été sacrifier nos vies en pure perte et troubler inutilement les derniers moments de lady Marie.

« Le cortége funèbre parut, et nous le contemplâmes avec une mortelle douleur.

« En tête venaient le shériff et ses officiers ; suivaient Pawler et Drury, avec les comtes de Shrewsbury (1) et de Kent, et enfin la reine d'Écosse avec

(1) Un parent éloigné de l'époux d'Élisabeth Cavendish.

Melville, l'intendant de sa maison, qui portait la queue de sa robe.

« Lady Marie avait revêtu le plus riche de ses habillements, et le plus approprié à son rang de reine douairière. Sa coiffure était de fine batiste, bordée de dentelle, avec un voile pareil, rejeté en arrière et tombant jusqu'à terre. Elle portait un manteau de satin noir imprimé, doublé en taffetas noir et garni par-devant de zibeline, avec une longue queue et des manches pendantes. Les boutons étaient de jais en forme de glands et entourés de perles; le collier à l'italienne. Son pourpoint était de satin noir broché, et par-dessous elle avait un corset délacé par derrière en satin cramoisi, avec la jupe en velours de même couleur. Une chaîne de boules de senteur avec une croix d'or était suspendue à son cou, et deux rosaires descendaient de sa ceinture.

« Sa démarche était assurée et son visage serein.

« Elle soutint sans faillir les regards des spectateurs, l'aspect de l'échafaud, du billot, de l'exécuteur, et s'avança dans la salle avec cette grâce et cette majesté qu'en des jours plus heureux elle avait si souvent déployées au palais de ses pères.

« En passant près de nous, elle nous reconnut, et nous jeta un regard d'adieu qui nous serra le cœur.

« Pawler lui offrit alors le bras pour l'aider à monter sur l'échafaud.

« — Je vous remercie, Monsieur, dit la reine ; c'est la dernière peine que je vous donnerai et le service le plus agréable que vous m'ayez jamais rendu. »

« Parvenue sur la plate-forme, elle s'assit sur le tabouret préparé pour elle. A sa droite se tenaient les deux comtes ; à sa gauche le shériff, et Beal, l'huissier du conseil ; en face, le bourreau de la Tour, en habit de velours noir, avec son valet, également vêtu de noir.

« L'ordre d'exécution ayant été lu, lady Marie nous harangua d'une voix sonore. Elle rappela avec dignité qu'elle était princesse souveraine, non sujette aux décisions du parlement anglais, mais attirée dans ce pays pour y souffrir l'injustice et la violence. Toutefois elle remerciait Dieu de lui avoir donné cette occasion de faire publiquement sa profession de foi, et de déclarer de nouveau qu'elle n'avait jamais songé, contribué ou consenti à aucun attentat contre la reine d'Angleterre, à qui elle n'avait eu, en aucune circonstance, l'intention de faire le moindre mal.

« Elle ajouta qu'après sa mort beaucoup de choses encore ensevelies dans les ténèbres arriveraient au grand jour ; qu'elle pardonnait du fond du cœur à tous ses ennemis, et que sa langue ne prononcerait rien qui pût leur porter préjudice.

« A ces mots, elle fut interrompue par le doyen de Petersborough, le docteur Fletcher, qui se mit à la

prêcher, et, sous prétexte de zèle religieux, insulta sans pudeur aux sentiments de l'auguste victime.

« Il osa lui dire que la reine Élisabeth, bien que forcée d'exécuter la justice sur son corps, s'était soigneusement occupée du salut de son âme; qu'elle l'avait envoyé vers elle pour la ramener au véritable bercail du Christ en l'arrachant à la communion de l'Église romaine, dans laquelle il était impossible qu'elle restât sans être infailliblement damnée; qu'elle trouverait grâce devant Dieu si elle voulait se repentir de sa perversité, reconnaître la légitimité de son châtiment, et témoigner sa gratitude des faveurs qu'elle avait reçues d'Élisabeth.

« Lady Marie le pria à plusieurs reprises de cesser de la fatiguer, ainsi que lui-même; il persista. La reine s'étant tournée de côté pour l'éviter, il fit le tour de l'échafaud, et vint continuer de lui parler en face.

« L'insolence du doyen, qui contrastait si fort avec la douceur de notre noble maîtresse, alluma dans nos âmes une vive indignation. Enfin le comte de Shrewsbury mit fin à cette scène en prescrivant à Fletcher de se contenter de prier. Il obéit; mais sa prière ne fut que l'écho de son sermon; heureusement la reine ne l'entendit pas.

« Elle s'était remise à ses dévotions, répétant à haute voix, et en latin, des passages du Psalmiste. Quand le doyen eut consenti à se taire, elle pria en français,

implorant de Dieu le pardon de ses péchés, ajoutant encore qu'elle pardonnait elle-même à ses ennemis, et qu'elle était innocente des crimes qu'on lui imputait.

« Elle pria ensuite en anglais pour l'Église persécutée du Christ, pour son fils Jacques, et pour Élisabeth elle-même.

« Elle conclut en s'écriant, le crucifix dans les mains :

« — Ainsi que tes bras furent étendus sur la croix, reçois-moi, ô mon Dieu, dans les bras de ta miséricorde, et pardonne-moi mes péchés.

« — Madame, lui dit le comte de Kent, vous feriez mieux de laisser de telles vieilleries papistes, et de porter le crucifix dans votre cœur. »

« Elle répliqua :

« — Je ne puis tenir en ma main la représentation de ses souffrances sans être forcée en même temps de les porter en mon cœur. »

« Lorsque ses deux suivantes, baignées de larmes, commencèrent à la déshabiller, les exécuteurs, craignant de perdre leurs profits accoutumés, se hâtèrent d'intervenir.

« La reine fit quelques remontrances ; puis, se soumettant tout à coup à leurs grossièretés, elle remarqua en souriant qu'elle n'était point habituée à se servir

de tels valets, ni à se déshabiller en si nombreuse compagnie.

« Ses serviteurs et nous, à la vue de notre souveraine adorée réduite à cet excès d'humiliation, nous ne pûmes réprimer notre émotion. Mais lady Marie, posant le doigt sur ses lèvres, nous imposa silence, demandant seulement qu'on priât pour elle.

« Les bourreaux, la prenant alors par les bras, la conduisirent vers le billot. La reine se mit à genoux, et répéta plusieurs fois d'une voix ferme :

« — O Seigneur! je remets mon âme entre tes mains. »

« Cette résignation sublime toucha tous les assistants : amis comme ennemis éclatèrent en sanglots.

« Ces gémissements troublèrent l'exécuteur; il trembla, manqua son coup, et de sa hache fit une profonde blessure à la partie inférieure du crâne de la victime.

« Une si cruelle maladresse arracha un cri de fureur au baron de Fernyhert, dont vous connaissez la religieuse vénération pour la reine, et il tira à moitié son glaive. Le comte de Kent vit ce mouvement, reconnut mon ami, et ordonna de le saisir.

« Mais l'attention générale était absorbée par le spectacle de l'horrible drame qui s'accomplissait : nul ne bougea; tous les yeux étaient fixés sur l'échafaud. Lady Marie était restée sans mouvement; au troisième coup seulement la tête fut séparée du tronc.

« Lorsque le bourreau la releva, les muscles de la face s'étaient tellement contractés, que ses traits n'étaient plus reconnaissables. L'exécuteur s'écria alors, selon l'usage :

« — Dieu sauve la reine Élisabeth !

« — Ainsi périssent tous ses ennemis ! ajouta le doyen de Petersborough.

« — Ainsi périssent tous les ennemis de l'Évangile ! » hurla le fanatique comte de Kent (1).

« Partagé entre l'admiration et la pitié, je gardais un profond silence, quand une voix retentit maudissant le comte, les protestants et la digne fille du tyran Henri VIII. Je reconnus l'accent vibrant du baron de Fernyhert. Je me retournai ; mais mon compagnon n'était plus à mes côtés : je l'aperçus, brandissant son glaive et franchissant la porte de la salle, entraîné par lord Edward de Hertford.

« Le comte de Kent, furieux, s'élança vers les gardes, leur criant d'arrêter l'intrépide Écossais. Les soldats, jusque-là immobiles, s'ébranlèrent, les gentilshommes se mêlèrent à eux, et la salle fut remplie d'un effroyable tumulte.

« Craignant pour moi-même, je jetai un dernier regard sur le cadavre sanglant de lady Marie, je fendis la presse avec précaution, et je m'éloignai promptement, le cœur brisé de douleur.

(1) D'après Lingard et Egerton.

« En quittant le château de Fotheringay, j'aperçus Kerr de Fernyhert fuyant à toute bride dans la direction du nord, en compagnie d'Edward.

« Je ne les suivis point; mais, montant à cheval sur-le-champ, je suis venu jusqu'ici tout d'une traite. »

Le récit du laird produisit sur les auditeurs une affreuse impression; tous pleuraient, à l'exception de Charles de Gowrie.

Le jeune homme ne haïssait point personnellement l'infortunée Marie; mais il éprouvait une aversion invincible pour la race et le nom des Stuarts, depuis qu'un ministre de Jacques VI, fils de la victime, avait ordonné la mort du comte son père.

Les premiers transports de douleur s'étant calmés, lord Beauchamp prit la parole :

« Richard, dit-il, que comptez-vous faire? Songez-vous à venger la malheureuse reine d'Écosse?

— Hélas! nous sommes désormais impuissants, répondit Comyn avec accablement; nous sommes vaincus; le génie du mal l'emporte, puisque Élisabeth triomphe. Jacques VI, prince timide et zélé presbytérien, ne songera pas à demander satisfaction pour le meurtre de sa mère catholique. Ma noble maîtresse n'aura pas de vengeurs ici-bas. Sans doute, si nous imitions nos ennemis, nous en appellerions au poignard, au poison, à la perfidie. Mais loin de nous ces moyens déloyaux et réprouvés! Laissons le crime se

glorifier en ce monde, et remettons au Très-Haut le soin de le châtier. Quant à nous, notre rôle est terminé. »

En achevant ces mots, le laird tira son large glaive et le rompit en morceaux.

« Adieu, poursuivit-il, compagnon fidèle de ma gloire et de mes chagrins. Jamais je ne t'ai tiré que pour des causes grandes et justes ; tu n'as bu que le sang des ennemis de ma foi et de mes légitimes souverains. Maintenant tu me serais inutile. »

Il y avait tant d'amertume et de poignante douleur dans les traits contractés du baron de Badenoch, que les assistants, étonnés d'abord de son action, s'attendrirent de nouveau avec lui.

« Ne demeurez-vous pas avec nous, Milord? s'enquit à la fin la comtesse de Shrewsbury.

— Non, Milady, répliqua Richard Comyn d'une voix sourde. Je veux retourner au pays de mes pères, au sein des Highlands ; je reverrai l'Écosse, la terre des vaillants hommes ; j'y retrouverai mon généreux ami, Kerr de Fernyhert, et nous passerons ensemble, dans la retraite, le reste de nos jours. »

Élisabeth, lord et lady Beauchamp, effrayés des dangers qu'offrait un pareil voyage, essayèrent de dissuader le laird de l'entreprendre, et tentèrent de le retenir à Sudbury ; mais il resta inflexible, et annonça même qu'il partirait au plus tôt.

« Si la route est périlleuse, continua-t-il, mon séjour ici est loin de m'offrir pleine sécurité : on recherche partout, je le sais, les serviteurs de lady Marie. Je ne crains rien pour moi ; la vie m'est à charge ; mais je pourrais vous compromettre gravement, si l'on me découvrait en ce château, et je ne m'en consolerais point. »

La comtesse de Shrewsbury protesta qu'elle n'avait à redouter aucune enquête ; mais le baron de Badenoch n'en persista pas moins dans sa résolution.

Le reste de cette nuit se passa en tristes entretiens sur la mort tragique de la reine d'Écosse et sur l'avenir réservé à son parti.

L'aube trouva les habitants de Sudbury réunis encore dans la grande salle du vieux manoir : aucun d'eux n'avait songé à se livrer au repos.

II

LE MESSAGE DE LONDRES.

Lorsque le retour de la lumière mit en mouvement les serviteurs du château de Sudbury, la comtesse Élisabeth se leva; et s'adressant à ses hôtes, et plus particulièrement au laird écossais, elle leur dit :

« Vous savez que j'élève ici ma nièce Arabella, âgée seulement de douze ans. Je la tiens autant que possible dans l'ignorance des événements politiques, et je vous demanderais de faire de même. Bien que la noble enfant ait peu entendu parler de la reine Marie Stuart, sa cousine germaine, je désire cependant qu'elle ne connaisse point la mort de l'infortunée princesse ; elle ne l'apprendra peut-être que trop tôt. »

Chacun des assistants s'empressa de déclarer qu'il se conformerait aux recommandations de la comtesse.

« La dernière fois que je vins à Sudbury, ajouta le laird, Arabella était absente ; je voudrais bien la voir aujourd'hui. Ce serait pour moi une consolation de contempler les traits d'une si proche parente de mon infortunée souveraine.

— L'enfant vous sera présentée, » répondit Élisabeth, qui sortit afin de satisfaire au vœu de Comyn.

Elle rentra quelques instants après, tenant par la main une jeune fille légère et alerte, qui s'avança dans la salle un sourire joyeux sur les lèvres. Les visages sombres qu'elle aperçut l'effrayèrent un peu, et, interrogeant tour à tour de ses grands yeux intelligents et inquiets chacun des assistants, elle cherchait visiblement à deviner la cause de la tristesse générale.

La comtesse de Shrewsbury la conduisit d'abord à lord et à lady Beauchamp, à qui elle rendit ses devoirs, et dont elle reçut les caresses, plus graves que de coutume. Elle passa devant William, son compagnon de jeux, et lui adressa un coup d'œil sournois et malicieux ; ensuite Élisabeth la présenta au laird Richard Comyn.

« Ma nièce, lui dit-elle, voici un des plus vaillants gentilshommes du royaume d'Écosse, et ses traits ne doivent pas vous être entièrement inconnus.

— En effet, Milady, répliqua Arabella avec une gra-

cieuse timidité, je me rappelle parfaitement d'avoir vu milord. N'est-ce pas le baron Richard Comyn de Badenoch ?

— Précisément. Il souhaitait beaucoup votre présence ici. »

Richard contempla avec une émotion extraordinaire la noble enfant. Il examinait avec une attention pieuse son visage, ses mains, son port. Plus il la regardait, plus il lui trouvait de ressemblance avec Marie Stuart : c'étaient le même maintien plein de grâce et d'abandon, les mêmes formes, la même douceur de physionomie, la même coupe de figure, et tous ces charmes rehaussés par l'éclat que donne seule une brillante jeunesse.

En présence de ces regards scrutateurs, dont elle ne comprenait pas les motifs, Arabella baissait les yeux, et une aimable rougeur animait ses joues fraîches comme une rose dont les pétales s'entr'ouvrent aux pluies printanières. Cette pudeur charmante augmentait encore la beauté de la jeune fille.

Arabella Stuart, en effet, bien qu'elle eût douze ans seulement, en annonçait davantage, tant ses grâces extérieures étaient épanouies.

Elle portait en elle, ajoute l'historien Egerton, le germe de qualités non moins précieuses. Son intelligence, saine et droite, était apte à tout comprendre. Déjà très-instruite, dans un âge si tendre, elle parlait

facilement le latin, l'italien, le français, outre les idiomes anglais et écossais, qu'elle possédait parfaitement.

Sa tante, la comtesse de Shrewsbury, l'avait également initiée à beaucoup d'arts utiles ou agréables : elle savait tisser la laine et le lin, composer des vers ; elle chantait et dansait à merveille, talents fort prisés alors dans ces cours princières.

Malheureusement, lady Élisabeth n'avait pas pris le même soin pour faire éclore chez sa pupille les dons du cœur ; on peut même dire que la culture trop hâtée de l'esprit les avait presque étouffés. Arabella ne connaissait que vaguement les vertus qui font la chrétienne pieuse ; le sentiment existait à peine chez elle, ce qui la faisait paraître indifférente et froide.

Il en était de même pour la religion : élevée dans les principes du protestantisme, elle ne pratiquait que superficiellement le culte qu'on lui avait enseigné.

En développant si rapidement les talents extérieurs de sa nièce au détriment de qualités plus solides, la comtesse de Shrewsbury avait eu pour but de la rendre digne de sa naissance, et capable de remplir les hautes destinées auxquelles, d'un jour à l'autre, la jeune fille pouvait être appelée.

Par son origine, Arabella se trouvait sur les premiers degrés des trônes d'Angleterre et d'Écosse. Comme Marie Stuart, sa cousine germaine, elle des-

cendait de Marguerite Tudor, sœur de Henri VIII et fille aînée de Henri VII, qui avait été mariée trois fois, d'abord à Jacques IV d'Écosse, ensuite au comte d'Angus, enfin à lord Methven. Elle avait donc des droits éventuels aux couronnes des deux royaumes, dont elle était la plus proche héritière après Jacques VI, le seul fils qu'eût laissé la reine Marie.

Or, à l'heure où commence cette histoire, il n'était guère probable que la reine Élisabeth, demeurée sans postérité, choisît pour son successeur le fils de la femme qu'elle venait de faire périr sur l'échafaud. Arabella devait donc espérer recueillir la succession royale de l'impitoyable fille de Henri VIII.

La jeune descendante des Tudor et des Stuart avait perdu ses parents dès ses premières années. Amenée au château de Sudbury, elle avait reçu, sous les yeux de sa tante maternelle, une brillante éducation.

Lord et lady Beauchamp, les amis de la maison de Shrewsbury, avaient secondé la comtesse dans cette tâche importante. Parents eux-mêmes d'Arabella, puisqu'ils tiraient leur origine de Marie Tudor, sœur cadette de Marguerite, mariée en premières noces à Louis XII, roi de France, et ensuite à Brandon, duc de Suffolk, ils chérissaient la pupille d'Élisabeth. Les deux familles vivaient sur le pied de la plus grande intimité, ne se séparant jamais, passant alternativement l'année au

manoir de Sudbury et dans les domaines de lord Beauchamp, situés dans le comté de Durham.

Par suite de ces arrangements, la jeune lady Stuart et William, le fils de Beauchamp, recevaient les mêmes leçons et grandissaient ensemble, s'aimant comme frère et sœur : familiarité alors sans conséquence, mais dont l'avenir devait se ressentir.

Bien que l'influence exercée par la comtesse de Shrewsbury sur Arabella laissât beaucoup à désirer, Élisabeth avait néanmoins assez de tact pour inspirer à la noble enfant une modestie et une simplicité de mœurs convenables à son âge. Ainsi, elle défendait qu'on vantât ses talents ou sa beauté, et elle la tenait prudemment retirée du monde. Elle ne lui avait même encore parlé que vaguement des droits résultant de sa naissance.

Il est donc facile de comprendre pourquoi Arabella ne devinait pas la cause de l'émotion du laird écossais. Elle finit même par éprouver de l'embarras sous le regard inquisiteur de Comyn. Celui-ci, s'apercevant de l'impression qu'éprouvait lady Stuart, saisit sa main blanche, la pressa silencieusement sur ses lèvres, l'arrosa de ses larmes, après quoi il laissa aller la jeune fille.

Le baron de Badenoch passa au château de Sudbury un temps beaucoup plus long qu'il n'avait d'abord résolu : huit jours s'écoulèrent sans qu'il parlât de son

départ. Ses amis s'en réjouissaient d'autant plus, qu'ils voyaient sa tristesse diminuer et son visage s'éclaircir.

Mais nul d'entre eux ne soupçonnait l'attache puissante qui retenait le laird à Sudbury. Cependant lord Beauchamp et sir George Markham le surprirent plus d'une fois devant les hautes fenêtres du manoir, le visage collé aux vitraux, et semblant absorbé dans une profonde méditation.

Ils s'imaginèrent que le chef des Highlands admirait les sites pittoresques qui se déroulaient autour du château. Ils se disaient que ces campagnes mornes et dépouillées, que cette nature en deuil devaient plaire à l'âme affligée du baron, et ils se gardaient de le distraire de sa mélancolie.

Ils se trompaient tous.

Ce n'étaient point, hâtons-nous de le dire, les vallées désolées du Suffolkshire qui attiraient l'attention de Richard Comyn, mais bien les jeux auxquels se livraient dans les cours de la demeure seigneuriale les jeunes gens qui l'habitaient. Ses heures de méditations silencieuses coïncidaient avec celles où Arabella Stuart, sous les yeux de sa gouvernante et de la comtesse de Shrewsbury, se récréait en compagnie de William Beauchamp et de Gowrie. Il se plaisait à suivre la noble enfant dans ses ébats; il la regardait visitant la basse-cour, distribuant elle-même le grain à ses

pigeons favoris, soignant ses canards, caressant ses agneaux.

Le gentilhomme avait reporté sur Arabella le culte qu'il avait voué si longtemps à l'infortunée reine d'Écosse. Il retrouvait en elle le sang et les traits de sa belle souveraine, et il contemplait avec transports l'image chérie reproduite dans la personne de la pupille de la comtesse Élisabeth.

Huit jours s'étaient donc écoulés, et le laird écossais ne pensait point encore à s'éloigner, quand arriva un messager de Londres, qui demanda lady Shrewsbury. La comtesse, qui se trouvait avec ses amis, les quitta aussitôt pour aller recevoir le courrier.

Elle reparut un instant après, l'air grave et empreint de quelque inquiétude. Sous différents prétextes, elle écarta sa nièce et William.

« Avez-vous reçu de fâcheuses nouvelles? s'informa lord Beauchamp.

— Pourquoi cette question? fit Élisabeth, comme si elle eût voulu repousser une idée importune.

— Vous paraissez préoccupée.

— Je ne sais que penser. Dois-je craindre ou espérer? je l'ignore.

— D'où vient le messager? qui l'envoie? » s'enquit sir George Markham.

Et avant que la comtesse eût pu répondre, lady Beauchamp ajouta :

« Serait-ce par hasard lord Hertford ?

— Non, déclara Élisabeth; la reine a expédié ce courrier.

— La reine! répétèrent les assistants étonnés: que vous veut-elle?

— Elle m'invite à conduire à sa cour ma nièce Arabella Stuart.

— La cruelle fille de Henri VIII est-elle aussi jalouse de la beauté de la noble enfant, et trame-t-elle encore la perte de cette autre héritière des Stuart? fit le baron de Badenoch, l'œil en feu et avec un accent plein d'amertume.

— La reine ne s'est pas expliquée sur ses intentions; son message est bref, et je vous l'ai rapporté tout entier.

— S'il en est ainsi, observa lord Beauchamp, rien ne vous oblige à vous rendre immédiatement à la prière d'Élisabeth Tudor. Ajournez le départ d'Arabella; ce délai nous permettra de prendre des informations précises.

— La reine ne m'adresse pas une simple prière, fit remarquer la comtesse, elle m'ordonne formellement de lui mener ma nièce. Oserai-je désobéir à l'altière princesse?

— Élisabeth ne peut avoir que de mauvaises intentions à l'égard de la parente de sa victime, opina le laird écossais.

— Qui vous l'a dit? répliqua sèchement Charles de Gowrie. Pour moi, j'incline plutôt à croire que la reine est animée des meilleurs sentiments à l'égard d'Arabella.

— Vous auriez de la peine à prouver ce que vous avancez, jeune homme. Élisabeth Tudor protestait aussi, autrefois, de son amitié pour l'infortunée Marie Stuart ; et cependant elle a versé le sang de l'innocente princesse.

— La reine, repartit Charles, connaît les droits d'Arabella à sa succession. Le bruit a couru, et j'ai appris de source certaine qu'il était fondé, qu'Élisabeth reconnaîtrait solennellement sa jeune parente pour héritière. Je ne doute pas que ce ne soit dans ce but qu'elle la mande auprès d'elle.

— Et moi, je suis loin de partager votre confiance, » affirma le laird.

Lord Beauchamp secoua la tête, et parut en proie à une grande hésitation. Après un silence, il dit :

« Il se pourrait que Charles de Gowrie fût dans la vérité. Dans ce cas, ne serait-ce pas agir prudemment que de suivre ses inspirations?

— Vous livrerez ainsi la victime au bourreau, s'écria Comyn avec exaltation.

— Permettez, mes amis, que j'émette mon opinion dans ce grave débat, dit George Markham. A moi aussi, le parti qu'indique lord Gowrie me semble le

plus sûr. Il n'est pas impossible, à mon avis, qu'Élisabeth Tudor veuille du bien à lady Arabella; je crois même probable que la fille de Henri VIII, implacable comme elle l'est, songe à consommer sa vengeance sur la maison de l'infortunée Marie Stuart en déshéritant le roi Jacques. Dans ce cas, quoi de plus naturel qu'elle tourne les yeux sur la pupille de lady Shrewsbury? La noble enfant, la reine ne l'ignore pas, ne connaît presque rien de la tragique histoire de la prisonnière de Fotheringay; soyez-en certains, c'est là un titre de puissante recommandation aux yeux de la souveraine de l'Angleterre.

— Je pense comme vous, dit la comtesse. Le mieux et le plus sage sera d'obéir aux ordres de la reine. Si elle voulait du mal à ma nièce, elle saurait bien l'atteindre malgré tous nos efforts. »

Ces paroles mirent fin à toute discussion. Il fut reconnu qu'on ne pouvait que déférer à la volonté d'Élisabeth, et qu'Arabella serait conduite à la cour.

Le lendemain de la réception du message, la comtesse de Shrewsbury annonça à sa nièce qu'elle allait la mener à Londres. A cette nouvelle, Arabella témoigna la joie qu'elle lui causait; elle désirait depuis longtemps voir le monde, la capitale, la cour brillante de la reine.

Mais les transports de la jeune fille se calmèrent

subitement en apprenant que ni William, ni lord ni lady Beauchamp ne l'accompagneraient, et que son absence de Sudbury serait longue peut-être.

Lady Shrewsbury crut aussi devoir, en ce moment solennel, instruire sa nièce de la mort de Marie Stuart et de l'étroite parenté qui l'unissait à cette malheureuse princesse. Elle lui raconta en peu de mots les événements politiques accomplis dans les dernières années, afin qu'Arabella se comportât en connaissance de cause.

Ce récit impressionna vivement la jeune fille : le sentiment sembla s'éveiller et grandir en elle tout à coup.

La douleur de William fut extrême à l'annonce du départ de son amie; l'âme sensible du jeune homme se déchira à la pensée d'une semblable séparation.

Les préparatifs ayant été terminés en quelques jours, la comtesse de Shrewsbury, accompagnée seulement de sir George Markham, prit avec sa nièce la route de Londres, où résidait pour le moment Élisabeth.

Le jour suivant, le baron de Badenoch, l'esprit obsédé de noirs pressentiments, quitta le château de Sudbury, décidé à rentrer dans ses montagnes pour y vivre dans la retraite, près du baron de Fernyhert. Charles de Gowrie, désireux de revoir l'Écosse, suivit le laird. Il ne resta au manoir de la comtesse de Shrews-

bury que lord et lady Beauchamp et leur fils William. Ils devaient attendre le retour de leur amie, et se rendre ensuite avec elle dans leurs terres du comté de Durham, et enfin entreprendre le voyage de France.

III

CORRESPONDANCE.

Avant le départ d'Arabella pour Londres, il avait été convenu entre la comtesse de Shrewsbury et lord et lady Beauchamp qu'ils s'écriraient fréquemment, pour se tenir mutuellement au courant des événements.

De leur côté, lady Stuart et William Beauchamp s'étaient promis, avec l'agrément de leurs parents, de correspondre régulièrement.

Ces engagements pris de part et d'autre furent tenus fidèlement, et nous donnerons les passages les plus importants des lettres échangées entre les divers personnages mêlés à cette histoire.

La première missive, en date du 25 mars, et écrite

par lady Élisabeth Shrewsbury à ses amis, rendait compte de la présentation d'Arabella à la cour de Londres. Elle s'exprimait ainsi :

« En arrivant dans la vaste cité, nous descendîmes à l'hôtel du vieux lord Hertford, qui vit retiré avec son fils et son petit-fils. Bien qu'âgé de plus de soixante-dix ans, il paraît encore vert et bien conservé. Il nous fit le plus charmant accueil.

« Ma nièce lui plut beaucoup, et il lui trouva une ressemblance frappante avec sa mère. Vous savez que ce seigneur a quelque parenté avec nous et la maison royale d'Écosse.

« Il nous offrit sa demeure pour toute la durée de notre séjour à Londres, et je n'eus garde de refuser; l'invitation bienveillante d'une telle famille, encore si puissante, m'était précieuse.

« Le lendemain, Arabella fut présentée à la cour. Je vous avouerai sincèrement que mon anxiété était grande; il me tardait singulièrement que ce moment fût passé. La réception que nous reçûmes dissipa toutes mes inquiétudes.

« Nous fûmes introduites solennellement dans la salle d'audience. La reine, vêtue d'habits splendides, et entourée des plus éminents personnages du royaume, était assise sur son trône.

« Arabella s'avança avec une timidité pleine de bonne

grâce; elle alla, en rougissant, s'agenouiller devant Élisabeth, et lui prit la main pour la baiser. Mais la souveraine la releva aussitôt, l'embrassa cordialement, la contempla quelque temps en silence, puis, se tournant vers son entourage, elle présenta ma nièce aux grands de l'État comme celle qu'elle avait l'intention de choisir pour lui succéder.

« Les lords s'inclinèrent, et je vis bientôt, à leur empressement et aux regards qu'ils jetaient sur Arabella, que la noble enfant était assurée de la faveur royale. La reine s'entretint un instant avec elle, l'interrogea avec bonté, et se montra très-satisfaite de ses réponses.

« Dans ce moment, les courtisans se mêlèrent, et je parvins à me rapprocher du groupe dont Élisabeth était le centre. Elle continuait de causer avec ma nièce, et elle était si contente d'elle, que je l'entendis qui disait à Mme de Châteauneuf :

« — Voyez-vous bien, elle sera quelque jour toute faite comme moi, et sera une maîtresse dame. Mais j'aurai été devant elle. »

« Nous restâmes deux heures au palais. Après quoi le comte de Hertford, qui nous avait accompagnées, nous ramena à son hôtel, d'où je vous écris pour vous rassurer : quant à moi, je le suis complétement.

« Arabella est transportée de plaisir; elle n'a plus les sombres idées qui l'assiégeaient à notre départ.

Son savoir, ses brillantes qualités ravissent tous ceux qui la voient. On l'entoure et on la fête partout comme la future souveraine du royaume. Je fais tous mes efforts pour la soustraire à ces honneurs enivrants, et pour qu'elle évite d'exciter la jalousie d'Élisabeth, toujours prompte à s'éveiller.

« J'espère, continuait la comtesse de Shrewsbury, que notre absence et la solitude de Sudbury ne vous pèsent pas trop. J'ai hâte de vous rejoindre, car le tumulte de Londres m'est insupportable. Sans ma sollicitude pour ma chère Arabella, je n'y tiendrais pas deux jours. »

La lettre de la comtesse de Shrewsbury fut lue, relue et commentée par les hôtes de Sudbury. Lord Beauchamp ressentit une grande joie de ce que les choses eussent si bien tourné.

William seul parut triste. L'adolescent, n'ayant rien reçu d'Arabella, se crut abandonné de son amie. Mais, dix jours plus tard, sa mère lui remit un billet de lady Stuart.

« Vous devez m'accuser, car je vous ai bien négligé, mon cher William, disait la jeune fille; mais je connais la bonté de votre cœur, et je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas.

« J'ai vu la cour, William, Londres et toutes ses

magnificences. Je craignais un mauvais accueil, mais le résultat m'a complétement satisfaite. Pendant quinze jours, j'ai vécu au milieu des fêtes et goûté toutes les jouissances permises. Pendant ces deux semaines, j'ai été éblouie, entraînée dans le tourbillon des plaisirs.

« Aujourd'hui, grâce à Dieu et aux soins maternels de lady Shrewsbury, je commence à me reconnaître, à revenir à moi, à émerger du fond de cette mer orageuse; mes souvenirs reviennent, et je me reprends plus fortement à mes anciennes affections, parce que je sens que celles-là sont les plus solides et les meilleures.

« Ne craignez donc rien, et soyez sûr que mes sentiments pour vous sont les mêmes qu'autrefois, et qu'ils ne faibliront jamais. »

Cette lettre consola William; sa confiance renaquit; il savait qu'une des qualités d'Arabella était la franchise, et que la jeune fille ne dissimulait pas.

Il lui répondit aussitôt :

« Je vous avais crue naufragée, Arabella; mais l'Océan vous rend à mes vœux, à ma tendresse. Je ne vous en veux pas. Que dis-je? Je n'en veux qu'à moi-même, qui ai eu le malheur de vous accuser d'indifférence, et de vous envier vos plus légitimes plaisirs.

« Vous avez reçu de grands honneurs, Arabella; je vous sais gré de n'en avoir conçu aucune fierté.

« Lorsqu'il vous plaira de m'écrire de nouveau, parlez-moi de vos distractions, et surtout de la cour, de la reine, de Londres. »

Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que William Beauchamp reçut une nouvelle missive de lady Stuart. Elle portait la date du 17 avril.

« Je suis heureuse, cher William, commençait la jeune fille, de pouvoir vous satisfaire en vous donnant les détails que vous désirez. Je vous parlerai ouvertement, comme je le fais toujours, et je ne vous tairai aucune de mes impressions sur les personnes et sur les choses.

« La reine, que je ne connaissais pas avant de venir ici, est irrésolue, orgueilleuse, avare, effroyablement despotique; ses ministres et ses courtisans sont généralement adulateurs; pourtant leurs salaires sont médiocres, et les plus honnêtes dépensent leur fortune à son service. Ce régime engendre la corruption et des concussions inouïes.

Cette femme hautaine et impérieuse, dont le trésor est presque toujours à sec, se montre cependant avec une splendeur extraordinaire dans les cérémonies solennelles : toujours elle est accompagnée des grands

officiers de l'État, avec une suite nombreuse de lords et de ladys, revêtus de leurs habits les plus somptueux.

« Lorsqu'elle me reçut, elle était entourée d'une foule de gentilshommes, de barons, de comtes et de chevaliers de l'ordre de la Jarretière. Le chancelier, avec les sceaux, se trouvait à côté d'elle, entre deux lords portant le sceptre et l'épée.

« Élisabeth avait la tête ceinte d'une couronne d'or. Quelques rides creusent son visage. Elle a les yeux petits, les dents noires, le nez proéminent. Le collier de la Jarretière était suspendu à son cou; la queue de sa robe, d'une longueur démesurée, était portée par une marquise, et derrière elle se groupaient une multitude de nobles dames, presque toutes habillées de blanc. Enfin, de chaque côté de la salle, s'alignaient les gardes de la reine, avec leurs haches d'armes dorées et leurs magnifiques uniformes.

« Une autre fois, je fus invitée à dîner par Élisabeth. Deux gentilshommes entrèrent pour mettre la nappe, deux pour apporter l'assiette, le sel et le pain de la reine. Tous, avant de s'approcher de la table, comme en s'en éloignant, faisaient trois génuflexions.

« Vinrent ensuite une demoiselle et une dame, qui accomplirent les mêmes cérémonies. La première frotta l'assiette avec du pain et du sel; la seconde donna un morceau de viande à chacun des gardes à pied qui ap-

portaient les différents services, et en même temps la salle retentissait du bruit de douze trompettes et de deux timballes.

« Mais la reine, ce jour-là, dînait en particulier avec moi. Après une courte pause, ses filles d'honneur entrèrent en procession, avec beaucoup de révérence et de solennité, enlevèrent les plats de la table, et les portèrent dans une chambre intérieure, où nous prîmes le repas.

« Cependant, tandis qu'Élisabeth maintient cet appareil en public et dans le palais, et qu'elle apprend aux plus orgueilleux de la noblesse la distance qui les sépare de leur souveraine, elle s'abaisse jusqu'à rechercher la faveur du peuple.

« A la campagne, les gens de la plus basse classe ont accès auprès d'elle en tout temps. Ni leur grossièreté, ni leur importunité ne semblent l'offenser; elle accueille leurs pétitions avec un air de plaisir, les remercie de leurs témoignages d'attachement, et cherche l'occasion d'entrer en conversation avec chacun en particulier.

« Ses talents naturels sont remarquables. Elle a étudié sous des maîtres expérimentés, et ses connaissances sont plus étendues que celles de la plupart des femmes de notre siècle.

« Comme sa sœur Marie, elle possède cinq langues. Elle excelle sur l'épinette et lit la musique la plus dif-

ficile. Mais la danse est son plus grand plaisir, et elle déploie dans cet exercice une grâce et une agilité universellement admirées. Il ne se passe pas de jour que la jeune noblesse de la cour ne soit appelée à danser devant elle.

« L'obligation de n'aborder la reine qu'à genoux, et les nombreuses humiliations qu'elle impose à tous ceux qui l'approchent, ne sont pas les seules preuves de la vanité d'Élisabeth. Il en est une d'espèce particulière que je vous raconterai pour la curiosité du fait.

« Dernièrement, par une proclamation, la reine vient d'annoncer au peuple qu'aucun des portraits qui ont été faits jusque-là de sa personne ne rend justice à l'original; qu'à la requête de son conseil, elle a résolu de s'en procurer une exacte ressemblance, du crayon d'un habile artiste; qu'elle la fera publier dans peu, pour la satisfaction de ses sujets bien-aimés; et que, pour cette raison, elle défendait strictement à toute personne quelconque de peindre ou de graver aucun portrait de sa figure sans sa permission, ou d'exposer ou de publier aucun des anciens portraits, jusqu'à ce qu'ils aient été refaits d'après le modèle qui va paraître.

« Voilà une bien longue lettre, ajoutait Arabella. Lady Shrewsbury ne m'a permis de vous l'adresser qu'à la condition que vous la détruirez sur-le-champ. Les détails qu'elle renferme, vous le comprendrez faci-

lement, me compromettraient gravement, s'il en transpirait quelque chose, et si surtout la reine soupçonnait qu'ils viennent de moi. »

Selon le désir de la jeune fille, William Beauchamp livra la lettre aux flammes dès qu'il en eut achevé la lecture.

Dans une autre missive, écrite quelques mois plus tard, Arabella disait :

« Vous savez que lord Hertford, chez qui nous demeurons, a un fils, lord Edward, et un petit-fils, lord Philip.

« Ce dernier, à peu près de votre âge, est un enfant très-aimable, et qui s'est fort réjoui de notre arrivée. Malheureusement son père, lord Edward Seymour de Hertford, l'a élevé dans la religion catholique. Edward a combattu pour la cause de Marie Stuart.

« Aussi le vieux comte de Hertford, protestant austère, déteste son fils et son petit-fils; il saisit toutes les occasions de leur témoigner son ressentiment : de là des scènes violentes qui me contristent, car Edward et Philip sont doués de brillantes qualités et mènent la vie la plus vertueuse. »

William répondit au bout de quelques jours :

« Vous êtes heureuse, Arabella, de vivre dans la société de lord Edward Seymour et de son fils; ils mé-

ritent toute l'estime que vous professez pour eux. Je ne sais si c'est l'effet de leur religion ou de leur caractère, mais ils sont doués d'une affabilité, d'une mansuétude qui attire et subjugue. Je les aime sans les bien connaître personnellement, car je ne les ai vus que deux fois, et encore très-rapidement ; mais j'ai entendu lord Richard Comyn de Badenoch faire leur éloge avec enthousiasme. Il est vrai qu'il professe le même culte.

« Je ne vous apprendrai rien, sans doute, en ajoutant qu'ils sont nos proches parents et les vôtres. En effet, lord Philip est l'arrière-petit-fils de Marie Tudor, cette fille cadette de Henri VII, dont nous descendons nous-mêmes.

« Mais ce que je sais mal, ce qui est plus mystérieux, et même assez dramatique, paraît-il, c'est la manière dont cette parenté s'est formée.

« Elle a commencé au père de lord Edward.

« Je n'ai jamais pu rien tirer à ce sujet de mes parents ni de leurs amis. Si vous êtes plus heureuse à l'hôtel du comte de Hertford, mandez-moi, je vous prie, ce que vous aurez découvert. »

Ce ne fut que cinq mois après, en 1588, que lady Arabella fit à William une réponse quelque peu satisfaisante sur ce point.

« Hier, écrivait-elle, lady Shrewsbury, lord Edward Seymour de Hertford et moi nous sortîmes en ville.

Philip n'avait pu nous accompagner. Nous visitâmes les principaux monuments de Londres, entre autres la célèbre prison royale de la Tour.

« On nous montra les cachots qui renfermaient les prisonniers fameux, et dont la plupart sont occupés en ce moment, car la Tour regorge d'infortunés illustres ou obscurs. La reine, s'arrogeant un pouvoir arbitraire, fait jeter en prison quiconque lui déplaît, sans ombre de formalité ou de jugement.

« Parmi les malheureuses victimes de ses caprices ou de ses haines cruelles, les unes sont obligées de se présenter chaque jour devant le conseil jusqu'à nouvel ordre, ou de se tenir renfermées dans leur propre maison; les autres sont remises à la garde de quelque autre personne, ou plongées dans les prisons publiques

« Ces malheureux restent dans cette situation pleine d'angoisses, selon le bon plaisir royal, pendant des semaines, des mois, des années, jusqu'à ce qu'ils puissent obtenir leur liberté soit par leur soumission ou l'intercession de leurs amis, soit en payant une somme considérable à titre de composition.

« La Tour est remplie de prisonniers de ce genre. On nous montra la cellule qui renferme l'infortuné comte d'Arundel.

« Depuis de longues années, cet illustre seigneur, l'un des anciens favoris d'Élisabeth, gémit dans son cachot parce qu'il professe la religion catholique et

qu'il refuse d'y renoncer. Condamné à mort, il connaît sa sentence. On prétend que la reine l'épargnera; mais elle cache soigneusement ses intentions au prisonnier, qui vit en voyant continuellement la hache suspendue sur sa tête, et qui ne se lève jamais sans se demander si avant le retour de la nuit il n'expirera point sur l'échafaud.

« Après avoir quitté le réduit d'Arundel, nous arrivâmes à un autre cachot situé au deuxième étage de la Tour; il était divisé en deux cellules de quatre à cinq mètres carrés, voûtées en grosses pierres, chacune avec une fenêtre étroite et solidement grillagée. Des inscriptions multiples apparaissaient sur les murs et sur les dalles, à tel point qu'on n'en pouvait plus déchiffrer aucune, tant les lignes se pressaient.

« Ces deux cellules, vides en ce moment, ressemblaient à beaucoup d'autres, et j'allais passer outre, quand je m'aperçus que lady Shrewsbury et lord Edward les considéraient avec une grande émotion. Je cherchai vainement sur les parois et dans la disposition de ces lieux lugubres ce qui pouvait exciter l'intérêt de mes compagnons; je ne pus rien découvrir ni deviner.

« Voyant lord Seymour de Hertford fondre en larmes, je pensai que de tristes souvenirs se rattachaient pour lui à cette prison, et je le contemplai en silence. Il demeura là longtemps. Mais, s'apercevant

que notre guide s'impatientait, il sortit de son pieux recueillement, baisa, en les arrosant de ses pleurs, les dalles du cachot, et s'éloigna lentement.

« A peine fus-je seule avec lui, que je m'informai discrètement de la cause de sa douleur. Il se contenta de me répondre que ce lieu lui était cher parce que sa mère y avait passé de longues années, et qu'il y retrouvait aussi le souvenir d'un des épisodes marquants de sa vie.

« Malgré la confiance qu'il semblait me témoigner, il évita de m'en dire davantage, et je n'osai le presser de me donner de plus amples détails.

« Voilà, William, tout ce que je puis vous apprendre sur un sujet qui nous intéresse l'un et l'autre à un égal degré. Espérons que je serai plus heureuse une autre fois, et que je parviendrai à soulever le voile mystérieux qui recouvre nos origines. »

Le fils de lord Beauchamp n'écrivit plus qu'une lettre à lady Stuart ; il la remercia des communications qu'elle lui avait faites, et lui annonçait qu'il partait pour la France avec son père et sa mère ; des affaires urgentes les appelaient sur le continent, et il leur était impossible de différer leur voyage.

Ainsi finit la correspondance entre ces deux nobles jeunes gens. Il eût été trop difficile et trop dangereux de la continuer à cette distance.

IV.

INTRIGUES.

Les quatre années qui suivirent le départ de lord Beauchamp furent peu fécondes en événements. Durant cet intervalle, lady Arabella Stuart n'éprouva d'autres vicissitudes que celles qui marquent le cours ordinaire de la vie humaine.

La noble jeune fille était toujours en faveur auprès de la reine Élisabeth; elle vivait tantôt à Londres, tantôt à Sudbury, sous la surveillance toute maternelle de sa tante, et dans la compagnie de sir George Markham.

Lord Beauchamp donnait quelquefois de ses nouvelles au manoir qu'il avait si souvent habité, et il n'annonçait point encore le dessein de rentrer en Angleterre.

Charles de Gowrie et le laird écossais Richard Comyn écrivaient rarement. Confinés dans leurs montagnes, ils semblaient résolus à ne plus sortir de leur solitude.

Lady Shrewsbury et sa pupille, pendant leur séjour à Londres, continuaient de résider dans la maison du vieux lord de Hertford, duc de Somerset.

L'année 1592 avait commencé; lady Arabella, entrée alors dans sa dix-septième année, avait trouvé dans Philip de Hertford un ami dont elle se fût passée difficilement. Parvenue à l'âge où toutes les passions de l'âme s'éveillent, elle goûtait peu les entretiens frivoles des compagnes qu'on lui donnait; elle prenait, au contraire, un plaisir singulier aux sentiments élevés et purs de Philip; son âme ardente comprenait les beautés de la vertu, quand le jeune homme se mettait à les célébrer dans un langage enthousiaste.

A cette époque vivait à Londres un gentilhomme de vingt et quelques années, riche, brillant, instruit, d'une éducation distinguée, doué de remarquables talents et de grands avantages personnels; il s'exprimait avec une facile élégance; mais son âme s'était dépravée de bonne heure, et il était prêt à mettre les dons qu'il avait reçus de Dieu au service de ses mauvais instincts.

Il se nommait Edward Coke.

Depuis deux ans sir Edward Coke était indirectement

en relations avec Arabella ; il l'avait vue à la cour, et ensuite dans des réunions privées. Ayant conçu pour la noble jeune fille une passion violente, il ne se laissa pas effrayer par la distance qui le séparait de l'héritière présumée du trône d'Angleterre, et il osa demander sa main.

Repoussé avec éclat, non-seulement par la comtesse de Shrewsbury, mais encore par Arabella, qui déclara qu'elle ne serait jamais l'épouse d'un débauché tel que sir Edward Coke, il ressentit profondément l'humiliation d'un tel refus, et résolut de se venger.

Dès lors il ne songea plus qu'à satisfaire sa haine ; il mit dans cette œuvre criminelle toute la persévérance, toute l'habileté, et la science fatale dont il était doué.

Il réussit enfin à trouver la voie qu'il cherchait si activement.

Élisabeth n'avait pas d'enfants, et elle n'était plus destinée à en avoir, de sorte que sa succession devait infailliblement échoir à Jacques d'Écosse ou à lady Arabella Stuart, selon le bon plaisir de la reine.

Or en ce temps il existait en Europe une maison souveraine tenant sous sa domination de vastes contrées du continent, et aspirant chaque jour à accroître encore sa puissance déjà démesurée : c'était la maison d'Autriche, représentée par le fils de Charles-Quint, Philippe II, qui, outre ses immenses possessions d'Amé-

rique, tenait l'Espagne, Naples et les Pays-Bas sous son sceptre.

Le roi d'Espagne convoitait pour ses enfants les royaumes insulaires, sur lesquels déjà, comme époux de la reine Marie Tudor, il avait exercé une haute influence, et aspirait, tout en satisfaisant son ambition, à y rétablir le catholicisme cruellement persécuté par l'implacable Élisabeth ; il tourna ses yeux vers Jacques d'Écosse, le fils de l'infortunée Marie Stuart.

Ce prince n'était pas marié, et Philippe résolut de lui proposer la main de l'infante Isabelle, sa fille. Des ouvertures furent faites dans ce sens au roi d'Écosse, qui ne s'y montra pas indifférent.

Jusque-là tout était bien, légitime même, et les moyens n'avaient rien de répréhensible. Mais il restait une difficulté considérable, que les ministres espagnols voulurent dénouer par l'intrigue et la perfidie : voies toujours criminelles, même en politique, où l'on ne s'attache parfois qu'à l'importance du résultat.

En effet, bien que Jacques VI consentît, la question n'était qu'à demi résolue : le roi d'Écosse avait un redoutable compétiteur à la couronne d'Angleterre, Arabella Stuart.

Les conseillers de Philippe savaient que la reine Élisabeth retenait la jeune fille à sa cour ; qu'elle l'avait publiquement reconnue pour son héritière et désignée pour lui succéder. Il était donc probable que la vieille

et habile princesse choisirait à sa parente un mari ennemi de la maison d'Espagne, et qu'elle assurerait le trône aux deux époux en les mettant, avant sa mort, en possession du pouvoir royal.

Dès lors les projets de la cour de Philippe tombaient, car ce prince estimait que le pauvre royaume d'Écosse n'était pas une dot suffisante pour sa fille.

Afin d'atteindre le but qu'on se proposait, il fallait donc à tout prix écarter Arabella. Les ministres espagnols se décidèrent à intriguer pour réussir. Ils n'allèrent point jusqu'à méditer la mort de la noble jeune fille, mais ils s'occupèrent de se rendre maîtres de sa personne en la faisant enlever.

Ils choisirent pour cette entreprise des hommes sûrs et dévoués, à la tête desquels ils mirent le comte de Latenzès. Ils les envoyèrent en Angleterre avec la recommandation d'agir prudemment, secrètement, et de ne rien donner au hasard.

Le comte de Latenzès, imbu, comme ses maîtres, de cette maxime immorale que le but justifie les moyens, vint à Londres à la fin de 1590. Sans doute Élisabeth, la fille impie de Henri VIII, s'était mise au ban de la civilisation chrétienne par son atroce conduite envers ses sujets catholiques; les princes attachés à l'Église romaine, qu'elle poursuivait, sur le continent, de sa haine insensée, avaient bien le droit de lui rendre guerre pour guerre, et de répondre à ses perfidies, à ses attaques,

par une lutte énergique; mais il ne leur était pas permis d'imiter la conduite criminelle de leur mortelle ennemie.

C'est ce que ne comprit point le gouvernement espagnol.

Latenzès noua donc des relations à Londres, étudia la position, et vit plusieurs fois Arabella; puis il repartit pour son pays, où il rendit compte de son voyage à ceux qui l'avaient envoyé.

En 1591, il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre, accompagné cette fois d'émissaires habiles, qu'il dispersa dans la ville de Londres pour y remplir le rôle d'espions.

Quant à lui, il se logea dans un vaste hôtel, et mena grand train. Ayant été présenté à la cour, il se mit à fréquenter assidûment les réunions auxquelles se rendaient Arabella et la comtesse de Shrewsbury; il put même pénétrer dans l'hôtel du comte de Hertford.

Toutefois il lui paraissait difficile de s'emparer de lady Stuart, continuellement entourée d'une foule d'admirateurs.

Le hasard vint en aide à l'Espagnol. Un de ses affidés lui amena un jeune homme nommé sir Hudson Elwes. Ce personnage, appartenant à une famille honorable, mais tombée depuis longtemps dans la misère et l'obscurité, était intendant de sir Edward Coke, et de plus le confident intime de son maître.

C'était précisément à l'époque où sir Edward avait vu repousser sa demande de mariage avec Arabella. Le fougueux gentilhomme, plein de ressentiment, avait chargé son serviteur de chercher à le venger.

Hudson Elwes, dissimulé, habile, artificieux, parvint à s'aboucher avec l'espion du comte de Latenzès; et ces deux hommes ne tardèrent pas à se confier mutuellement le but qu'ils poursuivaient. Ils résolurent d'unir leurs efforts, et l'intendant de Coke fut présenté à Latenzès.

L'Espagnol jugea d'un coup d'œil qu'il avait rencontré un précieux auxiliaire, l'homme qu'il lui fallait. En deux entrevues, il l'amena à lui révéler les secrets de son maître.

« Sir Edward Coke désire ardemment, je le vois, dit alors le comte, se venger de lady Arabella Stuart.

— Il en est ainsi, répondit Elwes, et, si je ne me trompe, vous poursuivez le même dessein. »

Latenzès l'avoua; mais il se garda bien de laisser connaître au nom de qui il agissait. Il se contenta d'ajouter :

« Il me serait agréable de voir sir Edward Coke, afin de m'entendre directement avec lui.

— Je vous le conduirai, » déclara l'intendant.

Effectivement, dès le lendemain de cette conversation, Elwes amena son maître au comte de Latenzès. Les deux hommes se comprirent sur-le-champ.

« Monsieur, commença l'Espagnol, votre serviteur m'a appris que vous aviez des griefs contre lady Arabella Stuart.

— Elle m'a tellement offensé, que je ne lui pardonnerai jamais, répliqua Coke d'une voix sombre.

— Vous n'ignorez pas, sans doute, que j'ai des motifs, aussi bien que vous, de poursuivre cette jeune fille.

— Quels sont-ils ?

— Je la hais.

— Vous avez à vous plaindre d'elle?

— Il n'y a que sa disparition de l'Angleterre ou son humiliation profonde qui puisse me satisfaire.

— Je vous crois, et j'ai confiance en vous.

— S'il en est ainsi, agissons de concert, et nous ne pouvons manquer de réussir.

— Avez-vous quelques moyens en vue?

— Peut-être. Et vous, qu'aviez-vous arrêté ?

— Rien de positif, et je me trouvais fort embarrassé. J'avais pensé un moment à employer le ministère de l'apothicaire Franklin pour me débarrasser de mon ennemie ; mais il est difficile d'approcher d'Arabella dans la maison de lord Hertford. Je ne vous dissimulerai même pas que l'obstacle m'a paru insurmontable.

— Si vous le voulez, reprit le comte, je vous délivrerai de tout souci.

— Je ne demande pas mieux.

— Je n'exigerai de vous qu'un concours peu compromettant.

— Je souscris à tout.

— Vous me donnerez tous les renseignements que vous possédez sur Arabella et sur sa tante, lady Shrewsbury ; vous me mettrez au courant de leurs habitudes.

— Volontiers.

— Cependant je me hâte de vous annoncer que mon intention n'est point de faire périr lady Stuart.

— Vous avez des scrupules ?

— Non ; mais le meurtre me semble inutile.

— Au fait, je suis de votre avis : le sang versé imprime une tache ineffaçable sur la main qui tient ou qui fait jouer le poignard. D'ailleurs, à mon sens, la mort n'est pas le meilleur moyen de vengeance : une existence torturée par le malheur est bien plus à redouter.

— Mon projet, ajouta Latenzès, est d'enlever Arabella, et de la conduire sur le continent, loin de sa famille et de sa patrie.

— C'est une tentative audacieuse, à laquelle je n'oserais songer, si j'étais seul. Êtes-vous sûr, Monsieur, de pouvoir l'accomplir ?

— Soyez sans inquiétude.

— Mais il faut pour cela des ressources considérables.

— Je les aurai.

— Vous y avez bien réfléchi ?

— Parfaitement.

— Vous vous êtes rendu compte des nombreux obstacles?

— Oui, et je vais vous le prouver. Des hommes, de l'argent, des vaisseaux me seront nécessaires, n'est-il pas vrai?

— J'en conviens.

— Eh bien, j'aurai tout cela quand je le voudrai, pourvu que vous me secondiez. »

Sir Edward Coke, étonné de l'assurance avec laquelle s'exprimait son interlocuteur, fixa sur lui un regard pénétrant, cherchant à deviner à quel personnage il avait affaire. Voyant que le comte soutenait impassible cet examen, il répondit lentement :

« Je le répète, je suis prêt à vous aider de toutes mes forces. Mais puis-je savoir quel sort vous réservez à Arabella, quand elle sera sur le continent? »

Latenzès sourit, et, enveloppant à son tour le gentilhomme de son regard perçant, il répliqua :

« Sir Edward, vous reconnaîtrez, je l'espère, que je suis disposé à payer généreusement le secours que vous me prêterez dans l'œuvre que j'entreprends. Une fois lady Stuart hors de l'Angleterre, son sort dépendra de vous.

— Comment cela?

— Je m'explique clairement cependant.

— Il est vrai; pourtant je ne vous comprends pas complétement.

— Arabella restera en prison, ou elle deviendra votre épouse, si vous le préférez : ce sera à vous de prononcer.

— Parlez - vous sincèrement? s'écria Coke, à qui la facilité du comte inspirait quelques soupçons.

— Je ne mens jamais, » déclara Latenzès, dont les lèvres se plissèrent légèrement.

Et il ajouta aussitôt :

« Du moins avec mes amis.

— Néanmoins, observa Edward, j'aimerais à avoir quelques garanties.

— A l'égard de qui?

— A votre égard, puisqu'il faut s'exprimer sans ambages.

— Je vous sais gré de votre franchise. Vous ne douterez plus de moi dans quelques instants. Mais auparavant il est indispensable que vous remplissiez une petite formalité.

— Laquelle ?

— Il s'agit de cette pièce à signer, répondit le comte en tendant au gentilhomme une feuille de parchemin. Dès que vous vous serez engagé, je vous révèlerai qui je suis. »

Coke prit l'écrit, le parcourut rapidement, puis le jeta sur une table d'un air effrayé, en s'écriant :

« Vous prétendez m'attirer dans un guet-apens.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette pièce le prouve.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Je maintiens mon opinion : cet écrit est un acte par lequel je déclare m'associer à vous pour enlever Arabella.

— C'est bien cela.

— Vous possèderez ainsi une preuve contre moi, et ma tête sera dans vos mains.

— Je ne le conteste pas.

— Et vous croyez que je donnerai dans le piége?

— Écoutez-moi, dit tranquillement le comte. Entre gens qui traitent d'affaires, il est bon de prendre des précautions : les bons comptes, affirme le proverbe, font les bons amis.

— Vous parlez d'or, Monsieur; mais je n'admets pas que vous seul preniez vos sûretés.

— Permettez que j'achève, sir Edward. Si je désire posséder un gage de votre fidélité à nos conventions, je ne refuse pas de vous en donner moi-même.

— Alors prêchez d'exemple, et commencez.

— Il ne me plaît pas de procéder ainsi.

— Et il ne me convient pas davantage de me livrer à vous pieds et poings liés.

— Vous n'avez pas confiance en moi.

— Vous semblez vous étudier à changer mes soupçons en certitude.

— Vous pensez que je serais capable de vous trahir?

— Peut-être.

— Sachez donc que je n'aurais pas besoin de votre signature, si tel était mon but.

— Que feriez-vous ?

— Qu'il me suffise d'ajouter, pour vous convaincre, que notre conversation a été entendue. »

En même temps Latenzès frappa sur un timbre, et quatre de ses affidés, soulevant la tapisserie, se montrèrent aussitôt.

Sir Edward Coke et son intendant, Hudson Elwes, poussèrent un cri de rage.

« Je le disais bien, murmura le gentilhomme, les dents serrées, que vous me tendiez un piége.

— J'ai été prudent, voilà tout, riposta froidement le comte. Signez sur-le-champ, et je vous prouverai immédiatement que vous n'avez rien à craindre de moi. »

Edward Coke réfléchit quelques instants; ensuite, sans un mot, il saisit la plume et traça rapidement son nom au bas de la feuille que l'Espagnol lui avait présentée. Celui-ci, satisfait, plia le parchemin et le serra soigneusement.

« Maintenant, reprit-il en exhibant d'autres papiers qu'il mit sous les yeux de l'Anglais, lisez ceci.

— Qu'est-ce encore? fit Coke en allongeant la main vers les pièces qu'on lui offrait.

— C'est une commission du roi Philippe II, qui vous apprend que j'agis au nom du souverain de l'Espagne

en toute cette affaire. Ne craignez donc rien, et soyez sûr qu'on m'arrachera plutôt la vie que la feuille munie de votre signature. La plupart des chances fatales sont pour moi, et je risque mille fois ma tête. »

Cependant sir Edward Coke parcourait les papiers du comte, et sa figure se rassérénait visiblement. Il ne tarda pas à être convaincu que Latenzès ne pouvait être suspect. Il pensa que la rencontre d'un homme disposant de tels moyens d'action était une bonne fortune, et que le succès de sa vengeance était immanquable.

« Vous comprenez maintenant, ajouta l'Espagnol, que nous n'avons d'autre intérêt ici que d'éloigner Arabella d'Angleterre, parce qu'elle est un obstacle aux projets de notre roi. Il nous suffit donc qu'elle soit tenue à distance de ce pays. Voilà pourquoi j'ai pu vous dire que vous disposeriez de son sort à votre gré.

—Je me regarderai comme suffisamment dédommagé de la peine que j'aurai prise, déclara Coke.

— Quant à vous, Hudson Elwes, poursuivit Latenzès en s'adressant à l'intendant, vos services ne seront pas oubliés; mon maître saura vous récompenser généreusement. »

Les deux Anglais, au comble de leurs vœux, donnèrent sans hésiter au comte tous les détails qu'il demanda sur les habitudes de lady Stuart. Ils lui apprirent que la nièce de la comtesse de Shrewsbury passait ordinairement l'hiver et le printemps à Londres; que, le

reste de l'année, elle suivait quelquefois la cour dans ses excursions; mais que le plus souvent elle retournait à Sudbury, avec sa tante.

Ces communications suggérèrent à l'Espagnol un plan qu'il exposa, quelques jours plus tard, à ses complices.

« Voici, leur expliqua-t-il, ce que nous aurons à faire. Lorsque lady Élisabeth et sa nièce Arabella seront sur le point de retourner dans le Suffolkshire, vous tâcherez de les déterminer, par l'entremise de quelques amis, à accomplir la première partie de ce voyage par eau. Si vous réussissez, je me tiendrai aux aguets. Au moyen d'un navire sous pavillon anglais, je m'emparerai de l'embarcation, et je ferai voile immédiatement pour le continent, où vous pourrez me rejoindre.

« Seulement, ajouta le comte, nous ne devrons mettre ce plan à exécution que l'année prochaine, car en ce moment les deux femmes sont sans doute déjà à Sudbury.

« Je vais retourner en Espagne, où je préparerai tout pour le succès de notre commune entreprise. De votre côté, ne perdez pas de vue Arabella ni sa tante, et instruisez-moi régulièrement de ce que vous aurez remarqué. »

Le gentilhomme et son intendant donnèrent leur assentiment aux combinaisons de l'Espagnol, et promirent de se conformer de point en point à ses indications.

V

THOMAS CAVENDISH.

Après le départ du comte de Latenzès, sir Edward Coke, à qui le plan de l'Espagnol souriait singulièrement, s'employa activement à en préparer la réussite. Dans ce but, il entoura les habitants de Sudbury d'un espionnage infatigable. Les choses marchèrent au gré de ses désirs, et à l'époque convenue la comtesse de Shrewsbury décida qu'elle retournerait à son manoir par eau.

Au temps fixé pour le voyage, c'est-à-dire dans les premiers mois de la nouvelle saison de l'année 1592, un vaisseau entra dans la Tamise, et vint jeter l'ancre dans le port de Londres. Il portait à sa corne le pavillon anglais, et un nombreux équipage le montait.

Hudson Elwes, qui s'était chargé de la surveillance

du fleuve, ayant reconnu à un signal particulier que c'était le navire attendu, courut avertir son maître que le comte de Latenzès arrivait. L'Espagnol, en effet, commandait le bâtiment, et sir Edward Coke reçut à son logis son complice en personne.

Le gentilhomme annonça que tout était prêt, et que lady Élisabeth et sa nièce s'embarqueraient prochainement. Il se chargea de s'arranger de façon à fournir lui-même à la comtesse l'embarcation nécessaire.

Pendant quinze jours, *le Royal-Indian,* nom sous lequel s'était présenté le navire du comte de Latenzès, se balança sur les eaux fangeuses de la Tamise. L'équipage paraissait fort occupé à charger une cargaison, destinée aux Indes, disait-on; nul ne soupçonna le bâtiment d'être espagnol, ni ses maîtres de méditer un mauvais coup.

Enfin, un matin, une longue barque portant une riche tente sous laquelle s'abritaient deux dames de haut rang, un gentilhomme et plusieurs domestiques, fila le long du *Royal-Indian,* et descendit rapidement le cours du fleuve, sous l'impulsion d'un vent favorable et d'excellents rameurs.

C'était lady Shrewsbury et sa nièce, Arabella Stuart, qui retournaient à Sudbury. Sir George Markham les accompagnait. Elles se proposaient d'aller ainsi jusqu'au-dessous de Woolwich, et de faire le reste de la route par terre.

Le commandant du *Royal-Indian*, prévenu de ce projet, se tenait prêt à appareiller. Aussi, à peine l'embarcation princière parut-elle, qu'il ordonna de lever immédiatement les ancres, de larguer les voiles, et de sortir du port. Le navire commença d'abord à descendre le fleuve lentement; puis il augmenta progressivement de vitesse.

La barque que montaient les habitants de Sudbury devait atteindre son point d'atterrage bien avant la nuit. Mais, par l'effet d'une ruse de Hudson Elwes, elle ne faisait que de reconnaître Woolwich, quand les ténèbres descendirent sur la terre.

En ce moment *le Royal-Indian* arrivait toutes voiles dehors; il dépassa l'embarcation comme une flèche, et bientôt on n'aperçut plus que sa silhouette et le remous de son sillage.

La barque continua de se laisser aller nonchalamment au fil de l'eau. Au bout de trois heures seulement elle approchait du lieu où elle comptait s'arrêter. Les ombres étaient profondes, la large nappe luisante de la Tamise était déserte; le va-et-vient des bateaux et des bâtiments de toute grandeur avait cessé. Les rives du fleuve étaient également solitaires et silencieuses. Le vent gonflait la voile de l'embarcation, et les rameurs redoublaient d'efforts pour regagner le temps perdu.

Tout à coup une masse sombre et gigantesque ap-

parut à un détour du fleuve, glissa sur la surface houleuse, et vint se placer brusquement par le travers de la barque.

Le patron et ses hommes crièrent au navire, pour empêcher cette funeste manœuvre; mais l'impulsion était donnée, ils ne purent arrêter à temps leur embarcation, qui se heurta violemment contre la quille du vaisseau. La barque s'entr'ouvrit, et déjà elle se remplissait d'eau, lorsque des grappins et des cordes furent jetés du pont du bâtiment malencontreux. En quelques instants tout le personnel de l'embarcation qui coulait à fond fut recueilli à bord du navire, qui n'était autre, on le devine, que *le Royal-Indian.*

Un éclair de vive satisfaction illumina les traits du comte de Latenzès quand il vit lady Arabella, la comtesse de Shrewsbury et sir George Markham en son pouvoir. Sans prêter aucune attention aux prières que lui adressait lady Élisabeth de la débarquer, ni aux reproches de Markham et du patron de la barque, qui lui imputaient à bon droit l'accident, il se tourna vers ses officiers, leur prescrivit de virer de bord et de se diriger vers la mer.

Le navire, habilement gouverné, reprit sa course interrompue, et fendit les eaux du fleuve comme un cheval fougueux.

La comtesse de Shrewsbury, étonnée de ces allures, dit au capitaine du *Royal-Indian* :

« Que faites-vous là, Monsieur ?

— Mon métier, répondit l'Espagnol avec un sourire ironique.

— Je veux que vous nous mettiez à terre.

— Je commande seul à mon bord, Madame.

— Par votre inexplicable conduite, ne savez-vous pas que vous vous exposez à toute la sévérité des lois ?

— Et vous, Madame, vous ignorez le lieu où vous êtes ; autrement vous ne parleriez pas ainsi.

— Ce vaisseau n'appartient-il pas à la marine d'Angleterre ?

— Regardez-moi, milady Shrewsbury, fit le comte en découvrant sa poitrine ornée de l'écharpe aux couleurs d'Espagne ; vous êtes à bord d'un navire de Sa Majesté le roi Philippe II, mon auguste maître. »

A cette révélation, les naufragés comprirent avec effroi qu'ils étaient tombés aux mains d'un audacieux aventurier espagnol. Bien que l'Angleterre et la péninsule ibérique ne fussent point en état de guerre proprement dit, la paix n'existait pas cependant entre les deux pays ; et diverses tentatives attestaient souvent une animosité mal éteinte.

Le commandant du vaisseau, sans donner à ses captifs le temps de répliquer, ordonna qu'on les jetât tous à fond de cale, et le bâtiment poursuivit sa route rapide vers l'Océan.

Le lendemain, au lever du jour, deux navires entraient dans le golfe que forme la Tamise en débouchant dans la mer.

Ces bâtiments, de forme svelte et élancée, légers d'allure, paraissaient fatigués, et même à moitié désemparés, comme il arrive souvent après une longue navigation. Ils portaient à leurs mâts la flamme britannique, et leurs équipages poussaient de fréquentes acclamations à la vue de la terre. Ils saluaient sans doute les côtes de la patrie, qu'ils n'avaient pas revues depuis longtemps.

Les matelots étaient en petit nombre; mais en revanche, des marchandises de toute nature encombraient les flancs et jusqu'aux ponts des navires.

A l'arrière du plus grand de ces bâtiments se tenait un homme de médiocre stature, âgé de quarante à cinquante ans, à la chevelure courte et grisonnante, dont les yeux petits, vifs et intelligents, étaient en mouvement continuel. Sa figure rude, ses gestes, toute sa personne, respiraient une indomptable résolution. Revêtu des insignes du commandement, il s'accoudait négligemment au bastingage, ayant à ses côtés son second, avec qui il échangeait de rares paroles.

Dans cette attitude, il surveillait la marche des deux bâtiments, ordonnait les manœuvres nécessaires d'une voix brève et vibrante.

Les vaisseaux, déchargés d'une partie de leurs voiles, marchaient lentement et péniblement, et se préparaient à remonter le cours du fleuve.

Soudain parut un navire de haut bord, beaucoup plus grand que celui que nous venons de décrire : c'était *le Royal-Indian* qui s'avançait, vent arrière, avec toutes ses voiles; son nombreux équipage manœuvrait en silence, avec ordre et célérité; le pavillon anglais se déployait à sa corne. Il passa comme un trait entre les deux vaisseaux, et leur rendit le salut d'usage.

A la vue du *Royal-Indian*, le commandant des deux navires, qui n'avait d'abord jeté sur lui qu'un regard distrait, le considéra bientôt avec plus d'attention, puis avec un intérêt qui semblait grandir de minute en minute. Au moment où il se trouva bord à bord avec lui, il l'inspecta minutieusement, du sommet des mâts à la ligne de flottaison.

A peine se fut-il éloigné, que le capitaine, s'adressant à son lieutenant, lui dit :

« Mitchell, que dites-vous de cette coque?

— Je n'ai pas eu le temps, milord, de me faire une opinion sur son compte.

— Quoi! vous ne flairez pas la poudre dans les flancs de ce navire ?

— J'avouerai humblement à Votre Seigneurie que je n'ai rien vu de suspect.

— Je vous dis, moi, qu'il ressemble à un brigand qui s'enfuit après un mauvais coup.

— Il porte un pavillon anglais, et la plus stricte discipline, autant que j'ai pu le remarquer, règne à son bord.

— Mitchell, vous vous laissez duper par les apparences, faut-il vous le répéter encore?

— Que soupçonnez-vous donc, Milord?

— Ce vaisseau, où tout paraît si régulier, je jurerais qu'il appartient au roi d'Espagne.

— Impossible.

— Mitchell, s'écria le capitaine en frappant du pied, vous êtes en défaut, et cela me surprend de la part d'un vieux loup de mer comme vous. Retenez bien ceci : Aussi vrai que Francis Drake est le premier marin de ce siècle, et que moi, Thomas Cavendish, je suis le second, ce bâtiment a été construit dans les ports des Pays-Bas, pour le compte du roi Philippe.

— A quoi reconnaissez-vous cela? demanda le lieutenant d'un air incrédule.

— Est-il donc permis de confondre la coupe d'un vaisseau espagnol avec toute autre? J'ai examiné sa manœuvre, l'arrangement de ses voiles, l'ensemble de sa marche, et je veux être pendu à la plus haute potence de Tyburn, si cette coque maudite ne sort point de quelque chantier de Flandre, et si elle ne renferme pas dans ses flancs les damnés sujets du roi d'Espagne.

— S'il en est ainsi, Milord, il faudrait poursuivre ce bâtiment.

— C'est bien mon intention. Il sera glorieux, en vue de la terre britannique, de courir sus à ce pirate, et de clore par un exploit héroïque notre longue et laborieuse campagne. »

Il y eut un silence de deux minutes ; puis Thomas Cavendish, se redressant dans sa taille exiguë, reprit d'une voix sonore :

« Allons, Mitchell, transmettez nos ordres avec le porte-voix.

— J'attends, Milord, votre bon plaisir, répondit le lieutenant.

— Les deux vaisseaux ! qu'on vire de bord ! »

Ce commandement s'exécuta immédiatement.

« Bien cela, poursuivit le capitaine. Qu'on largue maintenant toutes les voiles, et qu'on se prépare à un combat à mort. Il nous faut prendre l'espagnol, ou périr. »

En un clin d'œil les deux bâtiments présentèrent au vent une large surface de toiles ; ils frémirent comme deux généreux coursiers sous l'éperon, et commencèrent à fendre les flots avec rapidité, laissant derrière eux deux longs sillons d'écume.

Le navire monté par lord Cavendish marchait mieux que son compagnon, et il ne tarda pas à prendre sur ce dernier une avance considérable. Le capitaine,

debout sur le pont, et transfiguré par l'attente de la lutte, dévorait avidement l'espace qui le séparait du *Royal-Indian*. Comme si le vaisseau eût compris l'impatience de son maître, il volait à la cime des vagues, et diminuait à chaque instant la distance entre lui et l'espagnol.

Profitons du temps de cette poursuite furieuse pour donner quelques détails sur le commandant Cavendish.

Nous avons dit plus haut que lord Thomas Cavendish, le frère de la comtesse de Shrewsbury, après avoir vendu le reste de ses biens, avait acheté trois petits bâtiments, avec lesquels il était parti pour chercher fortune sur des plages lointaines.

En cela il ne faisait que suivre l'exemple donné quelques années auparavant par sir John Hawkins, et plus récemment encore par l'aventurier Francis Drake, qui avait servi sous Hawkins.

En effet, Drake, s'étant mis à la tête de quelques vaisseaux, était devenu la terreur des colonies espagnoles. Plus heureux que Magellan, arrêté par la mort aux Philippines dans son voyage de circumnavigation, le marin anglais avait accompli le tour du monde en une seule course.

Thomas Cavendish, se proposant ce grand navigateur comme modèle, résolut de marcher sur ses traces.

Il se rendit d'abord, avec son escadrille, sur les côtes de l'Espagne. Mais les habitants étaient sur leurs

gardes, et pendant plusieurs mois ses exploits se bornèrent à la capture de quelques bâtiments côtiers et à l'incendie de deux ou trois villages.

Après une longue croisière, son heureuse étoile lui fit rencontrer *le Santa-Anna*, vaisseau marchand de Manille. Une lutte terrible s'engagea, car les galions d'Espagne étaient puissamment armés. Les Espagnols repoussèrent victorieusement toutes les tentatives d'abordage; mais, leur navire s'enfonçant, ils furent obligés de céder.

L'or, l'argent, les denrées les plus précieuses furent transbordées du bâtiment ennemi sur l'escadrille anglaise. Le reste des marchandises, montant à cinq cents tonneaux, fut livré aux flammes avec la caraque.

L'aventurier britannique poursuivit son voyage, rencontra encore plusieurs bâtiments, qu'il combattit ou captura. Les maladies l'éprouvèrent cruellement; il perdit sept cents hommes, et fut forcé d'abandonner un de ses vaisseaux, faute de bras pour le manœuvrer. Il embarqua en Amérique les débris d'une colonie que sir Walter Raleigh avait envoyée à la Virginie. Ce furent ces colons qui, à leur retour, introduisirent en Europe l'usage du tabac à fumer.

Thomas Cavendish reprit enfin le chemin de sa patrie, qu'il regagna par les Molluques, Java et le cap de Bonne-Espérance, ayant, comme Drake, fait le tour du monde. Il rentrait dans la Tamise, quand il

rencontra *le Royal-Indian*, et l'on comprend qu'il lui était difficile de laisser échapper un navire espagnol.

Il le poursuivait donc avec acharnement, toutes voiles dehors, s'inquiétant peu s'il était suivi ou non d'assez près par son autre bâtiment. Le vaisseau anglais, supérieurement conduit, était en outre plus fin voilier que l'espagnol, qu'il ne tarda pas à approcher.

De part et d'autre on avait fait des préparatifs de combat, et l'action s'engagea immédiatement.

Par une habile manœuvre, lord Thomas Cavendish rangea son navire bord à bord avec *le Royal-Indian*, qu'il salua d'une volée de toute son artillerie.

Les Espagnols ne cherchèrent plus à dissimuler leur nationalité ; l'étendard castillan se déploya fièrement dans les airs à la place du drapeau anglais, et l'équipage répondit par une décharge générale.

Le Royal-Indian, bâtiment presque neuf, tout nouvellement mis à la mer et parfaitement armé, écrasait son adversaire par le feu de ses canons plus nombreux. Cavendish ne parvenait à neutraliser les effets désastreux des bordées ennemies qu'à force de manœuvres habiles. Toutefois l'anglais eût succombé, ou se fût retiré avec peine de l'engagement, s'il n'eût été enfin rejoint par le vaisseau resté en arrière.

Ce dernier passa de l'autre côté de l'espagnol, qui fut ainsi pris entre deux feux. Il prolongea encore long-

temps sa résistance; mais, dématé, criblé de boulets, faisant eau de toutes parts, il a mena son pavillon.

Le triomphe coûtait cher à Cavendish. Lui qui, durant sa longue navigation, n'avait reçu que quelques égratignures, avait été blessé deux fois dans ce combat meurtrier. Un éclat de bois et une balle lui avaient fait deux profondes blessures, l'une à l'épaule, l'autre à la cuisse.

Toutefois, refusant d'abandonner son poste, il s'était tenu constamment sur l'arrière du navire, aussi mutilé que lui, et n'avait cessé de commander la manœuvre et le feu.

Le comte de Latenzès, quoique vaincu, espéra que les avaries éprouvées par les bâtiments anglais les empêcheraient de le poursuivre. Dans cette conviction, il se jeta dans les chaloupes avec la majeure partie de son équipage, et essaya de gagner les côtes de France.

Lord Cavendish s'aperçut promptement de cette tentative. Dans ses courses maritimes, il avait appris à ne pas laisser échapper sa proie. Il fit donc aux fugitifs le signal de se rendre. Sur leur refus, comme ils étaient encore à la portée de son canon, il les coula bas.

Il ordonna aussitôt à ses gens de passer sur *le Royal-Indian*, qui s'emplissait d'eau, afin de sauver ce qu'il serait possible d'en tirer.

Ceux-ci, en parcourant le navire ennemi, entendirent des cris et des gémissements s'élever de la cale, que l'eau commençait à envahir. Ils y descendirent sur-le-champ, et trouvèrent les prisonniers abandonnés par Latenzès; ils les firent monter sur le pont, et les menèrent sur le vaisseau de lord Thomas Cavendish.

Le capitaine se souleva sur sa couche ensanglantée, et poussa un cri d'étonnement en reconnaissant sa sœur, sa nièce et sir George Markham. Les captifs ne furent pas moins surpris, et déclarèrent à Cavendish qu'ils lui devaient la liberté et peut-être la vie. Ils racontèrent ensuite l'histoire de leur enlèvement, dont ils ne soupçonnaient encore bien ni la cause ni le but.

Thomas Cavendish se montra ému de ce récit et des dangers courus par les plus proches parents qui lui restassent au monde, car il n'était pas marié.

Il leur raconta à son tour, brièvement, ses propres aventures, et comment il avait été amené à poursuivre *le Royal-Indian* et à assurer leur délivrance.

Le rude marin avait trop présumé de ses forces; il s'évanouit en terminant sa narration. Vaincu par la douleur que lui causaient ses blessures, il fut descendu dans sa cabine, où lady Shrewsbury, Arabella Stuart et Markham le suivirent, pour lui prodiguer leurs soins empressés.

Les deux bâtiments, placés sous le commandement

de Mitchell, que Thomas avait désigné pour le remplacer, reprirent lentement leur route interrompue. Ils s'arrêtèrent dans la Tamise pour débarquer leur héroïque capitaine, qui fut transporté par terre à Sudbury; puis ils allèrent se réparer à Woolwich, pour remonter de là à Greenwich, où ils devaient définitivement jeter l'ancre.

V

EN ÉCOSSE.

Huit ans après les événements que nous venons de retracer, en 1600, nous retrouvons la comtesse de Shrewsbury, lady Arabella Stuart et sir George Markham en Écosse, dans la jolie ville de Perth, au comté de même nom.

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas inutile d'expliquer comment Arabella avait consenti à séjourner dans le royaume de Jacques VI, dont elle était le compétiteur avoué à la couronne d'Angleterre.

La nièce de lady Shrewsbury n'habitait l'Écosse que depuis peu. Après l'attentat du comte de Latenzès, plusieurs autres complots avaient été tramés pour s'emparer de sa personne et l'empêcher de faire valoir ses droits à la couronne britannique. Le cabinet espagnol

avait constamment trempé dans ces intrigues, par le moyen de sir Edward Coke et de sir Adam Elwes. Mais ces tentatives coupables avaient échoué, grâce à la vigilance de la comtesse Élisabeth et de lord Thomas Cavendish, qui ne cessaient d'entourer leur nièce de soins jaloux.

Le brave marin, guéri de ses blessures, était resté infirme, et n'avait pu reprendre la mer. Il se consola de ce malheur dans la société de ses parents et amis de Sudbury. Les richesses rapportées de ses lointaines expéditions lui permirent de rétablir sa fortune. Il avait acquis de beaux domaines; mais il préférait vivre avec sa sœur et sa nièce, qui n'avaient presque plus fréquenté la cour.

Les entreprises du gouvernement espagnol contre la liberté d'Arabella Stuart cessèrent enfin, et pour cause.

Jacques d'Écosse, trompant les espérances qu'il avait données aux ministres de Philippe II, avait partagé son trône avec une autre princesse que celle qu'on lui proposait (1). De son côté, l'infante Isabelle, pour ne pas demeurer dans un célibat perpétuel, se contenta du premier parti venu, et épousa l'archiduc Albert.

Il n'y avait donc plus de crainte de ce côté pour la nièce de la comtesse de Shrewsbury; au contraire,

(1) Il avait épousé Anne de Danemark.

Arabella devint la favorite du parti espagnol, qui, voulant la gagner, travailla pour elle à son insu, dans l'espoir de la marier à un prince ami de la maison d'Autriche.

Jacques VI fit également des avances à lady Stuart.

Par la mort de sa mère, la reine Marie, et la politique astucieuse d'Élisabeth, le jeune roi d'Écosse s'était trouvé dans une situation difficile, extraordinaire.

En effet, la reine d'Angleterre, méconnaissant les engagements pris avec lui, refusait de reconnaître ses droits à la succession de la couronne britannique. Bien plus, elle l'excluait de l'héritage de son père Darnley en Angleterre, intervenait dans les affaires intérieures de son royaume, intriguait avec ses sujets, et donnait des secours aux révoltés. Elle continuait, en un mot, à le traiter comme elle avait traité Marie, quoiqu'elle ne pût lui reprocher ni d'avoir pris son titre de souveraine d'Angleterre, ni de professer une religion ennemie de la sienne, puisqu'il était presbytérien.

Jacques VI attribuait cette hostilité à la méchanceté et à l'influence des Cecil, favoris d'Élisabeth, qui, ayant conduit sa mère à l'échafaud, craignaient qu'il ne vengeât un jour son sang sur leur tête, s'il montait jamais sur le trône.

Fortement effrayé surtout de ce qu'ils avaient entre les mains son grand compétiteur, Arabella Stuart,

dont ils opposaient les droits aux siens, il avait tenté plusieurs fois de se délivrer de ce cauchemar perpétuel en faisant diverses propositions de mariage à la nièce de lady Shrewsbury.

Enfin, par un suprême effort, sacrifiant l'héritage et les droits des enfants qu'il pouvait avoir, il offrit de marier Arabella au duc de Lennox, et de reconnaître ce seigneur pour son héritier présomptif.

Le duc de Lennox, son favori et fils d'Esmé Stuart, lord d'Aubigny, descendait de Marguerite Tudor, fille aînée de Henri VII.

Mais Élisabeth, toujours implacable, refusa d'accéder à cet arrangement, et augmenta par là la méfiance ainsi que la perplexité du roi d'Écosse, qui craignait sans cesse d'être chassé de son trône par les intrigues et la violence de sa puissante voisine.

Les années qui suivirent changèrent la position d'Arabella à la cour d'Élisabeth. Les efforts de l'Espagne en faveur de lady Stuart, les offres de Jacques, tout cela indisposa contre la nièce de lord Cavendish l'esprit flottant et soupçonneux de la reine d'Angleterre. Craignant toujours que la noble jeune fille n'usât de ses droits contre elle en se mariant sans son consentement, ou qu'elle ne se tournât vers un des princes qui souhaitaient son avénement, elle l'entourait d'une surveillance infatigable, épiait toutes ses démarches, et la tenait confinée à sa cour ou au château de Sudbury.

Autant elle lui avait témoigné autrefois d'amitié et de bienveillance, autant elle lui montrait maintenant de défiance et d'animosité.

La vie devenait dure pour lady Arabella aussi bien que pour ses parents, et elle pensa à recouvrer sa liberté.

L'hostilité de la reine à l'égard des habitants de Sudbury s'accroissait chaque jour. Ce n'était plus de l'antipathie, mais de la haine qu'Élisabeth éprouvait contre sa parente. Elle écoutait avidement les accusations portées contre la descendante des Stuarts par des courtisans toujours empressés de flatter les penchants du maître.

La comtesse de Shrewsbury, alarmée, résolut de soustraire sa nièce à cette persécution opiniâtre. Un jour donc elle partit secrètement pour l'Écosse avec Arabella et sir George Markham, ne laissant que lord Thomas Cavendish au château de Sudbury.

Le voyage fut heureux, et lady Élisabeth présenta lady Stuart à Jacques VI, qui lui fit le meilleur accueil, et lui renouvela l'offre de la main du duc de Lennox.

Le duc de Lennox, lord Stuart d'Aubigny, appartenait, avec le comte d'Arran, à cette troupe de jeunes et beaux favoris qui furent les mauvais génies de Jacques durant toute sa vie. Comme son père, lord Esmé Stuart d'Aubigny, il avait été élevé dans les mœurs et les

habitudes dissolues de la cour de France : c'était un des seigneurs les plus dépravés de la noblesse écossaise.

Arabella, de l'avis de sa tante, refusa cette alliance, au risque d'encourir le déplaisir royal. Elle résista à toutes les sollicitations, déclarant nettement qu'on ne lui imposerait pas un époux, et qu'elle ne donnerait son cœur avec sa main qu'à l'homme de son choix.

Cette réponse ferme et péremptoire réveilla tous les ressentiments de Jacques VI contre sa rivale. Il n'osa point éclater contre elle, ni l'exclure de l'hospitalité qu'il l'avait lui-même sollicitée à demander; mais il lui laissa entendre que sa présence en Écosse lui déplaisait, et finit même par lui déclarer ouvertement qu'en habitant son palais elle excitait les soupçons et les colères d'Élisabeth, qu'il ne se sentait point en état de braver.

La comtesse de Shrewsbury et lady Stuart répondirent au prince que leur intention n'était ni de s'imposer à lui, ni de le compromettre. Joignant aussitôt les actes aux paroles, elles quittèrent la cour d'Écosse, et se rendirent chez le baron de Fernyhert, que sir George Markham connaissait beaucoup.

Kerr de Fernyhert, presbytérien de religion, était ferme et sincère dans ses convictions. Nul doute que s'il eût été à même d'étudier la foi romaine, il ne l'eût embrassée. Mais la vie de cet homme vaillant, la loyauté

et la probité incarnées, avait été remplie de travaux et d'épreuves de toute sorte.

Il s'était attaché à la cause de Marie Stuart avec un admirable dévouement. Ainsi que le baron de Badenoch, il avait encore cherché à servir son infortunée maîtresse pendant sa longue captivité. Tandis qu'il tentait de briser les fers de la royale prisonnière, il était tombé aux mains des agents impitoyables d'Élisabeth, qui l'avaient appliqué à la torture et retenu longtemps dans les fers.

Délivré par la hardiesse du baron Ogilby, le meilleur et le plus fidèle de ses amis, il avait épousé, après la mort de Marie, la cause de Jacques, voulant servir la mère dans le fils.

Jacques se montra ingrat pour ce zélé serviteur. Bien qu'il aimât et estimât Fernyhert, il n'hésita pas à le sacrifier aux menaces de ses ennemis.

Les intrigues d'un ministre d'Élisabeth avaient amené sur les frontières d'Écosse et d'Angleterre une rencontre accidentelle dans laquelle avait été tué lord Russell, fils du comte de Bedford. Il n'y avait là rien qui pût donner à cette rixe un caractère particulier.

Mais le conseil d'Angleterre n'en jugea pas ainsi : il prétendit qu'elle était le résultat d'un complot formé pour provoquer des hostilités entre les deux nations, et il demanda qu'on lui en livrât les auteurs supposés,

à savoir, Kerr de Fernyhert et le comte d'Arran, son protecteur.

Pour éluder cette exigence, le timide Jacques fit enfermer les deux gentilshommes, délivra bientôt le comte d'Arran, mais laissa le baron en prison.

D'ailleurs, l'absence de ces deux seigneurs devint funeste au roi. Les conseillers anglais suggérèrent aux Écossais partisans d'Élisabeth le projet de s'emparer de la personne du prince, et de le transporter en Angleterre, ou de le renfermer au château de Stirling. Leur secret fut trahi ; et l'ambassadeur anglais, instigateur du complot, n'échappa que par une prompte fuite à la vengeance de Jacques VI.

C'est à cette époque qu'Arran fut élargi, tandis que Fernyhert demeurait en prison.

Mais les exilés, soutenus par l'or anglais, repassèrent la frontière. Leur nombre s'accrut de plus en plus dans leur marche sur Stirling. La trahison les introduisit dans la ville, et le roi, incapable de leur tenir tête, ouvrit les portes de la citadelle.

Il se trouva de la sorte à la merci des lords partisans de l'Angleterre, qui recouvrèrent leurs biens, leurs honneurs, et obtinrent le gouvernement de plusieurs forteresses, comme places de sûreté.

Ensuite Jacques dut consentir un traité avec Élisabeth, par lequel la reine d'Angleterre et le roi d'Écosse s'engageaient à soutenir le protestantisme contre les

efforts des princes catholiques, et à se défendre mutuellement en cas d'attaque.

Alors seulement il fut permis au monarque écossais de délivrer le baron de Fernyhert.

Kerr, la tête blanchie par tant d'épreuves, et le cœur profondément ulcéré par d'iniques traitements, ne resta pas longtemps à la cour. Dégoûté de la vie publique, il se retira au fond de son château de Kirsdhale, le seul domaine qui lui restât, situé au milieu des montagnes de Ben-More, entre les lacs Kellerin, Larn et Dochart.

C'est là que lady Stuart et ses amis vinrent le trouver.

Le noble maître de Kirsdhale accueillit à bras ouverts son vieil ami, sir George Markham, et les deux illustres dames qu'il lui amenait. Il s'inclina avec vénération devant la cousine de la reine Marie; et, en même temps qu'il l'assurait de la part qu'il prenait à ses malheurs, il mit à ses pieds son dévouement et sa vie.

Arabella répondit comme il convenait aux généreuses protestations de Fernyhert; elle considéra avec émotion les cheveux blancs et les rides qui sillonnaient la mâle figure du vaillant guerrier; elle contempla avec respect l'épée glorieuse du baron, qui n'avait jamais été tirée que pour la justice, et elle témoigna à son hôte toute sa reconnaissance.

La comtesse de Shrewsbury, Arabella et Markham restèrent près de dix mois au château de Kirsdhale,

une des plus pittoresques habitations qui se pussent voir. Kerr de Fernyhert ne se lassait point de répéter combien il était heureux de la société de ses nobles hôtes; il eût voulu conserver toujours dans son manoir la parente de son ancienne souveraine.

Lady Stuart se plaisait infiniment, de son côté, sous le toit hospitalier du baron. Elle aimait à lui faire raconter la vie de sa reine adorée. Jadis, au milieu des ennemis de l'Écosse et de Marie, elle avait partagé les préventions des persécuteurs de la reine, et condamné les actes ainsi que les croyances religieuses de l'infortunée victime de Fotheringay. Mais depuis que le malheur l'avait elle-même visitée, elle avait abjuré ces injustes sentiments. Elle avait mieux étudié le caractère de Marie Stuart, et elle avait conçu pour la noble femme la plus haute estime.

Pour tous ces motifs, elle n'eût pas mieux demandé que de prolonger son séjour au château de Kirsdhale, auquel se rattachait le souvenir d'une visite de l'ancienne reine d'Écosse.

Mais lady Shrewsbury, à l'autorité sage et éclairée de qui Arabella déférait toujours volontiers, jugea nécessaire de faire voyager sa pupille dans le reste de l'Écosse. Elle désirait la conduire successivement chez ses vieux amis, afin d'exciter leur zèle et leur dévouement. Elle annonça donc au baron sa détermination de partir.

Le maître de Kirsdhale se montra affligé de cette résolution ; mais il ne déconseilla pas ce voyage, qui pouvait être utile à lady Stuart.

Avant le départ de ses nobles hôtes, Kerr de Fernyhert leur présenta son fils, qui venait d'arriver du comté d'Édimbourg, où il avait servi comme page chez le baron Ogilby.

C'était, disent les chroniques, un tout jeune homme, de bonne mine, aux robustes épaules, bien dans toute sa personne, dont la physionomie exprimait la douceur et une aimable ingénuité. Ses manières étaient franches et rudes, et rendaient bien le caractère des enfants de l'Écosse. Il se nommait Robert Kerr de Fernyhert ; mais on l'appelait simplement Robert Kerr, ou plus communément Carr.

Il plut beaucoup à lady Shrewsbury, et surtout à sir George Markham, qui le connaissait déjà.

Le baron de Fernyhert annonça à ses hôtes qu'il leur donnait Robert pour les accompagner, et les pria de le traiter comme un fils. Le jeune homme, se joignant à son père, offrit gracieusement ses services à la parente de l'ancienne souveraine d'Écosse.

Arabella le remercia avec effusion. La comtesse de Shrewsbury et sir George Markham assurèrent le baron que son fils avait droit à toute leur bienveillance.

Au moment des adieux, Kerr de Fernyhert chargea

ses hôtes de le recommander chaleureusement au baron de Badenoch, qu'ils comptaient visiter.

« Pourquoi n'a-t-il pas paru à Kirsdhale? demanda sir George.

— Après la mort de Marie, répondit Fernyhert, lord Richard Comyn rentra en Écosse, où il demeura près de moi. Au bout de quelque temps il quitta l'Écosse, voyagea sur le continent, puis se rendit en Italie. Il est rentré dans ce pays, il y a un an à peine, et il réside dans ses terres, où je n'ai pas encore eu occasion de l'aller voir. »

Quelques heures plus tard, les voyageurs s'éloignaient de Kirsdhale et de ses sites agrestes. Ils gagnèrent le lac Tay, et suivirent la rivière qui le forme, jusqu'à Perth, chef-lieu du comté, bâti au fond d'une charmante vallée.

La comtesse de Shrewsbury avait voulu traverser Perth, d'abord parce que cette ville était sur son chemin, ensuite parce qu'elle désirait visiter son filleul, le vicomte de Gowrie, qui l'habitait avec ses deux frères. Elle n'y rencontra que les deux aînés; Éric, le plus jeune, voyageait alors à l'étranger.

Les deux frères, maintenant d'âge mûr et renommés pour leur force et leur adresse, reçurent lady Élisabeth et ses compagnons avec amitié; mais ils ne purent dissimuler leur embarras. Leurs fronts sombres se plissaient sous l'influence de pensées pénibles.

La comtesse de Shrewsbury, s'apercevant aussitôt des sentiments de ses hôtes, s'adressa à Charles pour en savoir la cause.

« C'est que, répondit le vicomte de Gowrie après quelque hésitation, nous recevons demain la visite du roi Jacques, que nous n'aimons guère.

— D'où vient qu'il descend chez vous? s'enquit lady Shrewsbury, surprise.

— Le bruit s'est répandu qu'un trésor était enfoui dans notre maison, et nous n'avons pu faire autrement que d'inviter le prince à sa recherche; car, vous le savez, ses coffres sont toujours à sec, et il est sans cesse en quête d'argent. Il eût été imprudent à nous de ne point consentir à partager avec lui les richesses qui nous sont promises. Nous tenons à éviter toute occasion de provoquer son courroux. Cette visite, coïncidant avec la vôtre, nous contrarie encore parce que nous n'ignorons pas qu'il y a péril à ce que lady Arabella Stuart se rencontre avec le roi.

— Jacques doit-il rester longtemps? ajouta la comtesse.

— Un jour ou deux, pas davantage. Peut-être même repartira-t-il aussitôt que le trésor sera découvert.

— Alors, au lieu de descendre chez vous, nous logerons, jusqu'au départ du roi, chez un de mes amis qui demeure à l'extrémité de la ville. Jacques ignorera notre présence ici. »

Les deux frères approuvèrent le plan de lady Shrewsbury, qui se rendit immédiatement à la demeure dont elle avait parlé.

Toutefois, disons-le, les explications du vicomte de Gowrie ne la satisfaisaient pas entièrement; elle ressentait une vague inquiétude, et s'effrayait de cette visite de Jacques VI aux fils d'un homme condamné par ses ministres.

Le père de Hugh et de Charles de Gowrie, seigneur écossais de grande considération, mécontent de l'administration du duc de Lennox et du comte d'Arran, ces deux favoris altiers de Jacques, était entré dans une conspiration formée par une partie de la haute noblesse pour expulser du royaume ces ministres, universellement détestés.

Son château de Ruthven avait été choisi par les conjurés pour le lieu de l'exécution de ce dessein: de là le nom de *lords de Ruthven,* donné aux complices de Gowrie.

Le 23 août 1583, le comte invita Jacques à son manoir, s'assura de sa personne, et s'empara, de concert avec ses amis, de l'autorité souveraine.

Quant aux ministres déchus, Arran avait été jeté en prison, et Lennox s'était enfui en France, où il mourut. Les lords écossais régnèrent alors sans contrôle. Jacques fut remis en liberté après l'éloignement de ses conseillers.

Quoique les coupables eussent pris la précaution de se faire solennellement amnistier par une déclaration royale, leur attentat ne resta pas longtemps impuni : le premier acte du roi redevenu libre fut de rappeler le comte d'Arran et de le rétablir dans toute sa puissance.

Les *lords de Ruthven* furent contraints de prendre la fuite, pour se soustraire aux persécutions du favori. Gowrie, qui avait empêché les conjurés de sacrifier le comte d'Arran à leur haine, avait droit à la reconnaissance de ce dernier; mais il fut cruellement trompé dans son attente. Sous prétexte d'un nouveau complot, il fut arrêté, traduit devant un tribunal, qui le condamna à perdre la tête, et l'exécution suivit immédiatement la sentence.

Le supplice du comte de Gowrie laissa dans le cœur de ses fils de profonds ressentiments contre le roi, qui l'avait souffert après avoir accordé à ce seigneur un pardon spécial.

Toutefois la comtesse de Shrewsbury s'efforçait d'espérer que seize années écoulées auraient effacé en partie la vivacité de ces funestes impressions, et elle eût voulu se persuader que la visite de Jacques était une preuve que les haines commençaient à se calmer. Néanmoins elle ne réussissait point, par instants, à vaincre ses appréhensions.

Le lendemain, une petite troupe de cavaliers traver-

sait les rues de Perth, et s'arrêtait devant la maison des Gowrie. Jacques arrivait ainsi, presque sans suite, pour assister à la recherche du fameux trésor.

Le roi recueillait avec avidité tout l'or qu'il pouvait trouver. Dans sa prodigalité insensée, il en donnait énormément, et en promettait encore plus, empruntant à ses amis et à toute sorte de personnes pour faire de folles largesses. Il s'était donc rendu avec empressement à l'invitation des fils du comte de Gowrie, et il paraissait au jour indiqué.

Le vicomte Charles de Gowrie alla le recevoir, et le fit entrer dans une chambre où il le suivit. C'était une pièce solitaire, peu éclairée, et tendue de sombres tapisseries.

A peine Jacques y avait-il pénétré, que le bruit métallique d'un fer tombant sur le pavé se fit entendre; un glaive court, nu et acéré, glissa sur les dalles jusqu'aux pieds du prince.

Le roi poussa un cri, et faillit tomber à la renverse, car la vue d'une épée nue l'avait toujours jeté dans un trouble qu'il ne pouvait surmonter. Charles de Gowrie, qui se trouvait derrière lui, le reçut dans ses bras et l'étreignit de telle façon que Jacques recouvra aussitôt le sentiment. En même temps le vicomte souleva du pied la draperie, derrière laquelle parut un homme armé de toutes pièces, et caché là sans doute pour assassiner le monarque.

« Allons, Crompton, lui cria Charles, allons, lâche, fais donc ton œuvre. »

En achevant ces paroles, le vicomte de Gowrie tira un poignard, et accablant Jacques d'amères invectives, il se préparait à lui percer le cœur.

Mais l'assassin Crompton, qui, à la vue du roi, avait laissé échapper le fer, s'élança du lieu où il se tenait, en criant qu'il ne permettrait pas qu'on égorgeât sous ses yeux son souverain. Et il courut à une fenêtre, tandis que le prince, recouvrant ses sens par l'imminence du danger, repoussait vivement son antagoniste.

Alors Jacques, ouvrant lui-même une fenêtre, cria avec force :

« Au meurtre! on m'assassine! »

Quelques hommes de sa suite qui étaient dans la rue reconnurent la voix de leur maître, s'élancèrent dans l'escalier, pénétrèrent dans l'appartement, et parvinrent à dégager le roi des mains de son meurtrier, qui, accablé par le nombre, resta bientôt sur le carreau, percé de coups.

Les défenseurs de Jacques, s'attendant à être attaqués par Hugh, l'aîné des Gowrie, qui ne s'était pas encore montré, enfermèrent le prince dans un cabinet, dont ils résolurent de disputer l'entrée au prix de leur vie.

Au même moment le comte Hugh fondit sur eux, une épée dans chaque main, accompagné de plusieurs domestiques armés, et le combat devint furieux.

Les serviteurs de Jacques allaient être immolés, lorsque l'un d'eux s'écria soudain :

« Hélas ! vous avez tué le roi notre maître, voulez-vous aussi avoir notre vie ! »

Hugh, étonné de cette exclamation, suspendit son attaque. Aussitôt l'un des défenseurs de Jacques, profitant de ce répit, saisit le robuste comte de Gowrie au milieu du corps, et le renversa mort à ses pieds.

Ses domestiques, le voyant privé de vie, s'enfuirent en désordre. Jacques, ainsi délivré par la bravoure de quatre sujets fidèles, se jeta sur-le-champ à genoux pour remercier Dieu d'une si grande faveur, et pendant toute la durée de son règne il fit célébrer solennellement l'anniversaire de ce jour.

Ce grand attentat remplit toute la ville de Perth d'une émotion douloureuse. Lady Shrewsbury et sir Georges Markham l'apprirent avec une affliction profonde. Jacques avait quitté promptement la ville, en ordonnant de démolir la maison des Gowrie, et de laisser les corps des traîtres sans sépulture.

La comtesse Élisabeth, sa nièce, Markham, Robert de Fernyhert et leurs domestiques partirent peu d'heures après le roi.

VII.

SHERIFF-HUTTON.

Guidés par le fils du maître de Kirsdhale, les voyageurs se dirigèrent vers le château du baron de Badenoch.

Le manoir de Morpheth, résidence de lord Richard Comyn, appartenait depuis de nombreuses générations à la famille de Badenoch. Situé dans les hautes terres, à l'extrémité du comté de Perth, il confinait aux comtés d'Inverness et d'Aberdeen.

La petite caravane y arriva au bout de quatre jours.

Le baron Comyn de Badenoch, qui avait aperçu ses visiteurs au moment où ils s'avançaient par l'avenue ombragée de son manoir, accourut au-devant d'eux, et

les accueillit avec le plus affectueux empressement. Ses anciens amis ne lui cachèrent pas l'impression qu'ils éprouvèrent en le retrouvant si différent de lui-même.

Ce qui étonna surtout la comtesse de Shrewsbury, sir George Markham et Arabella, ce fut la gravité mêlée de douceur que reflétait le visage du gentilhomme. La rudesse sauvage qui jadis se manifestait dans le regard et dans toute la physionomie du chef des Highlands avait fait place à une sérénité parfaite, indice de la paix qui régnait dans l'âme de Comyn et de l'indulgence dont son cœur était rempli.

Une joie sans mélange rayonna sur la figure du baron lorsqu'il introduisit les voyageurs dans son château. Il contemplait en particulier avec des yeux émus lady Arabella Stuart, devenue avec les années une des plus belles femmes de l'Angleterre et de l'Écosse. Il fixa aussi un regard de tendresse presque paternelle sur le jeune fils de Kerr de Fernyhert, qu'il embrassa plusieurs fois.

Quand ses hôtes eurent repris haleine et qu'ils se furent rafraîchis, lord Richard Comyn de Badenoch se leva, et s'adressant aux assistants :

« Vous allez jouir, mes amis, leur dit-il, d'une agréable surprise ; il est ici quelqu'un que vous aimez, et que vous ne vous attendez guère à y voir.

— Qui donc? demandèrent à la fois les nobles voyageurs.

— Le fils de lord Seymour de Hertford.

— Quoi ! s'écrièrent en même temps encore la comtesse de Shrewsbury, Markham et Arabella, le fils d'Edward, Philip, serait dans ce manoir, lui dont nous n'avons presque pas eu de nouvelles depuis des années !

— Oui, lord Philip est mon hôte en ce moment ; mais il est sous le coup d'un grand deuil, car sa jeune femme est morte récemment, sans lui laisser d'enfants. Il se prépare à retourner à Londres. Vous savez qu'il s'était marié à une noble enfant, catholique comme lui, bonne, vertueuse, douée des plus brillantes et des plus solides qualités. Son aïeul, protestant fanatique, réprouva cette alliance, et le chassa de sa maison. Lord Philip partit avec son épouse, et ne reparut plus à la demeure de lord Hertford, duc de Somerset. Le fils d'Edward n'avait que dix-neuf ans quand il contracta cette union.

— Pourquoi n'a-t-il pas continué de demeurer à Londres ? demanda lady Shrewsbury.

— La prudence lui commandait de ne point exposer sa jeune femme et lui-même aux dangers que pouvaient attirer sur leurs têtes leur foi commune et le courroux du vieux Hertford.

— Qu'est devenu lord Philip pendant les années écoulées ?

— Il a beaucoup voyagé. Il habite mon château depuis huit mois.

— A-t-il accompli seul avec sa femme ses excursions à l'étranger? s'enquit sir George Markham.

— Non; ils étaient accompagés d'un vieil ami, répliqua le baron de Badenoch en souriant.

— Son nom?

— Vous ne le devinez pas?

— C'est vous, alors?

— Précisément.

— Les deux nobles époux, déclara la comtesse, étaient sous la protection du meilleur et du plus loyal des hommes. Avertissez donc le fils d'Edward; nous avons tous hâte de le revoir. »

Comyn sortit et ne tarda pas à rentrer, suivi de lord Philip, qui était devenu un homme. Celui-ci fut cordialement accueilli des anciens hôtes de son aïeul. Il répondit à tous leurs compliments d'un air doux et affable, s'informa de la santé de chacun sans oublier les absents.

Il écouta avec émotion ce qu'on lui raconta de son père et de ses autres parents. Il fallut aussi parler de la famille Beauchamp. Lady Élisabeth lui apprit que, depuis le premier départ de cette famille pour la France, elle l'avait revue à deux reprises, mais pendant quelques jours seulement. Chaque fois que lord Beauchamp, sa femme et son fils étaient revenus en Angleterre, la

santé chancelante de lady Beauchamp les avait forcés de s'embarquer promptement pour le midi de la France, où ils résidaient en ce moment.

L'entretien se prolongea longtemps. Toutes ces âmes excellentes étaient heureuses de se revoir. Robert Kerr de Fernyhert eut grand plaisir à renouveler connaissance avec les environs de Morpheth, qui lui étaient familiers; car c'est là, alternativement avec le château de son père, qu'il avait coulé les premières années de son enfance.

Tous les hôtes du baron de Badenoch comptaient passer ensemble quelques mois; mais la Providence en avait disposé autrement. A peine s'y trouvaient-ils établis, qu'une fatale nouvelle vint les en arracher.

Robert de Fernyhert, dans une des excursions qu'il poussait chaque jour bien loin dans les montagnes, recueillit un bruit qu'il rapporta à Morpheth, et qui ne tarda pas à se confirmer. Jacques VI avait su la présence de la comtesse de Shrewsbury, de lady Arabella et de Markham dans la ville de Perth au moment de l'attentat des Gowrie. Soit que le roi eût conçu réellement des soupçons, soit qu'il cherchât un prétexte pour s'emparer d'Arabella, sa rivale redoutée, il l'impliqua dans le complot de Perth, et il la fit poursuivre.

Déjà des émissaires royaux pleins de zèle, et devi-

nant fort bien le but secret de leur maître, s'étaient répandus dans toute la contrée, cherchant avec ardeur la victime désignée par le prince.

Les habitants et les hôtes de Morpheth apprirent avec effroi cette terrible nouvelle. La comtesse de Shrewsbury, lord Richard Comyn et sir George Markham déclarèrent aussitôt qu'il fallait que lady Stuart quittât sur-le-champ l'Écosse, pour se dérober aux agents de Jacques, qui ne manqueraient pas de commencer leurs perquisitions par les maisons des amis d'Arabella et de sa famille.

Lord Philip Seymour de Hertfort annonça qu'il suivrait lady Stuart dans sa fuite, et qu'il profiterait de l'occasion pour rentrer dans sa famille.

Le baron de Badenoch déclara également qu'il partagerait les dangers de ses nobles hôtes, qu'il protégerait leur évasion hors de l'Écosse, et qu'il passerait avec eux en Angleterre.

En vain lord Philip tenta de le détourner de ce dessein ; le vieillard persista, ajoutant que ce voyage était arrêté depuis longtemps, et que la persécution cruelle dont les catholiques étaient l'objet dans les États d'Élisabeth ne l'effrayait point.

Les objections cédèrent devant l'inflexible détermination du baron.

Restait à voir quels seraient les plus sûrs moyens de

quitter l'Écosse, et ce fut l'objet d'une grave délibération entre les hôtes de Morpheth.

La voie de terre fut tout d'abord regardée comme impraticable : il eût fallu traverser les comtés les plus peuplés du pays, ceux mêmes où le roi et ses principaux conseillers faisaient d'ordinaire leur résidence.

On s'arrêta à la voie de la mer, où l'on pouvait arriver assez facilement en suivant les montagnes jusqu'à la Dée, et en descendant ensuite cette rivière jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord.

Le jeune et hardi Robert de Fernyhert offrit de tout préparer sur la route des fugitifs, et partit sans retard afin de trouver une barque, puis un navire.

Un soir, tous les hôtes du baron de Badenoch dirent adieu au vieux manoir. Ils se mirent en route, cheminant par les montagnes, montés sur de bonnes mules au pied sûr.

Après trois jours d'une course pleine de périls et de fatigues, durant laquelle il avait fallu mettre en œuvre tous les artifices pour échapper aux regards soupçonneux des habitants et des émissaires royaux qui sillonnaient le pays, les fugitifs atteignirent les bords de la Dée.

Robert les y attendait avec une bonne embarcation montée par des rameurs fidèles et habiles. Tous s'y embarquèrent, et descendirent la rivière sans accident.

Par les soins encore du fils du baron de Fernyhert,

un vaisseau marchand stationnait à l'embouchure de la Dée. Il emporta lady Stuart et ses amis vers les côtes d'Angleterre, d'où ils gagnèrent Sudbury. Ils retrouvèrent au manoir lord Thomas Cavendish, qui ne l'avait pas quitté.

Lord Philip ne demeura pas longtemps à Sudbury. Ayant appris la mort de son aïeul, il prit la route de Londres, accompagné de lord Richard Comyn de Badenoch.

Lady Shrewsbury, sa nièce, Markham et Robert Kerr de Fernyhert restèrent un an à Sudbury. Ils se rendirent à Londres au commencement de 1602, sur la pressante invitation de lord Edward Seymour de Hertford et de lord Philip son fils, et prirent leur logement à l'hôtel de leurs amis.

Lord Edward pria ses nobles hôtes de ne point trouver mauvais qu'il pratiquât maintenant librement, avec les siens, la religion romaine, la mort du duc de Somerset les ayant affranchis de toute contrainte.

« Nous respectons les convictions d'autrui, quand elles sont sincères comme les vôtres, » répondit lady Shrewsbury.

Les habitants de Sudbury passèrent la fin de l'hiver chez le comte de Hertford, admirant chaque jour la résignation et les éminentes vertus de lord Edward et de son fils.

De son côté, lord Philip ressentait une profonde

affection et une grande estime pour lady Arabella Stuart; il ne regrettait qu'une chose, c'est qu'elle ne fût pas catholique.

Les rapports de ces illustres personnages continuèrent sur le pied d'une grande intimité.

Il y avait trois ans que lord Philip Seymour était veuf, quand il songea à une alliance avec lady Arabella; il parla de son désir à la comtesse de Shrewsbury. Élisabeth sonda sur ce point les dispositions de sa nièce, et les trouva en partie d'accord avec celles du fils d'Edward.

Lady Stuart avait alors vingt-six ans, et lord Philip vingt-cinq. De nombreuses prétentions, jointes aux jalousies que les cours souveraines d'Angleterre, d'Écosse et d'Espagne manifestaient tour à tour au sujet de la descendante des Stuarts, semblaient la condamner au célibat, ou à accepter l'époux qui lui serait imposé.

C'était précisément ce à quoi Arabella avait résolu de ne jamais consentir. Elle était déterminée à ne donner sa main qu'à l'homme de son choix, et elle se sentait de l'inclination pour lord Philip, dont les malheurs, le courage et les vertus la touchaient profondément.

D'ailleurs une telle alliance n'était pas indigne d'elle; les Seymour tenaient le premier rang parmi les plus nobles familles de l'Angleterre. La seule difficulté venait de la différence de religion; mais lady Stuart,

connaissant la tolérance du jeune homme, ne s'inquiétait pas sur ce point.

La comtesse de Shrewsbury se montrait plus difficile. Aussi, interprétant d'après les siens les sentiments de sa nièce, elle fit entendre à lord Philip qu'il convenait d'ajourner la décision de cette affaire.

Cependant ces pourparlers ne restèrent pas si secrets qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Le bruit du prochain mariage d'Arabella avec l'héritier des Seymour circula bientôt dans la ville et à la cour, où l'on regarda ce projet comme sérieux, tant la rumeur publique s'exprimait formellement.

La nouvelle causa une vive émotion dans l'entourage d'Élisabeth, et les courtisans s'étonnèrent de cette alliance conclue sans la permission de la reine, qui s'en montra inquiète.

Élisabeth était bien changée alors. Au déclin de la vie, minée par les souffrances physiques, les soucis et les chagrins de l'âme, elle vivait dans une amère tristesse; nuit et jour elle se consumait dans les soupirs et les larmes. Le souvenir du sang versé l'oppressait douloureusement sur sa couche royale. La plupart du temps elle se contentait de gémir; ou, si elle daignait parler, elle choisissait toujours quelque sujet désagréable ou fâcheux, pris dans ses malheurs passés ou dans ceux dont elle croyait être menacée: la trahison et l'exécution d'Essex, la proscription des

catholiques, les projets de mariage entre Arabella Stuart et le fils de lord Hertford, ou bien la guerre d'Irlande et le pardon du comte de Tyrone.

Le nom d'Arabella lui revenait souvent à l'esprit durant ses longues insomnies, et elle se plaignait sans cesse du peu de zèle de ses serviteurs, qui ne la débarrassaient point de ses alarmes à ce sujet.

Un des principaux favoris de la vieille reine, l'odieux Cecil, la prit au mot, et résolut de lui donner satisfaction.

Robert Cecil, tout-puissant à la cour et à Londres, rassembla les sheriffs de la cité, qui, par son ordre, envahirent une nuit la maison de lord Edward Seymour, sous prétexte qu'il était catholique; on n'osait s'attaquer ouvertement à Arabella, l'héritière présomptive d'Élisabeth.

Edward, en effet, était connu pour appartenir à la foi romaine; on l'avait ménagé jusqu'alors à cause de la puissance de sa maison et de l'influence de son père, le duc de Somerset.

Les magistrats fanatiques saisirent cette occasion de persécuter un homme dont tout le crime était d'être fidèle à la religion de la vieille Angleterre.

D'ailleurs, depuis la défaite de *l'Armada*, les catholiques avaient été en butte à d'horribles traitements : on leur infligeait les amendes, les confiscations, les supplices; sur le plus léger soupçon, on violait leur

domicile ; il suffisait pour motiver des vexations inouïes de la dénonciation d'un ennemi, d'un domestique congédié, ou d'un fermier mécontent.

Les sheriffs fouillèrent de fond en comble l'hôtel de lord Hertford, bouleversèrent les meubles, examinèrent les papiers les plus secrets, enlevèrent de précieux parchemins et une foule d'objets d'art.

Ensuite, s'emparant de lady Arabella Stuart, ils l'emmenèrent, malgré ses protestations, et l'enfermèrent, avant le jour, dans le Sheriff-Hutton, sorte de prison municipale de la ville, où elle fut soigneusement gardée, d'après les ordres donnés par lord Robert Cecil.

Les premières démarches de lord Edward Seymour et de son fils furent en faveur d'Arabella. Dédaignant de se plaindre des vexations dont ils venaient d'être l'objet, ils se bornèrent à réclamer énergiquement la mise en liberté de lady Stuart.

La reine ignorait la captivité de sa parente ; et peut-être n'eût-elle point osé la permettre, bien qu'elle la désirât.

Ses courtisans l'affranchirent de ce souci en empêchant les plaintes d'Arabella de parvenir jusqu'à la souveraine. Toutes les démarches des amis de la prisonnière demeurèrent inutiles ; elles ne purent même réussir à adoucir sa captivité. A Sheriff-Hutton, lady Stuart, n'ayant avec elle qu'une femme de chambre,

était surveillée jour et nuit de la manière la plus rigoureuse. A peine si ses proches obtenaient de la voir de temps à autre, et de lui faire passer les choses nécessaires à son entretien.

VIII

NOUVEAUX ÉVÉNEMENTS.

Pendant qu'Arabella, victime d'une trame odieuse, gémissait captive dans Sheriff-Hutton, de nouveaux malheurs menaçaient ses fidèles amis.

L'attentat commis contre la personne de lord Hertford, la violation de son domicile, enhardirent ses ennemis et ses envieux. Les accusations et les délations se succédèrent contre lui.

A mesure que la vieille reine s'affaiblissait, elle redoublait de rigueur envers les catholiques : les prisons étaient combles, et, comme les comtés se plaignaient de la dépense que les captifs occasionnaient, Élisabeth ordonna que ces victimes fussent remises à la discrétion des magistrats.

Une foule de personnes, sans acception de condition et de sexe, ecclésiastiques, laïques, femmes de qualité, étaient arrêtées sous prétexte des félonies ou trahisons établies par les lois de la fille impie de Henri VIII.

Les juges, se dispensant d'appeler des témoins, employaient des questions insidieuses pour faire avouer aux prisonniers, selon le cas, qu'ils s'étaient réconciliés avec l'Église romaine, qu'ils avaient donné asile à un prêtre catholique, qu'ils avaient été au delà des mers, qu'ils admettaient la suprématie religieuse du pape, ou qu'ils rejetaient celle de la reine.

Un seul de ces faits suffisait pour envoyer un homme à l'échafaud.

A la vérité, on offrait toujours la vie à l'accusé, à la condition qu'il se conformerait au culte établi; mais cette offre était généralement repoussée, et le refus d'apostasier suivi de la mort.

On arrachait parfois les entrailles aux victimes, pendant qu'elles étaient encore en pleine connaissance.

Il faut remonter à Néron, aux césars infâmes et cruels de la vieille Rome, pour trouver un terme de comparaison au règne sanglant d'Élisabeth.

Lord Edward Seymour de Hertford ne tarda pas à ressentir les effets de ces décrets barbares. Ses ennemis, au premier rang desquels il comptait deux scélérats, la honte de l'Angleterre, lord Robert Cecil et sir Edward

Coke, le dénoncèrent hautement comme catholique et ennemi de la reine.

Ces délations furent accueillies par Élisabeth, qui n'aimait guère les Hertford, et l'affaire fut portée devant les magistrats.

Le comte de Hertford parut avec dignité devant ses juges, et confessa généreusement sa foi. Le second chef d'accusation fut écarté.

En effet, bien que lord Edward Seymour eût jadis manifesté des sympathies et combattu pour Marie Stuart, il s'était néanmoins toujours montré sujet fidèle de la reine d'Angleterre.

Mais il suffisait pour sa ruine qu'il se déclarât catholique. Toutefois le tribunal n'osa lui infliger la peine capitale à cause de la popularité et de l'influence dont il jouissait. Il fut condamné à perdre une partie de ses biens, à se conformer au culte établi, sinon à sortir du royaume.

Le comte de Hertford ne murmura point contre l'injuste sentence qui le frappait. Néanmoins son fils et quelques amis sollicitèrent un délai pour l'exécution du jugement. Lord Edward Seymour avait été très-souffrant durant tout le procès, et il s'était fait une violence inouïe pour ne pas paraître faiblir. L'arrêt rendu, il tomba gravement malade.

Les magistrats, impitoyables, résistèrent à toutes les sollicitations. On recourut à la reine; elle fut in-

flexible, et ordonna que la sentence reçût immédiatement ses effets.

Le mois de février venait de commencer. La température était rigoureuse et malsaine. Malgré cela, le comte de Hertford dut se mettre en route. Son fils Philip fit tous ses efforts pour adoucir la fatigue d'un tel voyage.

Lady Shrewsbury et Robert Kerr de Fernyhert demeurèrent à Londres pour veiller sur la captive de Sheriff-Hutton.

Lord Edward Seymour partit avec lord Philip, sir George Markham, et lord Richard Comyn de Badenoch, qui ne quittait presque jamais le comte de Hertford.

Dans les relations intimes des ces deux nobles personnages il y avait un point mystérieux, que lord Philip seul semblait connaître.

L'illustre proscrit et ses compagnons dévoués quittèrent Londres une après-midi. Malgré les précautions prises et les soins pieux de son fils, lord Seymour se sentit bientôt extrêmement fatigué, et il fut contraint de s'arrêter à quelques milles de la ville. On le porta sans connaissance dans la maison d'un de ses amis, alors absent, où il reçut les secours que réclamait son état.

A peine revenu de son évanouissement prolongé, le comte de Hertford s'informa auprès du médecin, debout à son chevet, de ce qu'il pensait de sa situation.

L'homme de l'art, catholique lui-même, et qui admirait la résignation touchante de lord Seymour, ne lui cacha pas qu'il ne lui restait plus que peu de temps à passer sur la terre.

Le malade ne parut aucunement troublé de cette nouvelle; il remercia le médecin, et demanda qu'on le laissât seul avec le baron de Badenoch.

On se rendit à ce désir.

Le soir, le comte appela son fils et ses amis. Il était plus faible, et l'heure suprême approchait. Il fit à tous de tendres recommandations, et reçut les adieux des êtres chéris fidèles à son malheur.

Il parlait encore, quand un homme entra en qui les assistants reconnurent, non sans surprise, William Beauchamp en costume de voyage. Il était de haute taille maintenant, et doué de tous les dons de la nature; mais son front était sombre et soucieux; de son regard brillant jaillissaient des éclairs d'une vive indignation.

Le fils de lord Beauchamp parut également étonné de la rencontre, et il s'attendrit à la vue de lord Hertford mourant. Aux questions qui lui furent adressées il répondit brièvement :

« Je reviens de France. Mon père et ma mère se sont arrêtés à Sudbury. Pour moi, je me rendais à Londres, et c'est le hasard qui m'a conduit dans cette maison, où je comptais passer la nuit. »

William se montra affectueux envers lord Richard Comyn, mais plein de réserve à l'égard de lord Philip. Il adressa même à peine quelques mots à sir George Markham.

Le comte de Hertford jouit de sa pleine connaissance jusqu'à deux heures du matin, où il eut une dernière défaillance. Il expira bientôt entre les bras de son fils et de lord Comyn de Badenoch.

Lord Philip était maintenant le seul représentant d'une maison quelques années auparavant si florissante et si riche d'avenir. La résignation et les espérances chrétiennes adoucirent pour lui l'amertume de la perte cruelle qu'il venait de faire.

Le nouveau comte de Hertford, sir George Markham et le baron de Badenoch ramenèrent lentement à Londres les restes mortels du martyr tombé sur la route de l'exil pour la cause de sa foi. William Beauchamp se joignit au funèbre cortége; mais il ne se départit pas un instant de sa froideur.

Quand le corps d'Edward Seymour eut été déposé dans le sépulcre de ses pères, le fils de lord Beauchamp quitta ses anciens amis, et ne reparut plus à l'hôtel de Hertford.

La comtesse de Shrewsbury fut tellement affectée de la mort de lord Edward, qu'elle ne remarqua pas l'étrange attitude de William Beauchamp. D'ailleurs son inquiète sollicitude pour sa nièce, et les événements qui

s'accomplissaient à la cour, ne lui laissèrent pas le temps de s'occuper d'autre chose.

Élisabeth, la digne fille de l'exécrable Henri VIII, touchait à la fin de sa carrière sanglante, et sa décrépitude faisait chaque jour de nouveaux progrès.

La vieille reine commençait à comprendre qu'il lui faudrait bientôt dire adieu à ce pouvoir funeste à tant d'innocentes victimes, lequel avait été la plus ardente passion de sa vie.

En effet, elle dépérissait à vue d'œil. Elle restait des journées entières seule, pensive, taciturne, et se livrant aux plus sombres réflexions; chaque rumeur du dehors l'agitait de terreurs nouvelles et imaginaires, juste châtiment de tant de crimes; la solitude de son palais, d'où les courtisans commençaient à se retirer, le silence des citoyens quand elle se présentait en public, lui prouvaient qu'elle survivait à sa popularité, et qu'elle était devenue un sujet d'aversion. Elle s'écriait quelquefois qu'elle était fatiguée de l'existence.

Ce n'était plus la belle et brillante princesse d'autrefois. Ses traits étaient altérés, et elle ne prenait presque plus de nourriture. Son goût pour la toilette avait disparu; elle demeurait souvent plusieurs jours sans changer de vêtements.

Rien ne pouvait lui plaire. Elle tourmentait les dames qui la servaient, et s'emportait violemment contre les objets de sa haine.

D'ailleurs, ces scènes étaient dans son caractère : Élisabeth avait hérité de l'emportement brutal de Henri VIII ; la moindre inattention, la plus légère cause d'irritation la mettaient hors d'elle-même. En tout temps son langage avait été semé de jurements ; dans ses accès de fureur, il abondait en imprécations et en injures grossières.

Cette reine, tant vantée par les protestants fanatiques, ne s'arrêtait pas toujours aux paroles ; non-seulement les dames attachées à sa personne, mais encore les courtisans et les premiers officiers de l'État avaient été frappés par elle.

Une fois, elle avait pris Hatton au collet, elle avait donné un soufflet au comte-maréchal, et craché sur sir Mathew Arundel, qui l'avait offensée par l'excessive recherche de sa toilette.

Pendant sa maladie, elle tenait ordinairement à la main une coupe d'or pleine d'un breuvage destiné à lui rendre un air de santé factice, et où elle trempait souvent ses lèvres. Pour sa sûreté, elle faisait mettre à côté de sa table une épée, qu'elle saisissait fréquemment et enfonçait avec violence dans la tapisserie de sa chambre.

Le 31 janvier 1603, peu de jours avant le départ de lord Edward Seymour pour l'exil, elle avait quitté Westminster pour Richmond, par un temps humide et orageux.

Elle était alors tourmentée d'un rhume. Son indisposition augmenta, mais elle refusa avec son obstination habituelle de suivre les avis de ses médecins. La perte de l'appétit se joignit à l'abattement de l'esprit. Dans la première semaine de mars, les symptômes de sa maladie prirent un caractère plus grave : elle restait des heures entières dans une espèce de stupeur, se remettait un peu, pendant un jour ou deux, puis retombait dans le même état.

Les membres du conseil, ayant appris des médecins qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison, se préparèrent à remplir les engagements qu'ils avaient secrètement contractés avec Jacques d'Écosse, pour favoriser son avénement au trône d'Angleterre et en écarter sa cousine Arabella.

La captivité de lady Stuart devint plus rigoureuse; une surveillance inexorable fut établie autour de sa prison.

Le lord-amiral, le lord-garde des sceaux et le secrétaire restèrent avec la reine à Richmond; les autres se rendirent à Whitehall.

Les ministres d'Élisabeth ordonnèrent d'arrêter immédiatement et de transporter en Hollande tous les individus sans aveu qu'on trouverait à Londres ou à Westminster. Ils placèrent une garde à l'Échiquier, mandèrent les grands chevaux de Reading, amassèrent

des armes et des munitions, et beaucoup de gentilshommes furent emprisonnés à la Tour.

Le moment était décisif; ces mesures devaient fixer les destinées du trône d'Angleterre, et la fortune des hommes qui détenaient présentement le pouvoir.

La reine ne pensait guère à s'occuper de ce qui se passait. Durant les crises de sa maladie, elle s'alarmait des fantômes effrayants créés par son imagination en délire.

A la fin, elle refusa obstinément de se mettre au lit, et resta jour et nuit assise sur un tabouret, appuyée sur des coussins, tenant le doigt sur sa bouche, les yeux fixés sur le plancher, et repoussant toute offre de nourriture.

La justice divine commençait pour la persécutrice des saints et l'ennemie de l'Église.

L'évêque protestant de Londres et les lords du conseil la supplièrent en vain de ne point abréger ses jours; elle leur témoigna à tous le plus profond mépris, excepté au lord-amiral. Elle consentit même à recevoir de la main de ce seigneur, qui était de son propre sang, une tasse de bouillon.

Mais quand le lord-amiral la conjura de se mettre au lit, elle lui répondit que, s'il avait été témoin de ce qu'elle y avait vu, il ne lui adresserait pas ce conseil.

Cecil lui ayant demandé si elle avait aperçu des

esprits, elle répliqua que c'était une question niaise, indigne d'attention.

Il insista, disant qu'il fallait qu'elle se mît au lit, ne fût-ce que pour contenter son peuple.

« *Il faut!* s'écria-t-elle : est-ce qu'*il faut* est un mot qu'on adresse aux princes? Petit homme, petit homme, ton père, s'il eût vécu, n'eût pas osé se servir d'une pareille expression. Mais tu es devenu présomptueux parce que tu sais que je vais mourir. »

Puis, faisant sortir tout le monde, elle ne garda que le lord-amiral auprès d'elle, et lui dit d'une voix plaintive :

« Milord, je suis attachée par un collier de fer autour du cou ! »

Il essaya de la consoler; mais elle reprit avec un accent désespéré :

« Non, non ; je suis attachée ! »

Dieu prouvait, à cette heure terrible pour tous, mais surtout pour ceux qui ont versé le sang et trempé les mains dans tous les crimes, qu'il n'avait point abdiqué. Les effroyables lueurs de l'éternité commençaient à apparaître aux yeux de la fille impie de Henri VIII.

Depuis la fuite d'Arabella en Écosse, Élisabeth avait pris sa parente en aversion et désavoué plusieurs fois la promesse de la choisir pour lui succéder.

Elle n'avait plus dès lors changé de sentiment ; et

au début de sa maladie elle avait dit qu'elle laisserait la couronne à l'héritier légitime.

Ses ministres, la voyant sur le point de finir, jugèrent urgent d'obtenir d'elle une déclaration moins équivoque en faveur du roi d'Écosse. La dernière nuit qu'elle vécut, les trois lords du conseil présents à Richmond se rendirent près d'elle, et lui proposèrent d'abord pour successeur le roi de France, puis le roi Jacques. La reine ne prononça aucune parole et ne fit aucun mouvement.

Alors les ministres murmurèrent le nom de lord Beauchamp.

Aussitôt l'énergie d'Élisabeth parut se réveiller, et elle répliqua précipitamment :

« Je ne veux pas de cet homme à ma place. »

Ce fut tout : la fille de Henri VIII ne parla plus ; elle retomba dans un état d'insensibilité complète, et le lendemain à trois heures, elle parut devant Dieu pour y rendre compte de sa vie criminelle et si funeste à l'Église.

A six heures, les lords restés à Richmond se joignirent à ceux de Londres. Ils résolurent d'un commun accord de proclamer Jacques héritier de la reine, en vertu de la proximité du sang, et de la désignation faite par elle-même sur son lit de mort; car, nonobstant le silence gardé par Élisabeth, ils avaient ré-

pandu le bruit qu'elle avait appelé le roi d'Écosse à sa succession.

La politique étroite et intéressée de la défunte reine avait laissé indécise la transmission du pouvoir : telle était la vérité. Jacques VI d'Écosse était le plus proche héritier; mais l'exclusion de cette lignée, dans le testament de Henri VIII, avait jeté des doutes sur son droit, et affermi celui d'Arabella ou de lord Beauchamp, dont nous expliquerons bientôt la parenté avec les Stuarts et les Tudors. D'ailleurs, on croyait que les prétentions de Jacques rencontreraient des obstacles de la part des seigneurs qui avaient trempé leurs mains dans le sang de sa malheureuse mère; des ministres anglicans, qui devaient redouter l'accession à la couronne d'un prince imbu des principes de Calvin; et des catholiques, dont l'intérêt était de chercher à s'affranchir des lois pénales édictées contre eux, en favorisant les prétentions d'un de leurs coreligionnaires.

Depuis des années, l'esprit public était agité par les prédictions de dangers dont on était menacé à la mort d'Élisabeth.

Néanmoins pas une voix ne s'éleva en faveur d'un autre candidat, tant les esprits étaient façonnés à la servitude par la tyrannie des Tudors. Les ennemis des Stuarts, gens de précaution, avaient fait leur paix avec le fils de leur victime; le clergé protestant d'Angle-

terre crut aux protestations de Jacques; et les catholiques, trompés par leurs agents, saluèrent avec joie l'avénement d'un prince qui, disait-on, avait promis de les tolérer.

Grâce à l'adresse de Cecil, la prise de possession du roi d'Écosse fut proclamée avant que la mort de la reine fût devenue publique. Sur son invitation, trente-cinq personnes, conseillers, prélats, pairs et officiers d'État, vinrent le trouver à Whitehall, et, le lord-maire en tête, signèrent la déclaration que Jacques était l'héritier légitime et incontestable du royaume.

On ne perdit pas un moment. Le corps municipal s'assembla tout entier devant le palais, et se rendit de là à la Croix, dans Cheapside.

Dans ces deux endroits, le roi d'Écosse fut proclamé par Cecil lui-même, et les acclamations des citoyens, le son des cloches, les feux de joie, témoignèrent la satisfaction générale.

Jacques, qui était dans sa trente-septième année, reçut la nouvelle de sa haute fortune avec des transports d'allégresse. Il était depuis longtemps fatigué d'un trône où ses penchants favoris étaient continuellement entravés par le manque d'argent, et où la grande idée qu'il se faisait de la dignité royale était combattue par les principes niveleurs du clergé presbytérien.

Il s'empressa donc d'entrer en jouissance de son brillant héritage. Les rêves de son imagination ne lui offraient que richesses, pouvoir et jouissances ; et ses espérances furent confirmées sur la route par les applaudissements de la multitude et les fêtes que lui donna la noblesse.

Il fit remarquer avec ravissement aux Écossais de sa suite qu'ils étaient enfin arrivés à la terre promise.

IX

NOBLE SACRIFICE.

L'avénement de Jacques Stuart au trône d'Angleterre porta un coup mortel aux espérances que nourrissaient lady Shrewsbury et sir Georges Markham en faveur d'Arabella.

Toutefois le changement de règne eut un résultat favorable pour la prisonnière : lord Philip de Hertford, le baron de Badenoch, William Beauchamp lui-même, réclamèrent de nouveau la délivrance de lady Stuart.

Le moment était favorable : les anciens ministres d'Élisabeth, le roi d'Écosse, qui avait pris le nom de Jacques Ier, n'avaient plus guère lieu de craindre Arabella, et ils lui ouvrirent aisément les portes de sa prison.

Le nouveau monarque fit un bon accueil aux solliciteurs, et parut fâché que cet acte arbitraire eût été commis contre la personne de sa bonne cousine.

Lady Arabella revit donc ses amis. Les longs mois de sa captivité avaient pâli ses traits et flétri l'éclat de sa beauté. Mais les soins maternels de sa tante, les distractions qu'on s'efforça de lui procurer de toutes parts, la rétablirent promptement. Il fut décidé qu'on partirait pour Sudbury, afin d'y chercher la paix et l'oubli complet des maux du passé.

Lady Shrewsbury quitta Londres, emmenant avec elle sa nièce, lord Philip de Hertford, sir Georges Markham et le baron de Badenoch, qui depuis la mort de lord Edward n'avait pas abandonné un instant le malheureux fils du comte.

Robert Kerr de Fernyhert n'accompagna pas ses amis : un messager venu du château de Kirsdhale l'invitait à se rendre en toute hâte auprès de son vieux père, gravement malade.

Lord Richard Comyn avait d'abord exprimé le désir de suivre Robert en Écosse ; mais lord Hertford insista tellement pour le garder, qu'il n'osa point s'éloigner. D'ailleurs il ne croyait pas mortelle la maladie du baron de Fernyhert, et il espérait se rendre un peu plus tard auprès de lui.

Les voyageurs arrivèrent sans encombre à Sudbury, où ils furent reçus par lord Thomas Cavendish

et par lord et lady Beauchamp, qu'ils embarrassèrent singulièrement en leur demandant des nouvelles de leur fils.

La comtesse de Shrewsbury se décida à leur apprendre l'étrange changement qui s'était opéré dans William, et sa conduite extraordinaire le jour où il avait paru si inopinément au lit de mort de lord Edward.

Lord Beauchamp et sa femme furent vivement surpris et affligés de ce qu'on leur racontait, et cherchèrent vainement la cause de la froideur du jeune homme à l'égard de ceux à qui jadis il témoignait tant d'affection.

Laissant sa noble épouse à Sudbury, lord Beauchamp partit aussitôt pour Londres, résolu d'en ramener son fils.

Au bout de quelques semaines, ils rentrèrent l'un et l'autre au château de la comtesse de Shrewsbury. William était toujours sombre, mélancolique; toutefois il paraissait résigné à se soumettre aux volontés de son père.

Fêté par tous les hôtes de Sudbury, il répondit affectueusement aux marques de leur sincère amitié, lord Philip de Hertford excepté, et il ne serra la main de son ancien ami qu'avec une sorte de contrainte et une visible répugnance.

Les jours suivants, sa froideur redoubla encore envers le jeune homme. Autant le fils d'Edward mettait d'empressement à le rechercher, autant William en apportait à l'éviter. Quand il ne pouvait faire autrement que de le rencontrer, il lui parlait d'un air glacial et même avec amertume.

Lord et lady Beauchamp, la comtesse de Shrewsbury, sir Georges Markham, le baron de Badenoch, et même lord Thomas Cavendish, épiaient les deux jeunes gens avec inquiétude, tâchant de découvrir les motifs de l'éloignement prononcé que William montrait en toute occasion pour Philip.

Enfin la cause du ressentiment du fils de lord Beauchamp se révéla. Lord Philip de Hertford, obéissant aux généreux mouvements de son cœur, alla un jour le trouver, et entreprit de l'adoucir par de bonnes et amicales paroles. Il lui rappela les belles années d'autrefois, leur affection mutuelle, les liens sacrés qui unissaient leurs familles; il termina en déclarant qu'il n'avait cessé de chérir William comme un frère, et il le conjura de lui découvrir franchement les griefs qu'il avait contre lui.

William écouta froidement le comte de Hertford, et ne manifesta aucune émotion au langage touchant du fils d'Edward. Celui-ci ayant terminé, William leva sur lui un regard irrité, et répondit :

« Je m'étonne, Milord, que vous osiez me parler

d'amitié, quand vous en avez violé les lois les plus sacrées.

— J'ignore, reprit Philip avec douleur, à quelle circonstance vous faites allusion. Je proteste que je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser.

— Je ne suis pas dupe, sachez-le bien, s'écria William, de votre dissimulation, et vous cherchez vainement à m'en imposer.

— William, repartit le comte avec dignité et en rougissant, les insinuations que vous venez d'émettre exigent une franche explication, et je vous somme de la donner.

— Eh bien, soit, vous serez satisfait. Vous avez profité de mon absence pour me supplanter.

— Je ne vous comprends pas, et vous vous abusez sans doute.

— Je le voudrais; mais les faits ne sont que trop évidents. Vous m'avez enlevé frauduleusement une affection à laquelle je tenais entre toutes, celle d'Arabella.

— Je vous jure, déclara Philip, que lady Stuart n'a point varié à votre égard, et qu'elle vous aime comme autrefois.

— La preuve, ajouta ironiquement William, c'est que la nièce de lady Shrewsbury portera bientôt votre nom. Déjà, on me l'a raconté, elle serait comtesse de Hertford, si les ministres d'Élisabeth ne l'avaient

empêché. C'est ainsi que vous entendez les devoirs de l'amitié. »

Cette révélation surprit péniblement lord Philip; son visage pâle, ému, attestait le trouble et l'angoisse de son âme; il aimait également Arabella et le fils de lord Beauchamp, et ces deux sentiments se livraient en lui une lutte terrible. Il dit enfin, après un silence :

« Vous vous êtes mépris, William, sur les motifs qui ont dicté ma conduite et celle de lady Stuart.

— Démontrez-le.

— J'essaierai, pourvu que vous ne m'interrompiez pas.

— Je vous écoute.

— Jamais je n'ai tenté de vous supplanter, je l'affirme; la plus grande loyauté a présidé à mes rapports avec Arabella. Si j'ai demandé la main de la nièce de lady Shrewsbury, c'est que je ne soupçonnais point vos espérances. Arabella ni moi ne connaissions vos intentions; vous ne les aviez manifestées ni à elle ni à moi.

— Ignoriez-vous l'affection profonde que je ressentais pour lady Stuart?

— Vous avez été absent quinze ans; et pendant cette longue période rien n'est venu nous dévoiler vos sentiments secrets. Pouvais-je deviner des prétentions dont vous ne parliez point?

— La situation d'Arabella était telle, que je devais me renfermer dans le silence.

— Quoi qu'il en soit, et que ces mots terminent une discussion malheureuse, je repousse le reproche d'avoir surpris les préférences de la nièce de lady Shrewsbury.

— Mon éloignement vous laissait le champ libre.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Je dis la vérité.

— Permettez-moi de le nier.

— Vous étiez en Angleterre, et je voyageais sur le continent.

— Cependant je n'ai vu Arabella qu'à de longs intervalles et avec beaucoup de difficultés, car j'ai été longtemps éloigné de la maison paternelle.

— Vous êtes habile, je le reconnais, à trouver des explications.

— Vos prétentions sont injustes.

— Elles sont fondées.

— Non, non, elles ne le sont pas.

— Vous mentez, s'écria le fils de lord Beauchamp hors de lui.

— William, fit le comte de Hertford avec sévérité, vous violez toutes les convenances. Néanmoins je vous pardonne en raison de la vivacité de votre caractère et de la violence de votre attachement pour Arabella. Je

vous déclare en outre que vos insultes ne me forceront point à sortir des bornes de la modération. »

Ce calme noble et digne exaspéra davantage encore le jeune homme; il éclata contre son ancien ami en amères invectives, et il alla jusqu'à l'inculper d'hypocrisie.

Le comte de Hertford, justement blessé de ces outrages répétés, se leva, et en termes indignés il stigmatisa la conduite coupable du fils de lord Beauchamp. Ensuite, prenant un accent plus doux, il s'efforça de le rappeler à lui-même.

Mais la passion rendit William inaccessible au langage de la raison. Il offensa de nouveau son ancien ami, et finit par lui demander satisfaction.

Lord Philip, réprimant l'irritation qui bouillonnait dans son cœur, répondit :

« Je suis prêt à vous donner toutes les explications que vous pouvez désirer.

— Vous feignez de ne pas me comprendre.

— Qu'exigez-vous?

— Ce qui se pratique entre gentilshommes.

— Énoncez plus clairement vos intentions.

— Les choses en sont à ce point entre nous, que des paroles ne sauraient trancher le débat.

— Que prétendez-vous alors?

— En appeler à l'épée.

— Je n'accepte point ce moyen de trancher une discussion.

— Pour quels motifs refusez-vous ce que l'honneur commande ?

— Ma raison et mes principes m'interdisent de consentir à une lutte impie.

— Vous n'acceptez point ?

— Non.

— C'est votre dernier mot ?

— Je n'ai rien à ajouter.

— En ce cas, reprit William d'une voix altérée, vous êtes le plus lâche des hommes. »

Et il quitta brusquement le comte de Hertford, en murmurant avec l'accent de la rage qu'il saurait bien le contraindre à payer de sa personne.

Lord Philip, de son côté, se retira le cœur profondément ulcéré des injures imméritées qu'il venait d'essuyer. Il se renferma dans son appartement, en proie à une inconsolable douleur. Le soir, à la réunion de famille, il retrouva William. Les deux jeunes gens parlèrent à peine, et chacun remarqua qu'ils paraissaient très-irrités l'un contre l'autre.

Le jour suivant se passa de même.

Le surlendemain, lord Beauchamp invita les deux rivaux à l'accompagner au château d'un gentilhomme de ses amis, situé à quelques lieues de Sudbury.

Lord Philip et William ne pouvaient se dispenser de ce voyage, car ils devaient se rencontrer avec quelques jeunes gens de leur connaissance, et ils avaient pris précédemment l'engagement de les visiter.

Lord Beauchamp voulut profiter de cette occasion, qui le laissait seul avec son fils et le comte de Hertford, pour essayer de rétablir entre eux la bonne harmonie; mais, étonné de trouver plus de résistance que jamais, il s'affligea de l'inutilité de ses tentatives.

Les deux jeunes gens chevauchaient de chaque côté de lui, ne répondant que par des monosyllabes à ses interpellations.

Le soir, au retour, une sombre joie rayonnait dans le regard de William, tandis que lord Philip paraissait profondément triste.

C'est qu'en effet le fils de lord Beauchamp avait obtenu ce qu'il souhaitait si ardemment : son ancien ami avait enfin consenti à lui donner par les armes la satisfaction demandée.

William, saisissant le moment où son père était absent, durant la visite au château, avait profité de la présence d'amis communs pour renouveler la discussion de l'avant-veille, qu'il avait terminée en provoquant publiquement et insolemment le comte de Hertford.

Vaincu par l'influence de tous ces jeunes gentilshommes, qui déclaraient qu'une réparation était in-

dispensable, lord Philip céda; les témoins furent désignés, et le jour du duel fixé.

Cette scène demeura secrète, et lord Beauchamp l'ignora complétement.

La rencontre ne devait avoir lieu que cinq jours plus tard. Les trois qui suivirent la provocation furent passés par le comte de Hertford dans le trouble et l'agitation. Souvent il se promenait seul dans la vaste galerie du château, ou dans les grandes avenues qui traversaient les bois de Sudbury, évitant avec soin William ou lady Stuart. Il avait de fréquents entretiens avec le baron de Badenoch, dans l'appartement de qui il passait de longues heures. Il en sortait le visage baigné de larmes, et la poitrine gonflée de sanglots.

Le quatrième jour, il parut assez calme. Son visage n'exprimait plus ni émotion ni incertitude. A travers la tristesse qui voilait son regard, on lisait une sublime résolution : un rayon surnaturel semblait éclairer son front.

Le soir de ce même jour, lord et lady Beauchamp, la comtesse de Shrewsbury, lord Thomas Cavendish, lady Arabella, sir Georges Markham, lord Richard Comyn et le comte de Hertford se réunirent, non dans la grande salle du château, mais dans la chambre même de lord Philip, laquelle confinait à l'appartement du baron de Badenoch.

Tous les assistants, sauf peut-être le fils d'Edward Seymour et lord Richard Comyn, paraissaient inquiets.

William Beauchamp vint le dernier.

Le jeune homme était soucieux, et il alla s'asseoir avec embarras près de sa mère.

Le plus profond silence régnait dans la pièce; on eût presque entendu le battement des cœurs dans les poitrines.

Lord Beauchamp, prenant le premier la parole, s'adressa à William :

« Mon fils, commença-t-il d'un air grave et sévère, je vous ai mandé ici, d'après le désir de lord Seymour de Hertford et de lord Comyn de Badenoch, afin de vous demander quelques explications.

— Sur quel sujet, mon père? murmura le jeune homme.

— Ne le devinez-vous point? » reprit avec plus de sévérité encore lord Beauchamp.

William ne répondit pas; mais il rougit, et son regard étincela.

« Monsieur, ajouta lord Beauchamp, je sais que vous voulez vous battre demain. »

Le visage de William s'empourpra de colère, et il jeta sur lord Philip un coup d'œil méprisant, tout en balbutiant quelques mots inintelligibles.

« Êtes-vous toujours dans l'intention de tirer l'épée? poursuivit Beauchamp.

— Oui, mon père, répliqua William, qui avait recouvré toute son assurance, à moins que mon adversaire, craignant pour sa vie, ne refuse de se rendre sur le terrain. D'ailleurs, je vois qu'il m'a déjà dénoncé, et qu'il a sollicité votre intervention. »

Le comte de Hertford frémit, ses lèvres blêmirent, ses traits se contractèrent sous ce nouvel outrage. Toutefois il se contint. Lord Beauchamp poursuivit avec indignation :

« Il est inutile de joindre l'injure à vos torts précédents. Lord Philip ne nous a rien avoué.

— Qui donc vous a informé de la querelle pendante entre lui et moi ?

— Lord Richard Comyn de Badenoch, à la sagesse de qui le comte de Hertford a tout confié, a jugé à propos de nous apprendre ce qui s'était passé.

— Je savais bien, s'écria William avec une amère ironie, que la bravoure de lord Philip s'évanouirait avant de croiser le fer. Il recule devant la réparation.

— N'insultez pas davantage, interrompit lord Beauchamp. C'est vous qui devez une réparation à l'homme que vous accusez si injustement, et j'exige que vous la fassiez.

— Jamais, sinon l'épée à la main, déclara le jeune

homme de cet air inflexible qui effrayait quelquefois son père.

— Vous refusez de m'obéir? demanda le lord irrité.

— Oui, en ceci. »

Lord Beauchamp, ne se possédant plus, se leva et fit deux pas du côté de son fils, qui demeura impassible.

Lady Beauchamp, qui n'avait encore rien dit, effrayée de la tournure violente que prenait le débat, joignit les mains, et soupira d'une voix suppliante :

« Mon fils, je vous en conjure pour l'amour de votre père et de votre mère, soumettez-vous; cédez à la raison, ne persistez pas dans votre funeste résolution, et venez avouer généreusement vos torts. »

William parut touché des prières de sa mère. La comtesse de Shrewsbury, le croyant près de se rendre, joignit ses exhortations à celles de lady Beauchamp.

Contre toute attente, le jeune homme se roidit et persista dans sa funeste résolution. D'aveugles préventions, l'orgueil, la honte d'avouer sa faute, l'emportèrent sur toutes les autres considérations.

« Mon honneur est engagé, dit-il; je dois, sous peine d'être inculpé de lâcheté, vider la querelle par les armes.

— Eh bien, s'écria lord Beauchamp furieux, puisque vous résistez aux supplications comme à la voix

de la raison, je vous chasse de ma présence, et vous emporterez ma malédiction. »

En même temps le lord marcha sur son fils. Lady Beauchamp et Arabella jetèrent un cri d'angoisse. Lord Beauchamp, sans tenir compte de l'effroi général, repoussa violemment son fils, qui le regardait, pâle et interdit. Toutefois William, s'obstinant de plus en plus, se prépara à sortir.

Au moment de franchir le seuil, il se retourna vers le comte de Hertford, et lui dit d'une voix étranglée :

« Milord, je vous attendrai demain, comme il est convenu.

— Je serai exact au rendez-vous, » répondit lord Philip avec tristesse.

Le baron de Badenoch regarda le fils d'Edward avec un étonnement douloureux, et lord Beauchamp ajouta :

« Et moi, Philip, je vous prierai instamment de n'en rien faire.

— J'ai commis l'imprudence d'engager ma parole, il ne me reste plus qu'à la tenir, répondit le comte.

— Philip, reprit le baron de Badenoch d'un air solennel, je vous avais promis d'empêcher cette fatale rencontre; mais puisque l'obstination de William ne me laisse aucun espoir de son côté, je crois le moment venu de vous révéler un mystère qui vous

déterminera peut-être à suivre mes conseils. Si je me trompe, on verra les fils des deux frères croiser le fer et s'entr'égorger; du moins vous saurez tout.

— Que voulez-vous dire, Milord? s'écria lord Beauchamp stupéfait, tandis que tous les assistants prêtaient l'oreille, et que William lui-même se rapprochait.

— La vérité.

— Quoi!...

— William et Philip sont plus proches parents que vous ne le croyez; je le répète, ils sont les fils des deux frères.

— Est-il possible! fit lord Beauchamp : Edward Seymour était mon frère?

— Rien de plus certain. Lord Edward et vous, étiez les seuls et légitimes fils d'Edward de Hertford, et les petits-fils, par conséquent, du duc de Somerset, qui fut revêtu de la dignité de Protecteur sous le roi Édouard VI. Je puis prouver ce que j'avance en ce moment.

— En vérité, tout cela est bien étrange. Je désirerais vivement connaître les faits en détail.

— Je vous les retracerai, puisque je m'y suis engagé. L'histoire de vos parents, Milord, est aussi triste que touchante. »

Tous les hôtes de Sudbury se pressèrent autour du baron de Badenoch, qui commença en ces termes :

« En l'année 1556, Catherine Grey, sœur de l'infortunée Jeanne Grey, avait épousé secrètement Edward Seymour, comte de Hertford, fils du duc de Somerset, qui fut Protecteur pendant la minorité d'Édouard VI.

« La jeune femme devint enceinte deux ans plus tard. Ce fut un crime aux yeux d'Élisabeth, qui venait de monter sur le trône, et qui craignit de voir se perpétuer une race pouvant avoir un droit éventuel à la couronne. La comtesse fut enfermée à la Tour.

« Lord Seymour était alors en France. Dès qu'il fut instruit de cet acte inique et arbitraire, il hâta son retour, déclara son mariage, et fut jeté dans la même prison que sa malheureuse épouse. La reine fit prononcer par son archevêque de Cantorbéry la nullité de cette union, l'illégitimité de l'enfant qui allait naître, et la culpabilité du père et de la mère.

« La voie de l'appel restait ouverte; Élisabeth défendit aux condamnés d'en user. Un jurisconsulte aussi courageux que savant, John Halles, prouva la légitimité du mariage, l'état légal de l'enfant, et le droit des époux.

« Ce n'était pas le compte de la reine : elle fit enlever le nouveau-né, qui fut élevé sous le nom de lord Beauchamp, et ne connut jamais sa véritable origine, cette révélation devant être punie de mort.

« Élisabeth défendit ensuite de laisser communiquer

ensemble les deux époux. Néanmoins ils parvinrent à acheter de leurs gardes la liberté de se revoir, et la comtesse devint mère d'un second enfant, qui fut lord Edward, le père de lord Philip.

« A cette nouvelle, la reine entra dans une violente colère, et fit condamner le comte de Hertford, par la Chambre étoilée, à une amende de quinze mille livres sterling.

« De plus, les officiers de la Tour furent cassés, et cette fois les mesures furent si bien prises, que les infortunés époux vécurent neuf années l'un près de l'autre sans obtenir de se voir.

« Au bout de ce temps, la comtesse de Hertford succomba sous le poids de sa douleur.

« Avant sa mort, elle avait abjuré la religion de ses persécuteurs, pour rentrer dans le giron de l'Église romaine. Sa dernière pensée fut pour son mari et ses enfants; son vœu suprême fut qu'ils pussent un jour embrasser ses croyances.

« Quand Catherine eut expiré, lord Seymour fut délivré, et son deuxième fils lui fut rendu; il ne sut jamais ce qu'était devenu le premier.

« Vous connaissez comme moi le reste de la vie du comte de Hertford, et les vicissitudes qui marquèrent celle de son fils. »

Le récit du baron de Badenoch fut écouté avec une religieuse attention et une émotion profonde par tous

les hôtes de Sudbury, et surtout par lord Beauchamp, qu'il intéressait à tant de titres. Il y eut un silence; puis lord Beauchamp s'adressant à Richard, lui demanda :

« Comment ces événements, ignorés de mon frère, sont-ils venus à votre connaissance?

— Je n'ai pas dit, répliqua le baron, que lord Edward ne les eût point connus.

— Ainsi....

— C'est de lui-même que je les tiens.

— Edward, fit lord Beauchamp, a donc su les liens de parenté qui m'unissaient à lui, et il me les a cachés?

— Lord Edward a agi avec prudence en se taisant sur ce point : en effet, la moindre indiscrétion pouvait vous livrer à la mort. D'ailleurs, il n'a guère appris ce secret que deux ans après la mort de son père; il lui avait été révélé par le prêtre qui avait réconcilié sa mère avec Dieu, dans la Tour, et qui l'avait instruit lui-même dans la foi catholique.

« Plus tard, avant d'expirer, Edward m'a tout confié. Élisabeth n'étant plus de ce monde, il m'est permis de vous communiquer ces choses, comme je le fais en ce moment.

— Pourquoi le comte de Hertford vous a-t-il choisi de préférence à son fils pour cette suprême confidence?

— Je vous avouerai, répliqua en souriant le baron

de Badenoch, qu'à mon titre de catholique, j'en joignais un autre plus sacré encore aux yeux de lord Edward.

— Lequel?

— Celui de prêtre de Jésus-Christ.

— Nous nous en doutions, déclarèrent à la fois la comtesse de Shrewsbury et sir George Markham.

— Oui, mes amis, reprit le noble Écossais, j'ai l'honneur d'être revêtu du sacerdoce catholique romain, et j'en bénis Dieu chaque jour, car mon auguste ministère m'a permis de fortifier et de consoler bien des âmes sur cette malheureuse terre, où la vieille foi de nos aïeux est proscrite.

« Vous vous souvenez qu'après avoir brisé mon épée ici même, la nuit qui suivit la mort de l'infortunée Marie Stuart, je retournai en Écosse, où je rejoignis mon brave ami, le baron Kerr de Fernyhert.

« Je ne restai pas longtemps à mon manoir de Kirsdhale, et je ne séjournai guère non plus à Morpheth, l'antique demeure de nos pères. Je passai en France, pour m'instruire plus à fond dans la foi romaine, et recevoir les ordres sacrés. Devenu prêtre, je revins dans mon pays afin d'y exercer mes nouvelles fonctions, et c'est alors que nous nous sommes trouvés. »

Lord Philip de Hertford paraissait initié à ces der-

niers faits racontés par le baron de Badenoch, et son attention n'était plus aussi soutenue. Il s'était rapproché de l'endroit où se tenait, immobile, le fils de lord Beauchamp. Dès que le baron de Badenoch eut fini, le jeune homme, s'adressant à son rival, lui tendit généreusement la main en disant :

« William, nous sommes enfants des deux frères, pourrions-nous encore nous haïr? »

Le fils de lord Beauchamp, ne contenant plus l'émotion à laquelle il était en proie, non-seulement saisit la main de Philip, mais se jeta au cou de lord Hertford.

« Ah! s'écria-t-il dans un noble transport, qui prouvait que son orgueil était enfin dompté, je suis le seul coupable; oubliez, Philip, les cruelles offenses que je vous ai infligées.

— Tout est effacé, répondit le comte de Hertford; ne songeons plus qu'au bonheur de nous retrouver amis et proches parents. »

Puis, après une pause, pendant laquelle les deux cousins confondirent leurs larmes et leurs embrassements, lord Philip ajouta :

Aujourd'hui, William, je veux que rien ne manque à votre félicité : je vous abandonne la main de lady Arabella Stuart, si elle consent à en disposer en votre faveur.

— Non, non, répondit le fils de lord Beauchamp

avec feu, je ne souffrirai pas que vous accomplissiez pour moi un tel sacrifice.

— Ma résolution est irrévocablement arrêtée.

— Que comptez-vous donc devenir, Milord? demanda la nièce de lady Shrewsbury d'une voix altérée.

— Je suivrai l'exemple de mon noble ami, lord Richard Comyn de Badenoch.

— Expliquez-vous, je vous comprends mal.

— Je partirai pour la France pour m'y instruire d'une manière plus complète dans la foi romaine, et je demanderai à être revêtu du sacerdoce. Cette pensée occupait depuis longtemps mon esprit.

— Cependant vous recherchiez ma main.

— J'obéissais en cela au désir de mon père, qui craignait de voir notre race s'éteindre avec moi. Aujourd'hui que le fils aîné de Catherine Grey est retrouvé, je redeviens libre. J'ajouterai même que mon devoir est de rendre à lord Beauchamp les biens et les titres qui lui appartiennent justement, comme chef de la maison de Seymour.

— Je suis content de ce que je possède, déclara lord Beauchamp. Mon vœu le plus cher, et celui de William, j'ose l'espérer, c'est que vous conserviez les domaines et les titres que vous a légués votre père, lord Edward.

— Que vous acceptiez ou non, répondit lord Philip,

rien ne m'empêchera de suivre la vocation qui m'entraîne vers le sacerdoce catholique. »

Tous les hôtes de Sudbury, excepté le baron de Badenoch, s'efforcèrent de détourner le jeune homme de son projet : il demeura inflexible. William le pressait plus vivement que personne de ne point sortir du monde, et, pour ainsi dire, de la vie. Lord Hertford remercia le fils de lord Beauchamp des sentiments qu'il lui témoignait ; il lui prit les mains en souriant, et le présenta à lady Stuart en disant :

« Arabella, promettez-moi, avant que je quitte l'Angleterre, que vous consentirez à combler les vœux de mon ami. »

La nièce de lady Shrewsbury regarda le jeune homme avec une expression de profonde douleur ; puis elle se couvrit le visage de ses mains en sanglotant.

Elle n'avait pas refusé la proposition, et le comte de Hertford ajouta :

« Milady, je vous adresserai une autre prière : vous savez quel a été le dernier souhait de mon aïeule dans sa prison : la sainte femme, avant de mourir, a désiré que sa postérité revînt à la foi romaine. Si vous êtes un jour l'épouse de William, il faut que vous pratiquiez le culte de ses ancêtres et des vôtres. »

Arabella ne répondit pas, mais elle baissa la tête d'un air préoccupé.

Lord Hertford, se tournant vers lord et lady Beauchamp, poursuivit :

« Est-il besoin que j'insiste? et le vœu suprême d'une mère sera-t-il toujours méconnu? »

Lord Beauchamp accueillit bien les instances de lord Philip, mais il se contenta de répliquer qu'il étudierait la foi romaine.

D'ailleurs la comtesse de Shrewsbury, sir George Markham et lord Thomas Cavendish s'empressèrent de détourner la conversation de ce sujet : attachés de cœur au protestantisme, ils craignaient que le comte de Hertford ne finît par entraîner Arabella et quelques-uns de leurs amis.

Huit jours plus tard, lord Philip Seymour faisait ses adieux aux habitants de Sudbury. Il laissa à la garde de lord Beauchamp ses biens et ses domestiques, en attendant que les circonstances lui permissent de lui transmettre ses titres avec ses possessions.

Le jeune homme s'embarqua à Ipswick pour le continent, en compagnie de son vieil ami, le baron de Badenoch.

X

LES DÉFENSES ROYALES.

Sept ans ont passé sur les événements racontés au chapitre précédent, et pendant ce laps de temps les situations et les choses se sont modifiées.

Dans les derniers mois de 1610, quatre personnages bien connus du lecteur quittaient, avec leur domestique, Austell, charmante habitation du comté de Durham, et prenaient la route de Londres : c'était lady Shrewsbury, lady Arabella Stuart, sir George Markham et lord William Beauchamp.

Lord Thomas Cavendish, devenu plus infirme, était resté à Sudbury. Lord Beauchamp n'existait plus; il s'était éteint depuis deux ans, après une courte maladie, dans le sein du catholicisme.

Lady Beauchamp l'avait précédé de trois ans dans

la tombe, et s'était, avant de mourir, également réconciliée avec l'Église catholique.

Il ne restait donc plus de cette famille que lord William Beauchamp.

Le comte Philip Seymour de Hertford avait conservé ses biens et ses titres jusqu'en 1606, et nul n'avait tenté de l'en dépouiller, bien qu'on le sût en France, avec l'intention de recevoir les ordres sacrés.

Le roi Jacques, en effet, s'était, pendant les premières années de son règne, montré sinon bienveillant, du moins quelque peu tolérant pour les catholiques. En passant la Twed et en montant sur le trône d'Angleterre, il s'était senti disposé à leur accorder quelque chose : il le devait à ce qu'ils avaient souffert pour la cause de son infortunée mère, et il s'y était engagé formellement envers leurs envoyés.

Mais ses désirs secrets furent entravés par les préjugés de ses conseillers. Honteux de violer sa parole, le timide monarque redoutait encore plus le mécontentement de ses sujets protestants.

A la fin, il fit un compromis avec lui-même, et établit une distinction entre le culte et la personne des pétitionnaires.

A toutes les prières pour l'exercice de la religion romaine il répondait par un refus immédiat et plein d'indignation, et enferma même plus d'une fois à la

Tour les imprudents qui avaient fait cette insulte à son orthodoxie presbytérienne.

Mais, en revanche, il invita les catholiques à fréquenter sa cour; il conféra à plusieurs l'honneur de la chevalerie, et promit de les garantir des peines portées contre les non-conformistes, tant qu'ils continueraient de mériter sa faveur par leur loyale et paisible conduite.

Ce bienfait, quoique au-dessous de l'attente des catholiques, fut accepté par eux avec reconnaissance. La plupart y virent un gage de concessions plus importantes.

La grande conspiration des poudres détruisit ces espérances.

Alors les persécutions recommencèrent, plus violentes même que sous Élisabeth. Les biens des principaux catholiques furent confisqués, leurs personnes mises en danger.

La totalité des possessions de lord Philip Seymour passa ainsi dans le domaine royal, et le comte fut privé de ses titres de noblesse.

Pour ne point laisser ces illustres titres tomber dans des mains étrangères, lord Beauchamp, qui vivait encore, s'empressa de produire les preuves de sa véritable naissance, et revendiqua les droits qu'elle lui conférait sur l'héritage des Seymour. Puis, comme cela ne suffisait pas encore, il acheta à prix d'or, comme il

se pratique encore en Angleterre, les titres et baronnie des Seymour et Hertford. De sorte que William Beauchamp, à la mort de son père, devint lord Seymour de Hertford.

Quant à Arabella Stuart, malgré la sévère vigilance de lady Shrewsbury, elle s'était rendue aux exemples et aux conseils de lord Philip, et avait embrassé la religion catholique. Toutefois, professant sa foi en secret, elle n'avait point été inquiétée pour ses croyances religieuses. Elle avait même éprouvé l'indulgence de son cousin, le roi Jacques Ier. Il est vrai que cette indulgence était intéressée, comme nous allons l'expliquer.

En effet, Arabella, issue aussi bien que Jacques de Marguerite, fille aînée de Henri VII, était regardée comme une rivale par le défiant monarque. Il estimait que les prétentions de lady Stuart, s'il souffrait qu'elles lui survécussent, pourraient devenir dangereuses pour la postérité de la branche régnante.

Depuis qu'il était monté sur le trône, il n'avait plus rien, il est vrai, à craindre d'elle personnellement; il la traitait en parente, lui accordait une pension pour son entretien, et mettait même à sa disposition un appartement dans son palais. Mais en même temps il la condamnait, au fond de son cœur, à un célibat perpétuel.

Arabella, dont tant d'épreuves et de chagrins avaient

affaibli la santé, séjournait peu dans la Cité, vivant de préférence à la campagne, tantôt à Sudbury, tantôt à Austell, dans le Durhamshire, chez les Beauchamp. Et même, depuis deux ans, comme l'air plus âpre du nord lui était plus favorable, la comtesse de Shrewsbury l'avait retenue dans le manoir du nouveau lord de Hertford.

William était demeuré protestant. Néanmoins, après la mort de son père, ayant demandé la main de lady Stuart, ses vœux furent accueillis. La différence de religion fit bien hésiter d'abord la nièce de lady Shrewsbury; mais lord Seymour avait un sens droit, une raison élevée, et Arabella ne désespéra pas de l'amener à la vérité.

Ce fut cette pensée qui la détermina.

Il y avait d'autres obstacles à ce mariage.

Jacques Ier, ne pouvant retenir près de lui sa cousine, ne la perdait pas de vue. Des émissaires sûrs la suivaient partout. Ils avaient pour chef Hudson Elwes, l'agent principal de sir Edward Coke, devenu, depuis l'avénement du roi d'Écosse, lord premier président.

Elwes ne tarda pas à connaître les projets de lord William, et il en instruisit immédiatement le monarque, que de nouvelles terreurs agitèrent. Jacques s'alarma d'autant plus, que le fils de lord Beauchamp pouvait aussi dans l'occasion élever des prétentions à la couronne. Il manda sans retard à Londres les

deux fiancés, pour les faire comparaître devant son conseil.

C'était pour obéir à l'ordre royal qu'ils avaient quitté Austell, comme il a été dit dans les pages précédentes, et qu'ils s'acheminaient vers Londres, en compagnie de lady Shrewsbury et de Markham.

A leur arrivée dans la ville, les voyageurs rencontrèrent le baron de Badenoch et lord Philip, maintenant revêtu du sacerdoce catholique.

Lord Richard Comyn était revenu depuis longtemps dans le royaume, et c'était lui qui avait reçu l'abjuration d'Arabella. Philip n'avait reparu que récemment en Angleterre.

A l'exemple de la plupart des prêtres et missionnaires de l'île, le fils de lord Edward Seymour avait fait ses études ecclésiastiques à l'université de Douai, collége fondé plus de quarante ans auparavant.

Lady Stuart et William, qui n'avaient point revu leur ami depuis son départ pour la France, le retrouvèrent avec bonheur; mais ils ne purent jouir longtemps de sa présence.

Le roi, ayant appris par ses espions l'arrivée des habitants d'Austell, les appela en sa présence. Arabella et lord William obéirent, et se rendirent au palais.

Jacques les reçut au milieu de son conseil, ou plutôt de ses favoris.

Lord Seymour n'avait jamais vu le monarque, et il

conçut de lui une triste idée. Du reste, l'enthousiasme qui avait éclaté en Angleterre à l'avénement du prince s'était vite refroidi.

Les historiens, en effet, nous représentent Jacques comme un homme de moyenne taille, plus gros de vêtements que de corps. Il portait des habits grands et aisés, des pourpoints matelassés, à l'épreuve du stylet, des chausses à larges plis et bien ouatées. Il était naturellement craintif, et sa mine était repoussante; il roulait ses grands yeux sur tous les étrangers admis en sa présence, au point que beaucoup quittaient la salle honteux et déconcertés; sa barbe était très-rare et indiquait à peine la virilité; sa langue, beaucoup trop épaisse pour la bouche qui la contenait, le faisait boire très-malproprement. Sa peau était aussi douce que du satin, sa démarche sans grâce et ses jambes débiles; jusqu'à sept ans, il n'avait pu se tenir debout; plus tard, il s'appuyait toujours sur l'épaule de quelque courtisan.

Malgré son incontestable capacité, il ne montra que de la faiblesse sur le trône. La vivacité de son intelligence et la solidité de son jugement étaient gâtées par sa crédulité, sa partialité, ses craintes puériles et ses habitudes d'indécision : il manquait de la résolution nécessaire à un souverain.

Sa conversation abondait en maximes de sagesse politique, que sa conduite ne reproduisait guère. Si,

au dire de ses flatteurs, il était le Salomon anglais, dans l'opinion d'observateurs moins intéressés, il méritait le nom que lui donna le duc de Sully, du *plus sage fou de l'Europe*.

Vif et mobile de caractère, Jacques s'emportait aisément, et s'apaisait de même. Dans sa colère, il criait, maudissait et se permettait des allusions blasphématoires et grossières. Le calme revenu, il pardonnait, ou n'avait pas honte de faire des excuses.

Un jour, il réclama d'un de ses pages, nommé Gibb, des papiers confiés à ses soins. Gibb protesta à genoux qu'il ne les avait jamais vus. Le roi insista avec violence, et lui donna même des coups de pied; le page, indigné, quitta la cour. On découvrit ensuite que les papiers avaient été donnés à un autre. Jacques aussitôt rappela Gibb, et, tombant à ses genoux, sollicita son pardon.

Dans les mascarades, il aimait les déguisements ingénieux et surtout imprévus; plus ils étaient ridicules, plus ils lui plaisaient.

Il tenait de son précepteur Buchanan la maxime qu'*un souverain doit être le plus savant clerc de ses États;* aussi a-t-il laissé dans ses ouvrages de nombreux échantillons de ses connaissances. Mais son orgueil et sa suffisance littéraire, son habitude d'interroger les autres et le pompeux étalage qu'il faisait continuellement de son savoir, bien qu'ils lui valus-

sent les flatteries de ses serviteurs et de ses courtisans, provoquaient le mépris et les risées des vrais érudits.

Il considérait, avec raison, la théologie comme la première des sciences, à cause de son objet, et comme la plus importante pour lui-même, en qualité de chef de l'Église anglicane.

Outre la théologie, il était une autre science dans laquelle ce souverain de trois royaumes était également versé, celle de la démonologie. Il démontra à grand renfort d'érudition l'existence des sorciers et leurs maléfices; il découvrit même une solution satisfaisante de la question suivante :

« Pourquoi le diable avait-il plus d'influence sur les vieilles femmes que sur les autres? »

Mais les vieilles femmes n'eurent pas lieu de se féliciter de la sagacité du monarque. La sorcellerie, à sa sollicitation, fut déclarée un crime capital. Depuis le commencement de son règne, il se passa à peine une année sans qu'une vieille fût condamnée à expier sur le gibet ses communications vraies ou imaginaires avec l'esprit malin.

Le malheur de Jacques, au moment où il prit les rênes du gouvernement en Écosse, fut de tomber aux mains de favoris indignes et dépravés qui, en flattant ses mauvais penchants, songeaient à perpétuer leur influence, et c'est à ce goût qu'il contracta alors

pour le repos et le bien-être qu'il faut attribuer les anomalies de son caractère.

Dans sa jeunesse, il cherchait par tous les moyens possibles à éviter l'ennui des affaires publiques, et il se déchargeait du fardeau de la royauté sur ses funestes conseillers.

Il apprit ainsi à user d'astuce et de duplicité pour parvenir à ses fins, à violer sa parole avec autant de facilité qu'il la donnait, à jurer et à se parjurer selon ses convenances.

Il se plongea dans les dettes afin de s'épargner la peine de refuser d'importuns solliciteurs.

Oublier ses soucis dans l'emportement de la chasse ou dans l'exercice de la longue paume, en buvant à table ou en riant des bouffonneries de ceux qui l'entouraient, constituait le principal plaisir de sa vie.

On comprend qu'avec ces inclinations il faisait peu de progrès dans l'estime et l'affection de ses sujets anglais. En vain cherchait-il par ses discours et ses proclamations à acquérir une réputation de sagesse politique, son inattention aux affaires et ses dissipations provoquaient les remontrances et les plaintes.

Deux fois la semaine, il passait son temps à voir des combats de coqs, et le traitement de l'homme qui les dressait égalait les salaires réunis de deux secrétaires d'État. La chasse le tenait à cheval du matin au soir;

puis il se délassait dans les plaisirs de la table, auxquels il se livrait fréquemment avec excès.

La conséquence de ces folies était que des questions de grande importance pour la nation restaient en souffrance. Non-seulement les ambassadeurs étrangers, mais même ses propres ministres, étaient parfois privés plusieurs semaines de suite de tout accès auprès de sa personne. Ils le priaient à genoux de donner plus d'attention aux affaires publiques; mais rien ne pouvait émouvoir le misérable roi.

Les acteurs ridiculisaient en vain sa faiblesse sur le théâtre, le représentant en colère, tantôt jurant après ses chiens et ses faucons, tantôt battant ses domestiques, et buvant jusqu'à l'ivresse au moins une fois par jour.

On lui envoyait, sans plus de succès, des lettres anonymes pour le rappeler au devoir. Une fois, son chien favori, Jowler, qui avait été perdu, revint avec le billet suivant au cou :

« Bon monsieur Jowler, le roi vous écoute tous les jours, et n'en fait pas autant pour nous; ayez donc la bonté de parler à Sa Majesté, afin qu'il lui plaise de retourner à Londres; car autrement le pays sera ruiné : toutes nos provinces sont déjà en détresse, et nous ne sommes pas en état de le traiter plus longtemps. »

A tout cela Jacques répondait qu'il n'entendait pas se rendre esclave; que sa santé, qui était la santé et le bien-être de tous, exigeait de l'exercice et des dis-

tractions, et qu'il retournerait plutôt en Écosse que de consentir à se claquemurer dans son cabinet ou à s'enchaîner à la table du conseil (1).

Tel était Jacques Ier dans son caractère et dans sa vie.

Il accueillit lady Arabella Stuart et lord William d'un air sévère. Leur ayant fait avouer qu'il y avait entre eux des projets de mariage, il les réprimanda fortement de leur présomption; il leur fit une longue morale, accompagnée de copieuses citations latines, pour leur prouver qu'étant membres de sa famille, ils n'avaient pas le droit de s'épouser sans sa permission à lui, qui était leur souverain et comme leur père.

Il alla plus loin.

Faisant appel aux doctrines de l'Église catholique, qui en ce moment lui semblaient utiles à ses intérêts, il leur démontra, par une interminable argumentation, qu'étant parents à un degré éloigné, il est vrai, ils ne pouvaient sans crime contracter mariage.

Le conseil appuya les paroles du roi, qui conclut son discours en défendant à lord William et à lady Arabella, au nom de leur allégeance, de s'unir sans une expresse autorisation.

Les deux fiancés ne répondirent pas.

Jacques, interprétant leur silence comme un assen-

(1) D'après Lingard.

timent, leur déclara qu'il en prenait acte. Ils furent alors congédiés, et se retirèrent consternés.

Cette première comparution avait eu lieu le 10 février 1611.

Deux jours après, lord William et lady Stuart furent cités de nouveau devant le roi et son conseil. Jacques et ses ministres avaient eu, non des remords, mais des scrupules : ils craignaient de n'avoir point assez engagé les fiancés, et voulaient obtenir d'eux une promesse verbale et écrite.

Cette fois, William Seymour et la nièce de lady Shrewsbury s'étaient entendus; sachant de quoi il s'agissait, ils s'étaient exhortés mutuellement à ne pas céder.

Ils engagèrent donc avec le roi et les membres de son conseil une longue et vive discussion. Arabella refusa de rien signer; mais, faisant une concession, elle déclara qu'elle n'épouserait point un prétendant.

Jacques, en revanche, promit de ne pas s'opposer à ce qu'elle se mariât à un gentilhomme, pourvu qu'il fût sujet anglais.

Elle se retira nantie de cette permission. Elle ne fut ni rappelée au sein du conseil, ni inquiétée dans l'hôtel qu'elle habitait à Londres avec sa tante et sir George Markham.

XI

ÉPREUVES.

De retour auprès de la comtesse de Shrewsbury, Arabella Stuart consulta la noble dame et ses amis. Il n'était que trop évident que le roi voulait la condamner à un célibat perpétuel, et qu'il ferait surtout les derniers efforts pour l'empêcher d'épouser lord William Seymour.

Arabella voulait, au contraire, tenir la parole qu'elle avait donnée au fils de lord Beauchamp, et cela sans retard. Jusque-là elle avait eu la force et l'adresse de résister aux menaces comme aux ruses de Jacques ; elle ne s'était engagée qu'à repousser les propositions des candidats à la couronne. Or William, s'il avait des droits au trône, était loin d'y prétendre ; il n'était même jamais entré dans sa pensée de les faire valoir.

Après plusieurs délibérations où tout fut mûrement discuté, lady Stuart déclara sa résolution immuable de s'unir au fils de lord Beauchamp. Les vœux de William étaient comblés, et les paroles d'Arabella le remplirent d'abord de joie; mais, examinant de plus près la situation et n'écoutant que son affection, il représenta à sa noble fiancée les dangers auxquels elle s'exposait.

Arabella persista, et demanda que le mariage se contractât promptement.

Lord William n'éleva plus d'objections. D'ailleurs, si cette union offrait des périls, elle pouvait aussi assurer le repos de lady Stuart : Jacques, timide et indolent, voyant le fait qu'il redoutait accompli et irrémédiable, n'oserait sans doute plus persécuter sa cousine.

Arabella, avant d'unir sa destinée à celle de lord William Seymour, imposa deux conditions à son futur époux : la première, que leur alliance s'accomplirait dans une chapelle catholique, et serait consacrée par un prêtre romain ; la seconde, que le fils de lord Beauchamp étudierait la religion dans laquelle sa mère et son aïeule infortunée étaient mortes.

William promit tout ce que voulut son illustre fiancée. Il témoigna même le désir de voir la cérémonie nuptiale présidée par le baron de Badenoch et par lord Philip.

D'ailleurs, il avait communiqué à ses amis son

projet, et ils l'avaient approuvé. Le fils de lord Edward se montra heureux d'apprendre la conclusion prochaine de ce mariage qu'il avait souhaité, et il ne doutait pas qu'Arabella ne ramenât le comte de Hertford à la vérité.

Les deux prêtres vivaient retirés dans la maison d'une noble famille catholique de Londres, qui possédait une chapelle secrète, où ils exerçaient d'une manière occulte leurs fonctions sacrées.

C'est là que devait se donner la bénédiction nuptiale aux nouveaux époux.

Au jour fixé, lord William Seymour de Hertford et lady Arabella Stuart s'y rendirent, accompagnés de la comtesse de Shrewsbury et de sir George Markham, qui, malgré leurs opinions religieuses dissidentes, avaient désiré assister à la cérémonie; ils le firent avec un respectueux recueillement.

Les portes de la chapelle se fermèrent sur les deux fiancés et leurs amis, car il leur fallait agir dans le plus profond mystère.

Lord Philip, revêtu des ornements sacerdotaux, parut à l'autel, assisté du vieux baron de Badenoch portant également les insignes de prêtre romain, et le saint sacrifice commença.

Les deux fiancés suivirent avec piété la célébration des augustes mystères; leur visage rayonnait de bonheur et d'espérance.

Au moment prescrit par les rites de l'Église, lord Richard Comyn se tourna vers lord William et lady Arabella, et leur adressa une allocution paternelle remplie d'une touchante onction et de généreux conseils. Il leur rappela que l'existence humaine est une lutte continuelle, et que les époux chrétiens doivent savoir s'appuyer l'un sur l'autre pour accomplir courageusement, sous le regard de Dieu, l'épreuve solennelle imposée à toute créature humaine. L'émotion qu'éprouvait le vieillard se communiqua aux assistants, et les larmes coulèrent de tous les yeux.

Quand le baron de Badenoch eut terminé, lord Philip reçut le serment de William et d'Arabella, et appela sur ces deux nobles têtes les bénédictions célestes.

La cérémonie achevée, les époux et leurs amis retournèrent à l'hôtel qu'ils occupaient à Londres; lord Richard Comyn et lord Philip ne tardèrent pas à les y rejoindre.

Toutefois, il n'y eut ni banquet ni aucune marque de réjouissance : le secret absolu qu'imposaient les circonstances faisait une loi de supprimer ces signes extérieurs d'allégresse. D'ailleurs le deuil et l'oppression dans lesquels gémissait l'Église catholique en Angleterre ne permettait point au baron de Badenoch, à lord Philip et à Arabella de se livrer à des plaisirs même légitimes. Attachés comme ils l'étaient à leur foi per-

sécutée, ils ne pouvaient fermer l'oreille aux plaintes de tant de saintes victimes qui remplissaient les cachots.

Les pauvres bénéficièrent de ces pieuses et délicates réserves : de larges distributions de vivres et d'argent leur furent faites dans tous les quartiers de la ville.

Lord et lady Seymour de Hertford goûtèrent quelques jours de douce félicité; oubliant toute crainte, ils jetaient sur l'avenir un regard plein d'espoir. Ils méditaient de fuir ensemble les soucis de la ville, et d'aller cacher leur bonheur dans quelque retraite ignorée, telle que le manoir d'Austell, et d'y mener dans la société de leurs vertueux amis une vie tranquille.

Hélas! ces belles illusions furent de courte durée et s'évanouirent au souffle sinistre d'événements inattendus. Bientôt ils eurent besoin de se souvenir des hautes leçons que leur avait données le baron de Badenoch à l'heure de leur alliance. La réalité inexorable des faits, se chargeant de commenter les paroles du prêtre de Jésus-Christ, allait leur enseigner qu'il n'existe de repos véritable qu'au sein de Dieu.

Un matin que les nouveaux époux étaient entourés de leurs amis, à l'exception de lord Richard Comyn et de lord Philip, que leurs fonctions sacrées avaient appelés au dehors, l'hôtel de lord William fut brusquement envahi par des hommes armés.

« Au nom du roi Jacques, notre maître, je vous

arrête, » dit un officier en étendant la main vers le comte de Hertford.

Lady Shrewsbury recula, consternée. Arabella poussa un cri d'effroi et d'angoisse. William se leva, indigné; et, emporté par sa vivacité naturelle, il mit la main sur la garde de son épée.

« Ne cherchez pas à résister, Milord, reprit l'officier, ce serait inutile. Remettez-moi votre épée, et suivez-moi.

— Pourquoi violer ainsi mon domicile? Quel crime ai-je commis?

— Vous avez encouru le déplaisir de Sa Majesté.

— Qu'ai-je fait?

— En épousant lady Arabella Stuart, vous avez méprisé les volontés du roi.

— Tout est découvert! murmura la nièce de la comtesse de Shrewsbury.

— On m'a trahi, » balbutia William avec abattement.

En parlant ainsi, le comte fixa son regard pénétrant sur l'officier. Mais c'était un gentilhomme à la figure ouverte et loyale, incapable d'une bassesse. Il soutint avec fermeté l'examen de lord Seymour, qui ne remarqua pas derrière les soldats une figure sinistre, celle de Hudson Elwes, sur les lèvres de qui grimaçait un sourire.

« Qui m'a livré? demanda William après un silence pénible.

— J'ignore si vous êtes ou non victime d'une délation, répliqua l'officier ; il ne m'appartient pas de scruter la conduite du prince ni de ses ministres. Milord, encore une fois, votre épée. »

Le comte obéit, et reprit :

« M'est-il au moins permis de savoir qui vous êtes?

— Parfaitement.

— Votre nom?

— Sir George More, gentilhomme ordinaire de la chambre de Sa Majesté.

— Eh bien, sir George More, je proteste énergiquement contre l'injustice dont je suis victime.

— Vous vous expliquerez là-dessus devant les magistrats. Quant à moi, simple exécuteur des ordres royaux, mon devoir est de vous emmener.

— Au moins, répliqua William, permettez que je prenne congé de ma femme et de mes amis, et que j'emporte quelques papiers.

— Faites vos adieux aux personnes ici présentes; mais j'ai défense absolue de souffrir que vous touchiez à un seul de vos papiers, que je dois mettre aussitôt sous les scellés.

— Soit, » répliqua le comte.

Et il serra Arabella sur son cœur, en mêlant ses soupirs aux larmes et aux soupirs de la noble femme.

« Adieu, chère amie, lui dit-il, je ne sais quand je vous reverrai. Notre bonheur a été de courte durée;

mais son souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit; il me consolera dans les fers et au milieu des épreuves qui paraissent m'être destinées. »

Arabella ne put répondre d'abord que par des sanglots. Enfin, dominant sa douleur immense, elle s'écria :

« Voilà donc la funeste dot que je devais vous apporter, malheureux William : la prison, et peut-être la mort!

— Ne me plaignez pas; je n'estime point payer trop cher l'honneur de votre illustre alliance. Arabella, ne désespérons pas de l'avenir: la haine de nos ennemis ne sera pas éternelle. Quand il sera bien démontré que nous ne nourrissons aucun projet coupable ou ambitieux, on cessera de nous persécuter, et nous retrouverons nos félicités un instant interrompues.

— Puissent vos espérances se réaliser! » soupira lady Seymour.

William, vaincu par la poignante douleur d'Arabella, laissa échapper quelques pleurs. Mais, rougissant bientôt de cette marque de faiblesse, il étreignit une dernière fois sa noble épouse, et se remit aux mains des soldats, qui s'empressèrent de sortir avec leur prisonnier.

Arabella, ayant vu disparaître lord Seymour, tomba à demi évanouie dans les bras de lady Shrewsbury. Ses amis se hâtèrent de l'emporter, afin de la soustraire aux

regards insolents des soldats demeurés dans l'hôtel, sous la conduite de sir Hudson Elwes.

L'agent de sir Edward Coke était chargé de fouiller la maison, et de saisir les papiers du comte de Hertford.

Le misérable fut déçu dans son attente : les pièces qu'il trouva étaient en petit nombre et insignifiantes. Outre que lord William et son père n'avaient jamais été affiliés aux ennemis des souverains de l'Angleterre, ils ne possédaient à Londres que peu de papiers; les plus importants étaient à Austeth, dans le Durhamshire, ou en France, où avaient longtemps séjourné les Beauchamp.

Elwes se retira donc désappointé, et avec un maigre butin.

Cet espion, agissant pour le compte de Coke et de Jacques, avait réussi à pénétrer le secret du mariage de lord Seymour avec Arabella, et il avait sur-le-champ révélé au roi cet événement.

Le prince, alarmé et irrité en même temps, lui avait ordonné de se joindre à sir George More pour arrêter William et le renfermer à la Tour.

Pendant les premiers jours qui suivirent l'arrestation et l'emprisonnement de son mari, Arabella se montra inconsolable. Enfin le baron de Badenoch et lord Philip réussirent à calmer son affliction, en lui parlant le langage de la résignation chrétienne, et en

lui faisant espérer que la captivité du comte ne serait point de longue durée.

En tout cas, les amis de l'infortunée promirent de s'employer pour qu'elle pût visiter lord Seymour et communiquer avec lui.

La comtesse de Shrewsbury, qui chérissait Arabella comme sa propre fille, s'adressa à un gentilhomme puissant à la cour, qu'elle connaissait particulièrement, et obtint qu'il interposerait ses bons offices auprès de Jacques en faveur de lord Seymour.

Mais Edward Coke et d'autres favoris, agissant sur l'esprit timide du monarque, firent repousser la requête de l'ami de lady Shrewsbury. Le prince menaça même d'user de rigueur contre quiconque s'efforcerait d'être utile à l'illustre prisonnier.

Le baron de Badenoch conseilla alors de recourir à l'un des favoris; et il indiqua un personnage qui commençait à exercer une influence considérable sur Jacques Ier : c'était le fils du baron de Fernyhert, Robert Kerr ou Carr.

Le vieillard était mort depuis longtemps, et son héritier n'avait pas quitté la cour, où sa fortune devenait chaque jour plus brillante.

Ce nom fut loin de ranimer l'espoir au cœur de la comtesse et de sir George Markham. Ils comprirent facilement que lord Richard Comyn et lord Philip, ayant été absents de l'Angleterre pendant des années,

n'étaient plus au courant ni des hommes ni des choses, et qu'ils ignoraient surtout le caractère des courtisans, dont les affections sont mobiles et capricieuses comme le vent.

Lady Élisabeth leur apprit donc que Robert Carr n'était plus le jeune et loyal adolescent qu'ils avaient jadis admiré. De grands changements s'étaient opérés dans les sentiments et les mœurs du fils du baron de Fernyhert.

Robert était en train de devenir le favori privilégié de Jacques Ier.

Le brillant gentilhomme ne devait qu'au hasard sa haute fortune. Après la mort de son père, Carr, abandonnant le vieux manoir de Kirsdhale, s'était engagé dans une compagnie de gens d'armes, où il avait obtenu un commandement.

Or, une année que sa troupe était à Londres, Robert eut occasion d'assister à un tournoi qui se donnait devant le roi. Lord Hay, qui avait eu autrefois le jeune homme à son service, le remarqua, et le prit comme écuyer, pour présenter, selon l'usage, son bouclier au prince.

En s'acquittant de cet office, Carr fut renversé de cheval, et en tombant se cassa la jambe.

Jacques ordonna de porter l'officier dans un appartement voisin, envoya un chirurgien pour le soigner, et lui fit plusieurs visites en personne. Ce fut alors

qu'il apprit que Robert était le fils de ce baron de Fernyhert qui avait tant souffert pour la cause de son infortunée mère, et qu'il avait lui-même si mal récompensé : ingratitude royale dont il s'était souvent repenti depuis. La beauté de Carr, l'ingénuité de ses réponses ne le recommandaient pas moins à la faveur du monarque que les services de son père.

Insensiblement, la pitié de Jacques se changea en affection : il regarda son malade comme un enfant adoptif ; il se donna même la peine de lui enseigner le latin, et, ce qui était le plus important, le métier de courtisan.

Après sa guérison, il le combla tous les jours de marques de faveur et d'affection toutes particulières : on le voyait s'appuyer sur son bras, et agir avec lui familièrement ; les honneurs et les richesses bientôt plurent sur lui ; les terres qui échurent à la couronne et les présents offerts par ceux qui sollicitaient sa médiation auprès du souverain, lui procurèrent une fortune princière.

Élevé d'abord à la dignité de baron de Brampeth, il venait, à l'époque où nous en sommes de cette histoire, d'être nommé vicomte de Rochester, et l'on parlait pour lui de l'ordre de la Jarretière.

Lord Richard Comyn s'affligea au récit de la conduite du fils de Fernyhert. Toutefois il n'en conseilla pas moins d'essayer sa puissante médiation en faveur du

comte de Hertford, et s'offrit d'accompagner Arabella chez le favori.

Le lendemain, le baron de Badenoch se présenta, avec les comtesses de Shrewsbury et de Hertford, à la demeure de Robert Carr.

Le vieillard avait eu quelque peine à croire à la vérité du tableau que lady Élisabeth lui avait fait de l'héritier de Kirsdhale, et il n'était pas loin de le soupçonner d'exagération. Mais quand il vit le vicomte de Rochester, il reconnut que la comtesse ne l'avait pas trompé, et qu'elle était même restée au-dessous de la vérité.

En effet, il ne retrouva plus le rude fils des Highlands, au franc visage, au parler énergique, aux manières brusques et presque sauvages. Carr avait pris un air de mollesse et d'indolence, il ne s'occupait plus que du soin de sa personne; on voyait qu'il s'étudiait à plaire; chaque jour il changeait de coiffeurs et de tailleurs, pour se rendre agréable au roi.

Le vicomte de Rochester parut d'abord éprouver quelque émotion en reconnaissant le baron de Badenoch et les nobles amies de son père; mais il réprima promptement ces bons mouvements, et accueillit ses visiteurs avec un léger froncement de sourcil.

Lord Richard Comyn, prenant la parole, exposa avec chaleur les motifs qui amenaient chez lui les deux illustres dames. Il termina en suppliant le favori, au nom des souvenirs de son heureuse jeunesse, au nom

de son père et de leur vieille amitié, d'intercéder auprès du roi en faveur de lord Seymour.

Le puissant seigneur écouta le vieillard jusqu'au bout avec une glaciale indifférence. Quand le baron eut fini, il daigna à peine l'honorer d'un regard, et lui répondit d'un ton léger :

« Je m'intéresse comme vous, Milord, au prisonnier. Je regrette de ne pouvoir rien vous promettre en ce moment : j'examinerai l'affaire plus à loisir. »

Le vieil Écossais, indigné d'entendre ces banales formules équivalant à un refus, se contint difficilement. Pourtant il eut assez d'empire sur lui-même pour réprimer les sentiments qui l'agitaient, et il insista de nouveau.

Le vicomte demeura impassible, et répéta sa réponse.

Alors la comtesse de Shrewsbury et Arabella se jetèrent aux genoux de cet homme enivré par la fortune et l'ambition, et tentèrent d'amollir son cœur. Elles le supplièrent avec larmes de plaider auprès du monarque la cause de William.

Robert, fatigué de cette scène qui prenait des proportions imprévues, releva les deux nobles femmes, et répliqua :

« Vous vous abusez sur mon crédit ; mon intervention ne servirait de rien.

— Votre influence sur l'esprit du prince est bien

connue, observa Arabella en essuyant ses pleurs, et je suis sûre qu'elle ne serait pas infructueuse.

— Vous êtes dans l'erreur, Milady.

— Ne nous renvoyez pas sans espoir, ajouta l'infortunée comtesse de Hertford.

— Je n'ai pas l'habitude de me mêler d'aucune affaire, déclara le vicomte de Rochester, et je ne commencerai pas aujourd'hui. »

Le favori disait vrai à quelques égards : jusqu'à la mort du principal ministre de Jacques, qui arriva l'année suivante, le vicomte de Rochester, par une habile politique, affecta de ne prendre aucune part à l'administration. Pour lui, le point essentiel était de capter la faveur royale et de s'emparer peu à peu de l'esprit du roi. Afin d'atteindre ce but, il eût sacrifié tous ses amis et ses parents.

Le baron de Badenoch ne se rebuta pas encore, et voulut épuiser tous les moyens de toucher cette âme vaine et sitôt dégradée. Il fit entendre un langage plus sévère, rappela les nobles exemples de Kerr de Fernyhert, et les principes d'honneur que les anciens maîtres de Kirsdhale avaient toujours professés.

Robert Carr, humilié et froissé de ces souvenirs évoqués contre lui, et qui condamnaient manifestement sa conduite, témoigna son impatience.

Les deux femmes, au désespoir, voulurent se jeter encore une fois aux genoux du vicomte ; mais le vieil-

lard les retint, et leur dit avec une douleur pleine de dignité :

« Retirons-nous; il est inutile de nous abaisser davantage en présence de cet homme, dont le cœur est devenu de bronze sous la main glacée de l'égoïsme. »

Et il sortit avec ses illustres compagnes, sans ajouter un mot de plus.

Au bout de quelques jours, lord Philip vint trouver lady Shrewsbury et Arabella, et il leur dit :

« Je crois avoir trouvé un moyen de vous mettre en communication avec William dans sa prison.

— Quel est-il? demanda lady Seymour avec empressement.

— Voici de quoi il s'agit : je suis revenu du continent avec Éric de Gowrie, le dernier des trois frères, absent de son pays, comme vous le savez, lors de l'attentat de Perth. Ce jeune homme, âgé aujourd'hui de vingt-huit ans, s'est fait catholique. Doué d'un caractère noble et généreux, il s'est consacré aux œuvres de dévouement et à l'exercice des plus héroïques vertus. A son retour de France, désirant ardemment revoir sa patrie, il se rendit en Écosse, visita pieusement le lieu natal, pleura sur les ruines de la demeure de ses pères, sur la fin tragique de ses frères, et nous rejoignit à Londres. Il a caché jusqu'ici son nom et sa présence, car la mémoire du complot de Perth ne s'est point encore effacée de l'esprit de Jacques.

— J'aime Éric, répondit la comtesse de Shrewsbury; mais je ne vois pas en quoi il peut nous être utile. Je crains, au contraire, qu'il n'achève de nous compromettre, si nous nouons des relations avec lui.

— Tranquillisez-vous, Milady, recommanda lord Philip.

— Songez-y, ajouta Élisabeth; si l'on découvrait nos rapports avec le dernier des Gowrie, on nous accuserait certainement de conspirer avec lui.

— Daignez me permettre de m'expliquer complétement, et vous accueillerez, je n'en doute pas, la proposition que j'ai à vous faire.

— Je vous écoute.

— Mon ami Éric peut vous rendre de grands services, ou tout au moins procurer à lady Seymour de Hertford une précieuse consolation, celle de revoir son époux infortuné.

— Comment cela?

— Éric connaît personnellement le lieutenant de la Tour, Nichols Wade.

— Serait-il vrai?

— Je n'avance rien que de certain. Il a été autrefois intimement lié avec cet officier. Je n'hésite pas à affirmer qu'Éric obtiendra sans peine pour lady Arabella ou pour vous de communiquer avec le captif. »

La comtesse réfléchit aux propositions de lord Philip, et elle éprouva un cruel embarras. L'intervention

d'un Gowrie l'effrayait. Jacques avait voué une telle haine à ce nom, qu'il y avait tout à craindre, au moindre soupçon.

Elle ne savait donc que décider.

Mais Arabella, voyant que sa tante se taisait, insista tellement, que lady Élisabeth dit au fils de lord Edward :

« Si vous m'assurez qu'il n'y a aucun péril, je solliciterai les bons offices d'Éric.

— Il accueillera votre demande.

— Lui avez-vous parlé de cette affaire ?

— Pas encore.

— Aviez-vous donc lieu de redouter un refus de sa part ?

— Non ; il est toujours prêt à mettre son admirable dévouement au service de qui le réclame.

— D'où vient que vous vous êtes abstenu de l'entretenir de ce sujet?

— Éric est sur le point de quitter Londres et l'Angleterre, et je n'ai osé l'engager sans votre aveu.

— Croyez-vous qu'il ajournera pour nous son départ ?

— J'en suis convaincu. Éric ne laisse jamais échapper l'occasion d'une œuvre généreuse. Il est de ces âmes pour qui le dévouement a des attraits irrésistibles. D'ailleurs il lui suffira de se mettre en rapport avec son ami, le lieutenant de la Tour.

— En ce cas, Philip, amenez-le-nous, » répliqua la comtesse tout à fait résolue.

Le prêtre catholique promit de revenir bientôt avec le jeune Gowrie, et il quitta l'hôtel pour remplir la mission dont il s'était chargé.

Depuis les événements douloureux qui avaient démontré à lady Shrewsbury que sa nièce était entourée d'un infatigable espionnage, elle agissait avec une prudence extrême, et sa vigilance ne se relâchait jamais.

Dans la circonstance présente, lady Élisabeth n'avait consenti à employer Éric de Gowrie que pour contenter Arabella, dont l'état physique et moral l'effrayait.

En effet, le chagrin causé par les dernières épreuves produisait des ravages cruels dans l'esprit et la personne de la comtesse de Hertford ; elle devenait triste et morose, sa santé dépérissait à vue d'œil, à tel point que sa tante la forçait souvent de garder la chambre et le lit.

Voilà pourquoi lady Shrewsbury hasardait la sûreté de sa nièce, pour la sauver, s'il était possible encore, d'une catastrophe imminente.

Cependant lord Philip, fidèle à sa promesse, pénétra furtivement dans l'hôtel Seymour, le lendemain soir, avec le compagnon qu'il avait annoncé. La comtesse reçut Éric avec anxiété, Arabella avec une impatience fiévreuse.

Le dernier des Gowrie, de haute taille et de puissante musculature comme les aînés de sa maison, avait comme eux les traits empreints de tristesse; mais chez lui, c'était une mélancolie douce et touchante, qui n'avait rien de sombre ni de sauvage. Au fond de ses yeux noirs et expressifs ne brillait point cette flamme sinistre, qui rendait si dur et si terrible le regard de Hugh et de Charles. Sa tenue modeste et hardie en même temps prévenait en sa faveur.

Éric ne put réprimer son émotion à la vue de la marraine du second de ses malheureux frères; il s'approcha et baisa en silence la main de la comtesse de Shrewsbury; puis il s'inclina respectueusement devant l'épouse de William Seymour.

« Je suis peinée, mon cher Éric, commença lady Élisabeth, de vous revoir en de semblables circonstances, et surtout d'être obligée de vous demander un service qui peut compromettre votre vie.

— Mes jours sont peu de chose, répondit le jeune homme, et je serai trop heureux si je puis vous être utile.

— Vous êtes sans doute instruit de ce que nous attendons de vous?

— Lord Philip m'a dit ce dont il s'agissait.

— Il m'a assuré que vous réussiriez à nous ouvrir les portes de la Tour.

— Il est vrai, Milady: je compte pour cela sur le

lieutenant. Sir Nichols Wade est trop mon ami pour se refuser à un acte d'humanité en ma faveur. Quand voulez-vous qu'il vous introduise dans la prison de lord Seymour?

— Quoi! s'écria Arabella avec un éclat de joie, il nous serait donné d'entrer dans la Tour?

— Tout est arrangé pour cela. Nichols Wade est prêt à admettre auprès du captif sa femme et sa tante.

— Nous nous y rendrons l'une et l'autre, déclara la comtesse de Shrewsbury. Mais avant tout, Éric, répétez-moi qu'il n'y a aucun péril. Vous savez quelle est l'animosité du roi envers lady Seymour.

— Je réponds de votre vie et de votre liberté à toutes deux, répliqua le jeune homme, à moins d'incidents que la sagesse humaine la plus consommée ne saurait prévoir.

— Quel jour, Milord, nous conduirez-vous à la Tour? s'enquit impétueusement Arabella.

— Fixez vous-même, Milady, le jour et l'heure; je me tiendrai à votre disposition.

— Ah! merci! fit la comtesse de Hertford avec transport, merci mille fois de votre dévouement! le Dieu juste que nous servons pourra seul vous en récompenser dignement.

— C'est en lui aussi que reposent toutes mes espérances, soupira Éric, car le malheur a brisé mes joies

de la terre. Daignez maintenant m'indiquer quand je devrai me retrouver près de vous. »

Lady Shrewsbury désigna le surlendemain. Il fut convenu que lord Philip viendrait, le soir, à la tombée de la nuit, chercher les deux nobles femmes, et qu'il les conduirait dans le voisinage de la Tour; que là Éric les prendrait, et les introduirait dans la prison d'État.

Ces dispositions arrêtées, lord Philip se retira avec le jeune Gowrie, à qui Arabella témoigna de nouveau sa reconnaissance dans les termes les plus chaleureux.

XII

A LAMBETH.

Arabella attendait avec une grande impatience le moment de se rendre à la Tour, et le jour au soir duquel elle devait revoir son mari lui parut interminable. L'heure désirée allait enfin sonner; lady Seymour et la comtesse de Shrewsbury étaient prêtes.

Soudain le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait devant la porte de l'hôtel les fit tressaillir : il était convenu que lord Philip viendrait les chercher à pied, et dans le plus simple appareil.

Ne comprenant rien à ce qui se passait, et craignant de nouveaux mécomptes, elles envoyèrent sir George Markham recevoir le visiteur, le priant de les informer promptement de ce que cela signifiait.

A peine Markham les avait-il quittées, qu'un ser-

viteur de confiance de lord Philip accourut, et les avertit de la part de sir George de déposer promptement les habits qu'elles avaient pris pour sortir, et de se rendre dans la salle de réception de l'hôtel, où il les attendait.

De plus en plus étonnées, et ne sachant que penser, les deux nobles femmes se hâtèrent de faire ce que Markham leur demandait, et descendirent bientôt dans la grande salle.

Elles y trouvèrent, avec leur vieil ami, sir Hudson Elwes en costume d'officier du roi, et accompagné de plusieurs agents.

Hudson salua les deux dames avec un respect un peu ironique, et, déployant un parchemin, il leur donna lecture d'une missive royale prescrivant à lady Arabella Seymour de suivre le messager du prince à Lambeth, où elle résiderait désormais dans la maison de sir Thomas Parry, chargé de la surveiller.

Cet ordre, auquel il n'y avait rien à répliquer, consterna la comtesse de Hertford. Mais lady Shrewsbury et sir George Markham, qui, à la vue de l'envoyé, avaient cru à une trahison nouvelle, respirèrent. Le sort d'Arabella était à plaindre, sans doute, mais enfin sa détention ne devait pas être bien sévère.

C'était alors un usage fréquent de confiner les personnes suspectes, et surtout les catholiques, dans la demeure d'un partisan du roi ou d'un gentilhomme

protestant, d'où ils ne pouvaient sortir. D'autres fois aussi on les condamnait à rester prisonniers dans leurs propres habitations, d'où ils ne devaient point s'écarter, sinon de quelques milles, sous les peines les plus sévères.

Par ce moyen on s'assurait, sans trop de rigueur apparente, de la personne, des démarches et des actes de ceux qu'on craignait ou qu'on ne voulait pas enfermer dans les prisons publiques.

Ce système, instrument de cruelle tyrannie, établi sous Henri VIII et Élisabeth, s'était, comme on le voit, perpétué sous Jacques Ier.

Sir Thomas Parry, le gentilhomme à qui le roi confiait la garde d'Arabella, était un rigide et fidèle partisan de Jacques; il habitait Lambeth, petite ville aujourd'hui réunie à Londres, mais qui, à cette époque, en était détachée.

Hudson Elwes déclara qu'il avait mission d'emmener sur-le-champ lady Seymour, et il lui accorda à peine quelques moments pour faire ses préparatifs de départ.

La comtesse de Shrewsbury espérait pouvoir accompagner sa nièce; elle apprit avec stupéfaction que le roi l'avait rigoureusement défendu.

Sir George Markham était plus favorisé; on ne lui interdisait pas de suivre Arabella. Il annonça avec empressement qu'il profiterait de l'autorisation, et ce fut une grande consolation pour lady Élisabeth de savoir

auprès de l'infortunée comtesse de Hertford ce vieil et excellent ami.

Hudson Elwes, ayant fait monter Arabella et Markham dans le carrosse qui l'avait amené, y entra lui-même avec un de ses agents; les autres prirent place sur le marchepied ou sur le siége du cocher.

Au moment où la voiture s'ébranlait et prenait la direction de Lambeth, un homme enveloppé d'un vaste manteau gris se glissait dans la nuit le long des murailles. A la vue du lourd véhicule et des formes humaines qui s'en détachaient dans leurs attitudes spectrales, il se dissimula dans l'angle formé par la jonction de deux maisons. Le carrosse éloigné, il continua sa marche et vint frapper à l'hôtel de lord Seymour.

Lord Philip, car c'était lui, trouva lady Shrewsbury plongée dans la désolation et entourée de ses domestiques, dont un seul avait accompagné Arabella et Markham.

La comtesse, ayant pris à part le fils d'Edward, lui raconta ce qui s'était passé. Philip adressa quelques paroles de consolation à lady Shrewsbury, et repartit bientôt pour prévenir Éric de Gowrie que la visite à la Tour ne pouvait avoir lieu ce soir-là.

Pendant ce temps, le carrosse qui emmenait lady Seymour franchissait l'enceinte de Londres et arrivait à Lambeth, devant la maison de sir Thomas Parry. Le gentilhomme était prévenu, et attendait ses hôtes.

Dès que la voiture parut, les serviteurs de sir Thomas accoururent, armés de torches. Parry lui-même alla à la rencontre d'Arabella, qu'il salua avec une respectueuse courtoisie, ainsi que le vieillard qui accompagnait la comtesse de Hertford.

Sir Thomas était d'une stature élevée; ses cheveux commençaient à grisonner; sa figure, quoique sévère, exprimait la droiture, la loyauté et le bon sens.

Elwes consigna lady Seymour entre les mains du gentilhomme, lui recommandant de la surveiller avec soin, et lui rappelant que le roi comptait sur sa fidélité et son dévouement.

Sir Thomas répondit qu'il ferait son devoir, et Hudson s'éloigna avec ses agents.

Parry conduisit aussitôt Arabella à sa femme, et la lui présenta cérémonieusement. Cette dame, de même âge à peu près que la comtesse de Hertford, avait une physionomie qui respirait une exquise bienveillance. Elle s'efforça tout d'abord de consoler la malheureuse lady Seymour par des paroles pleines de sympathie.

« Vous ne trouverez point dans cette maison de geôlier, lui dit-elle, mais des cœurs amis empressés toujours d'adoucir vos cuisantes douleurs. Ne vous considérez donc point ici comme dans une prison, car nous tâcherons de vous rendre ce séjour aussi agréable que possible. »

Arabella et sir George Markham remercièrent avec effusion lady Parry des témoignages d'intérêt qu'elle accordait à leur situation, et ajoutèrent qu'ils avaient confiance en elle.

Lady Thomas Parry conduisit ensuite la comtesse de Hertford à l'appartement qu'elle lui avait préparé; c'était le plus beau, le mieux décoré et le plus agréablement situé de l'habitation.

Sir George Markham eut une chambre voisine, et le serviteur venu de l'hôtel Seymour un cabinet attenant, afin qu'il fût tout entier à la disposition de ses maîtres.

Une femme de chambre, donnée par la maîtresse de la maison, en attendant que lady Shrewsbury pût envoyer celle de sa nièce, coucha dans le vestibule qui précédait l'appartement d'Arabella.

Ces attentions délicates de la première heure ne se démentirent point dans la suite. Sir Thomas Parry était beaucoup moins rigide dans la réalité, en fait de principes politiques, qu'il ne le paraissait d'abord. Le cœur honnête du gentilhomme ne renfermait pas une goutte de fiel. Toujours d'une politesse parfaite avec ses deux hôtes, il se plaisait singulièrement dans la société de sir George Markham. Profondément respectueux pour la comtesse de Hertford, il finit par s'apitoyer tellement sur son sort et sur ses malheurs, qu'il ne craignait pas d'accuser d'injustice, de cruauté même, les ministres de Jacques.

Lady Seymour goûtait la conversation de lady Parry, et s'attacha d'autant plus à l'aimable femme, qu'elle découvrit qu'elle était catholique. Dès lors l'intimité fut parfaite et la confiance sans bornes entre ces deux nobles âmes.

De plus, lady Parry connaissait le baron de Badenoch et lord Philip, et elle les introduisit secrètement auprès d'Arabella. La comtesse de Hertford en profita pour demander à Richard Comyn les secours de son ministère. Mais ces visites précieuses lui furent utiles encore sous d'autres rapports.

On n'ignorait plus dans Londres le mariage de la nièce de lady Shrewsbury avec lord William Seymour : sir Thomas Parry et sa femme savaient les motifs de la reclusion d'Arabella dans leur maison.

Lady Seymour raconta sa vie tout entière à sa nouvelle amie ; et celle-ci, de plus en plus touchée de tant d'infortunes si chrétiennement supportées, obtint de son mari qu'Arabella jouît d'une assez grande liberté. Elle lui faisait faire de longues promenades aux environs de Lambeth, et deux fois elle lui procura la joie de voir lady Shrewsbury. Cependant elle n'osa la conduire à Londres, dans la crainte de l'espionnage qu'elle soupçonnait être organisé autour de la comtesse de Hertford.

Un jour, lord Philip vint trouver Arabella, et lui apprit qu'Éric de Gowrie, persistant dans son généreux

dévouement, offrait de nouveau de la conduire à la Tour, si elle pouvait seulement s'absenter quelques heures de Lambeth.

La comtesse communiqua la proposition à lady Parry, lui laissant le soin de la décision. La noble femme, après quelques réflexions, déclara que, s'il n'y avait pas de danger d'autre part, elle ne s'opposerait point à ce qu'Arabella se rendît à Londres; que même elle était disposée à la seconder de son mieux.

Arabella, transportée de joie, s'empressa de transmettre cette bonne nouvelle à lord Philip; et par les soins de ce dernier, toutes les mesures furent prises pour que lady Seymour pût revoir son mari.

Un soir, sir Thomas Parry se retira de bonne heure, et les deux femmes feignirent de l'imiter. Mais bientôt elles redescendirent de leurs chambres, laissant à la maison sir George Markham, chargé de parer aux incidents imprévus.

Elles sortirent par une porte dérobée donnant sur la campagne, marchèrent quelque temps à travers champs, et trouvèrent au poste qui lui avait été assigné le serviteur venu de l'hôtel Seymour, avec une voiture.

En peu d'instants les deux femmes atteignirent l'enceinte de Londres, et rejoignirent lord Philip et la comtesse de Shrewsbury dans un endroit désert.

Lady Parry et le serviteur demeurèrent dans la voi-

ture, tandis qu'Arabella, le fils d'Edward, et lady Shrewsbury avec un domestique que celle-ci avait amené, s'acheminèrent à pied vers la Tour.

Éric de Gowrie les attendait, non loin du sombre édifice, dont la silhouette lugubre se détachait sur le ciel étoilé comme un géant de pierre. Le jeune homme les conduisit par des ruelles et des passages obscurs jusqu'à une poterne ouvrant dans les bâtiments mêmes de la Tour.

Au signal donné, un homme parut avec qui Éric s'entretint un instant à voix très-basse.

C'était sir Nichols Wade, le lieutenant.

Gowrie, se retournant ensuite vers ses compagnes, leur annonça qu'elles pouvaient entrer. Quant à lui, il devait demeurer au dehors avec Philip.

Lady Seymour et sa tante franchirent la petite porte, émues à la fois d'espoir et de frayeur : elles redoutaient quelque déception comme elles en avaient tant éprouvé depuis quelque temps.

Sir Nichols Wade était seul avec elles. Ce gentilhomme, malgré sa tenue grave et ses fonctions austères, paraissait d'humeur assez douce. D'une main il tenait une lanterne sourde, et de l'autre un de ces trousseaux de clés formidables que les geôliers remettaient chaque soir dans son appartement.

Les deux femmes le suivaient en silence.

Il les mena par de longues et étroites galeries, leur

fit monter de roides escaliers, et s'arrêta enfin devant une porte basse, bardée de fer, et constellée d'énormes clous.

Le lieutenant, sans rien dire, choisit une clé, l'introduisit dans la serrure, la tourna avec précaution, et la porte s'ouvrit.

Alors Wade éleva sa lanterne, et dirigea les rayons vers l'intérieur de la prison. Les deux nobles visiteuses aperçurent un homme pâle et défait, étendu sur un mauvais grabat recouvert d'une sorte de drap rouge, et qui tressaillit au bruit de la porte roulant sur ses gonds.

Elles reconnurent William, et Arabella allait pousser un cri. Mais le lieutenant, qui surveillait cette première et légitime émotion, lui mit vivement la main sur la bouche, en lui glissant ces mots à l'oreille :

« Soyez sur vos gardes, Milady, parlez à voix basse : il y va de votre salut et du mien. Entrez; je reviendrai vous prendre dans deux heures. »

En même temps il poussa légèrement lady Seymour et sa tante dans la prison, accrocha sa lanterne à un bras de fer fixé dans la muraille, sortit et referma la porte.

Arabella s'était jetée dans les bras du comte de Hertford, qui pleurait de joie.

« William, cher William, disait l'infortunée en pressant son mari sur son cœur, Dieu soit béni, lui qui a

permis que je vous revisse dans ce sépulcre où ils vous ont enfermé tout vivant.

— Votre souvenir et votre image adorée ne me quittent jamais, murmura le captif : c'est mon unique consolation.

— Ah! reprit lady Seymour, si vous partagiez ma foi, William, vous puiseriez dans ses doctrines sublimes une force et une résignation plus grandes encore, et que votre culte ne saurait vous donner. »

Le prisonnier ne répondit pas, et Arabella soupira. Son plus grand sujet de peine, depuis sa séparation violente d'avec son mari, était de penser qu'il marchait dans les voies de l'erreur. L'esprit de la noble femme eût été allégé d'une immense préoccupation, si William avait consenti à professer la foi romaine. Mais les préjugés et des considérations tout humaines arrêtaient encore le comte de Hertford sur le seuil de la vérité.

Lady Shrewsbury se mêla à la conversation, et lui donna un autre tour.

Le captif raconta à sa femme et à la comtesse de Shrewsbury tout ce qui était arrivé depuis son emprisonnement. Il se loua beaucoup des procédés de sir Nichols Wade, et ajouta :

« Le lieutenant de la Tour est une âme généreuse, sachant adoucir la rigueur de ses fonctions par les attentions les plus délicates. Je le regarde comme un ami, et non comme un geôlier. »

Lord William expliqua ensuite que la cellule la plus voisine de la sienne était occupée par Melville, ministre presbytérien écossais, enfermé à la Tour pour une épigramme sarcastique sur l'autel de la chapelle royale.

« C'est, continua-t-il, un vieillard encore vert, instruit, plein d'une verve mordante. Il possède par cœur tous les poëtes de l'antiquité, et il passe, à bon droit, pour un de nos meilleurs latinistes. Il fait fort bien les vers, et l'on croit que c'est un peu par jalousie que Jacques l'a fait écrouer ici. Lorsqu'on m'amena, sa cellule était entr'ouverte; il me vit, et demanda à mes gardiens le motif de mon arrestation; l'ayant appris, il fit immédiatement sur moi un distique ingénieux.

« Nous avons trouvé le moyen de communiquer ensemble, et quelquefois même de nous parler. Il m'envoie ses compositions, et me procure ainsi un peu de distraction. »

Les deux heures accordées par le lieutenant s'écoulèrent rapidement. Au moment fixé, Nichols Wade reparut; il annonça à lady Seymour et à la comtesse de Shrewsbury qu'elles devaient se séparer du prisonnier. Elles obéirent en étouffant leurs sanglots.

Toutefois, avant de franchir le seuil de la cellule, Arabella demanda au lieutenant s'il lui serait donné de revoir son mari.

« Je ne puis rien vous promettre à ce sujet, répondit

sir Nichols; mais soyez persuadée que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous procurer encore ce bonheur. »

Nous ne décrirons pas la scène d'adieux si déchirante qui marqua le départ de la comtesse de Hertford ; il est facile de s'en faire une idée d'après tout ce que nous avons dit.

Le lieutenant, ayant refermé la cellule de lord Seymour, reconduisit les deux femmes jusqu'à la poterne, où elles retrouvèrent lord Philip et Éric de Gowrie. Ceux-ci les ramenèrent à la voiture dans laquelle les attendaient lady Parry et le serviteur attaché au service d'Arabella.

La comtesse de Hertford prit place dans le carrosse, à côté de lady Parry, dit adieu à lady Shrewsbury, et arriva bientôt à Lambeth. Sir George Markham apprit aux deux dames que rien de leur excursion nocturne n'avait transpiré.

Le serviteur venu de l'hôtel Seymour n'était autre que Crompton, l'homme aposté à Perth pour assassiner le roi Jacques. Grâce à son repentir et à l'intervention de lord Edward Seymour, il avait obtenu son pardon, et lord Philip l'avait pris à son service. Depuis, touché de son inviolable fidélité et de son rare dévouement, ce dernier l'avait fait entrer dans la maison du comte de Hertford, afin qu'il n'eût pas à souffrir de la vie errante que menait le fils d'Edward.

Le dévouement et l'habileté intelligente d'Éric de Gowrie permirent à Arabella de faire une seconde visite à la Tour la semaine suivante. Lord Philip et le baron de Badenoch accompagnèrent lady Seymour jusque dans la prison, et ce fut une grande joie pour William de revoir ses anciens amis.

A leur retour à Lambeth, la comtesse de Hertford et lady Parry rencontrèrent, à leur grande frayeur, sur la porte du jardin, sir Thomas qui semblait les attendre. Toutefois, le gentilhomme ne manifesta aucun étonnement de cette rentrée nocturne; et, tendant la main à Arabella, il lui demanda avec un affectueux intérêt des nouvelles de lord Seymour.

Voici ce qui s'était passé :

Ce soir-là, malgré les efforts de Markham, sir Thomas Parry se rendit à la chambre de sa femme, et, ne la trouvant pas, il redescendit auprès du vieillard. Celui-ci, voyant que tout allait se découvrir, prit le bon parti, et avoua franchement que la comtesse de Hertford était à Londres, accompagnée de lady Parry.

« Je remets avec confiance, ajouta-t-il, le sort des malheureux époux entre vos mains. »

L'irritation qui grondait au fond du cœur de sir Thomas se calma sur-le-champ. Touché jusqu'au fond de l'âme, il déclara que personne plus que lui ne plaignait le sort d'Arabella, qu'il lui répugnait d'être, pour ainsi dire, son geôlier, qu'il regrettait qu'elle ne se fût

pas ouverte à lui aussi bien qu'à lady Parry. Il termina en disant :

« Soyez sûr que je lui laisserai désormais autant de liberté que je pourrai le faire sans me compromettre et sans l'exposer elle-même à de nouveaux dangers. »

Ces détails expliquent la conduite de Parry au retour des deux femmes.

A partir de ce jour, la comtesse de Hertford jouit d'une existence toute nouvelle. Elle se félicitait sans cesse de l'ordre royal qui l'avait consignée à Lambeth, car elle y trouvait des moyens plus faciles de communiquer avec son mari. Elle voyait fréquemment lady Shrewsbury, lord Richard Comyn, lord Philip, et il ne s'écoulait guère de semaine qu'elle n'allât à la Tour. Éric de Gowrie facilitait les entrevues de lord et de lady Seymour avec un zèle admirable.

Un mois se passa de la sorte. Mais, au bout de ce temps, de nouveaux malheurs fondirent sur Arabella : ses visites au prisonnier furent découvertes par l'astuce et les espions de Hudson Elwes.

Cependant l'agent de sir Edward Coke ne connut point par quelle entremise la comtesse de Hertford pénétrait dans la Tour. Ainsi ni Éric, ni le lieutenant, ni d'autres ne furent compromis en cette affaire. On soupçonna seulement quelques gardiens qui furent changés, et les rigueurs de la surveillance redoublèrent.

Le roi, informé des entrevues qui avaient eu lieu

entre les deux époux, en fut vivement courroucé; il jura qu'il ne souffrirait pas que de telles infractions à ses ordres se renouvelassent, et résolut d'éloigner tout à fait de Londres lady Seymour. Il commanda de la conduire à Austell, dans le château de son mari, et de l'y garder sévèrement.

Hudson Elwes fut envoyé avec d'autres officiers royaux pour signifier à l'infortunée les volontés du prince. Arabella, malade de chagrin, se révolta contre cette nouvelle persécution, et elle déclara nettement qu'elle ne quitterait point la maison hospitalière de sir Thomas Parry.

« Vous refusez d'obéir à Sa Majesté? fit l'odieux Elwes.

— Je ne reconnais à personne en ce pays, pas même au prince, le droit de me priver sans jugement de ma liberté, répondit la comtesse de Hertford. J'en appelle de ces vexations inouïes et incessantes aux lois protectrices de la vieille Angleterre.

— Nous n'avons pas à discuter les ordres du roi, répliqua Elwes; notre devoir de fidèles sujets est de les exécuter.

— Vous emploierez donc la force, car je ne cèderai pas. On saura si vous aurez la cruauté d'arracher de son lit une pauvre femme accablée par le mal et l'infortune. »

Arabella, en effet, avait reçu sur sa couche les offi-

ciers royaux. Les envoyés de Jacques se trouvèrent fort embarrassés, car ils n'osaient faire violence à lady Seymour. Elwes imagina un expédient. Il fit venir un bateau, qui s'arrêta non loin de la maison de sir Thomas. Alors Hudson ordonna à ses agents de prendre le lit, de le descendre par les fenêtres, et de le porter, avec la malade, au bord de l'eau.

Ce commandement fut exécuté. Parry et sa femme suivirent le triste cortége, en flétrissant tout haut ces barbares procédés.

Le lit fut placé dans le bateau, où Elwes fit monter sir George Markham et Crompton. Arabella, voyant toute résistance inutile, fit de touchants adieux aux Parry, en les remerciant avec sentiment de leur cordiale hospitalité.

Alors Hudson prescrivit de pousser au large; on débarqua bientôt sur l'autre rive du fleuve, et on s'arrêta à Barnet, où il fallut accorder quelque repos à la comtesse de Hertford, que l'émotion des scènes précédentes avait épuisée.

XIII

LA FUITE.

Après deux jours de halte, sir Hudson Elwes se préparait à exécuter sa mission. Au moment où il allait ordonner le départ, un obstacle qu'il n'attendait pas l'obligea de retarder : le propre médecin de Jacques arrivait de Londres, pour examiner l'état d'Arabella.

Son premier soin fut de signifier aux officiers royaux, au nom du prince, de suspendre le voyage, afin de pouvoir remplir consciencieusement l'office qu'on lui avait confié.

Cette intervention avait été arrangée par sir Thomas Parry. Ce gentilhomme connaissait particulièrement le médecin du roi. Cédant à la respectueuse affection qu'il avait conçue pour lady Seymour et aux instantes sollicitations de lady Parry, il était allé trouver son ami,

lui avait dépeint en termes touchants le triste état d'Arabella, et l'avait supplié d'en parler à Jacques.

Le médecin, qui joignait des sentiments humains à une science non vulgaire, se rendit aux désirs de Parry, et obtint d'être dépêché vers la comtesse de Hertford, avec l'ordre de faire un rapport circonstancié sur la santé de la noble dame.

Le médecin, après un examen prolongé, déclara par écrit que ce serait livrer à la mort Arabella que de la faire voyager dans une pareille situation.

Jacques, ayant reçu le rapport, manda à Hudson Elwes de conduire lady Seymour à Highgate, ville voisine et salubre, où il permettait à la malade de rester un mois pour rétablir sa santé.

Elwes dut obéir. Il mena la comtesse de Hertford à Highgate, et la confia à un vieux gentilhomme dont il croyait n'avoir rien à craindre. Pour plus de sécurité, l'agent de sir Edward Coke prit lui-même, avec ses affidés, un logement dans la ville.

Lady Seymour ne pouvait recevoir aucun de ses amis, ni communiquer avec eux; mais il n'en était pas de même de son respectable compagnon, sir George Markham. Il parvint à se mettre en rapport avec le baron de Badenoch, puis avec lord Philip; il réussit même à introduire secrètement ce dernier auprès d'Arabella.

La comtesse de Hertford, malgré la tranquillité rela-

tive dont elle jouissait, commençait à souffrir de son isolement d'une façon cruelle; l'horizon lui apparaissait chargé de sombres nuages; elle craignait surtout d'être séparée pour toujours de William.

« Est-il donc impossible, demanda-t-elle à lord Philip, que j'échappe quelque temps à la surveillance qui m'entoure, et que je revoie mon malheureux époux?

— Hélas! répondit le saint prêtre, je ne connais en ce moment aucun moyen de réaliser vos désirs. »

La seconde fois que lord Philip vint la visiter, Arabella avait conçu un projet d'évasion, non-seulement pour elle, mais pour le comte de Hertford. Cependant elle ne s'en ouvrit point à l'ami du baron de Badenoch. Elle lui demanda seulement si Éric de Gowrie était encore à Londres.

« Oui, déclara le fils d'Edward.

— Que fait-il?

— Il cherche l'occasion de vous servir.

— Pourrais-je le voir?

— Je pense qu'il trouvera moyen de parvenir jusqu'à vous, Milady, si vous le souhaitez absolument.

— Dites-lui donc que je l'attends.

— Vous serez satisfaite. »

Lord Philip se retira, et s'occupa immédiatement de la mission dont il s'était chargé.

Arabella avait jeté les yeux sur Éric pour la seconder

dans le projet de fuite qu'elle méditait. Elle connaissait par expérience la générosité, le dévouement, l'habileté consommée du jeune Gowrie, et elle ne doutait pas qu'avec son secours elle ne dût réussir.

Deux jours plus tard, sir George Markham introduisit Éric auprès de la comtesse de Hertford, qui lui dit sans préambule :

« Sachant, Milord, votre zèle ardent pour mes intérêts, j'ai compté sur vous pour une entreprise à laquelle j'attache la plus haute importance, puisque de son succès dépendent la liberté de mon malheureux époux et la mienne.

— Je suis à vos ordres, Milady, répliqua le jeune homme, et je vous remercie de la confiance dont vous daignez m'honorer.

— Il vous faudra jouer votre tête, et vous trouverez que je demande beaucoup de vous.

— Je serai trop heureux de vous être utile.

— Eh bien, voici ce dont il s'agit : persécutée de plus en plus par mes impitoyables ennemis, je suis résolue à tout oser pour leur échapper avec mon mari.

— L'entreprise est difficile et périlleuse.

— Je ne l'ignore pas.

— Vous êtes décidée?

— Entièrement.

— Vous avez tout examiné?

— Je le crois.

— Si vous échouez, avez-vous calculé les conséquences ?

— Je ne me fais aucune illusion.

— Songez quelle serait la colère de Jacques.

— Que peut-il nous arriver ?

— Le roi sera fixé par cette tentative dans ses incertitudes.

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne doutera plus de vos prétentions à la couronne, et il n'hésitera pas à mettre un terme à ses longues alarmes.

— Lors même que nous serions découverts, reprit la comtesse, il ne nous arrivera rien de pire que ce que nous souffrons ; la mort, pour nous, serait une délivrance.

— Ah ! Milady, soupira Éric, il me serait cruel d'encourir la responsabilité des nouveaux malheurs que je redoute pour vous.

— Écoutez-moi bien, Milord, dit la comtesse avec fermeté, et retenez mes paroles : que vous me prêtiez ou non votre concours, je suis irrévocablement déterminée à tout tenter pour soustraire mon mari et moi à l'oppression inexorable qui pèse sur nous depuis tant d'années.

— Que Dieu vous assiste ! fit Éric. Du moment que votre résolution est inébranlable, mon devoir est de vous seconder de toutes mes forces, et je n'y faillirai pas.

Si le succès ne couronne point l'entreprise, vous vous souviendrez, Milady, que je n'ai fait que céder à vos instances.

— Loin de moi la pensée de vous imputer jamais la responsabilité de mes propres actes. Maintenant étudions ensemble le plan à suivre pour l'exécution de mes desseins. Que proposez-vous ? »

Lord Gowrie appuya la tête dans ses mains, réfléchit longuement, et parla ainsi :

« Je crois avoir un moyen de procurer votre évasion, Milady, et celle de lord Seymour, et de vous faire gagner les côtes de France.

— Veuillez me l'exposer. »

Éric expliqua son plan, qu'Arabella trouva excellent.

« Il faut en préparer l'exécution, ajouta-t-elle avec vivacité.

— Ayez patience, répondit le jeune homme. Des apprêts minutieux seront nécessaires pour tromper la surveillance active qui vous entoure. Vous avez près d'un mois à passer à Highgate ; employez ce répit à refaire vos forces. Feignez la résignation, et laissez croire que vous ne pensez plus à revoir votre mari. Pendant ce temps j'organiserai toutes choses, et je vous tiendrai au courant par lord Philip et sir George Markham ; mais, afin de ne point éveiller de défiances, je ne reparaîtrai plus ici. »

La comtesse de Hertford promit de se conformer de point en point aux recommandations de lord Gowrie.

De ce jour, en effet, elle sembla se soumettre à la volonté royale, et renoncer à toute tentative de rapprochement avec lord Seymour. Elle joua si parfaitement son rôle, qu'elle trompa tous ceux qui l'entouraient, et elle y gagna une liberté plus grande.

Éric ne perdait pas un moment de son côté pour préparer la réalisation de son plan, et il déployait une merveilleuse activité.

Il s'occupa d'abord de lord William. S'étant préalablement concerté avec lady Shrewsbury, lord Philip et le baron de Badenoch, il vit successivement sir Nichols Wade, sir Thomas Parry, et même le médecin du roi.

Après de longs et laborieux efforts, il se crut assuré du succès de l'évasion de lord Seymour. Il visita plusieurs fois le prisonnier, et lui donna ses instructions.

Lord Philip devait le seconder en l'informant de tout ce qui se passerait au dehors, et enfin accompagner le comte de Hertford dans sa fuite.

Tout étant arrêté de ce côté, lord Gowrie quitta Londres et se rendit à Sudbury, où il trouva lord Thomas Cavendish. Il apprit au vieux marin la résolution de sa nièce, lui révéla les mesures qu'il avait déjà prises, et le consulta sur les moyens de faire passer les deux époux sur le continent.

Lord Thomas Cavendish applaudit au généreux dévouement d'Éric; il lui dit qu'il fallait trouver un bâtiment dont on gagnerait le capitaine, et qui transporterait les fugitifs en France. Il lui indiqua, à Blackwall, un petit navire français, qu'il savait être en ce moment dans ce port, et dont il avait autrefois connu particulièrement le commandant.

« Allez, ajouta-t-il, trouver cet homme, nommé Nordaler, à qui j'ai eu occasion de rendre service; présentez-vous de ma part, et je ne doute pas qu'il ne se mette à votre disposition. »

Lord Gowrie suivit ce conseil et se rendit à Blackwall. Il y rencontra le bâtiment dont lui avait parlé lord Thomas Cavendish. C'était une grande barque marchande, armée comme l'étaient alors tous les navires de commerce. Elle portait quelques canons de bon calibre et cinquante à soixante hommes d'équipage.

Eric monta à bord, où il vit le patron, homme déjà sur l'âge, n'ayant jamais fait que le commerce et de courtes traversées; il paraissait serviable, mais peu hardi.

Aussi se montra-t-il effrayé aux ouvertures de lord Gowrie. Il déclara qu'il ne pouvait se compromettre à tremper dans cette affaire, et qu'il ne s'en chargerait point.

Éric eut beau invoquer le nom de lord Cavendish, et faire reluire l'or aux yeux du capitaine, Nordaler ne

voulut accepter à aucun prix une mission si périlleuse.

Désespérant enfin de le déterminer, lord Gowrie le quitta, après lui avoir fait jurer le secret. Nordaler était loyal et inaccessible aux tentations de la cupidité : il prit les engagements exigés.

Déçu de ce côté, Éric examina les autres navires ancrés à Blackwall ; mais il n'en découvrit aucun qui pût lui convenir. Parmi les capitaines il ne voyait que des visages étrangers, et il n'osa s'ouvrir à personne.

Il retourna donc à Sudbury sans avoir rien fait.

Lord Thomas Cavendish, surpris et affligé du refus de Nordaler, pensa que s'il s'abouchait lui-même avec lui, il le déciderait peut-être. Aussi, malgré ses infirmités provenant des blessures reçues dans la lutte terrible contre *le Royal-Indian*, il résolut de partir pour Blackwall avec Éric.

Arrivé sur la rade, il vit Nordaler, qui l'accueillit avec respect, et finit par céder après beaucoup de difficultés.

Craignant, s'il s'absentait, que le vieux marin ne fût repris de ses premières frayeurs, lord Cavendish demeura à bord pour y attendre sa nièce; son intention était même d'accompagner Arabella dans sa fuite, et de mettre au service de l'infortunée sa vieille expérience et ce qui lui restait de jours.

Les souffrances continuelles de Cavendish l'avaient obligé de mettre beaucoup de temps pour aller de Sud-

bury à Blackwall, et le mois donné par Jacques à lady Seymour touchait à sa fin. Éric de Gowrie, étant convenu de tout avec lord Thomas et Nordaler, retourna précipitamment à Londres. Il commença par faire partir lady Shrewsbury pour Sudbury, afin qu'elle ne fût pas compromise si le coup manquait. D'ailleurs l'absence de la comtesse devait servir à endormir la vigilance des ministres du roi et des gardiens de la Tour.

Il informa ensuite lord William du plan définitivement arrêté, du jour fixé pour l'évasion, et des moyens qui seraient mis à sa disposition pour sortir de la Tour.

Ayant donné ses dernières instructions à lord Philip, qui devait accompagner Seymour dans sa fuite, il se rendit enfin à Highgate.

Hudson Elwes, trompé par l'apparente résignation d'Arabella, s'était relâché de sa sévérité : il venait de l'avertir de se préparer à partir dans quatre jours pour le Durhamshire, et elle n'avait élevé aucune objection.

L'évêque anglican de Durham avait été chargé d'apporter à Highgate l'ordre de départ.

Éric comprit que les moments étaient précieux, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Le soir même de son arrivée, il vit sir George Markham, puis Arabella, leur annonça que tout était prêt, et convint avec eux de la manière dont ils s'évaderaient de Highgate.

Il s'éloigna à minuit.

Le lendemain, dans la matinée, il fit tenir à la com-

tesse de Hertford le déguisement dont elle avait besoin pour s'échapper.

Le 4 juin, dans l'après-midi, lady Seymour changea de costume, mit une paire de grandes chaussures à la française par-dessus ses jupes, endossa un pourpoint, couvrit ses cheveux d'une perruque d'homme à longues boucles, qu'un chapeau noir surmonta; ensuite, enveloppée d'un manteau noir, des bottes brunes à revers rouges aux pieds, une rapière au côté, elle sortit entre trois et quatre heures, avec sir George Markham.

Après avoir fait à pied un mille et demi, les fugitifs arrivèrent à une mauvaise auberge, où Éric et Crompton les attendaient avec des chevaux.

Arabella, très-souffrante encore, se reposa quelques instants; puis elle monta un bon cheval. Le mouvement de la course, cette position inaccoutumée, lui ramenèrent le sang au visage et dissipèrent sa pâleur.

Lord Gowrie, qui trouvait qu'on n'avait déjà perdu que trop de temps, mena les chevaux à fond de train, et les fugitifs arrivèrent sans encombre à Blackwall.

Ils s'embarquèrent immédiatement sur le bâtiment de Nordaler, où ils furent reçus par lord Thomas Cavendish.

A l'heure même où Arabella s'éloignait au galop de Highgate, lord William Seymour revêtait dans sa prison le costume de médecin du roi; sa porte était restée entr'ouverte, comme par négligence.

Sir Nichols Wade connaissait le projet d'évasion. Le comte de Hertford, qui avait éprouvé tant de bons procédés de la part du lieutenant, ne voulut pas le mettre dans la peine, et il exigea qu'Éric lui avouât tout.

Aux premiers mots qu'entendit sir Nichols, il ferma la bouche à lord Gowrie, déclarant qu'il ne devait pas en apprendre davantage, afin de n'être point obligé de sévir ou de violer son devoir. Il ajouta que, pourvu qu'ils agissent avec prudence, ils pouvaient faire à leur gré.

Éric comprit parfaitement la noble délicatesse du lieutenant, et partit de là pour combiner l'évasion. Il corrompit un gardien, et sir Thomas Parry sut intéresser au prisonnier le médecin du roi, qui fournit le déguisement.

Lord Seymour, vêtu en médecin, passa sans être soupçonné par la porte occidentale de la Tour.

Lord Philip, en costume de voyage, l'attendait avec Parry, qui avait voulu voir et saluer l'époux infortuné d'Arabella. Ils conduisirent le fugitif à un bateau que Gowrie avait fait préparer sur la Tamise, et qui devait les amener à Blackwall, presque au même moment que la comtesse de Hertford.

Parvenus au bord du fleuve, lord Seymour et lord Philip prirent congé de sir Thomas Parry et s'embarquèrent.

Leur bateau, solide, excellent, monté par de bons

rameurs, et muni en outre d'une voiture, marchait parfaitement : il les mena à Blackwall sans accident.

Néanmoins ils étaient de plusieurs heures en retard sur celle fixée par Éric de Gowrie.

En touchant le port, lord Seymour se crut sauvé ; mais lord Philip et lui cherchèrent longtemps et en vain les signaux convenus, qui devaient leur indiquer le bâtiment français.

Ils se hasardèrent enfin à s'informer si aucune embarcation n'avait pris la mer ce jour-là ; on leur apprit qu'une grande barque française était seule sortie du port avec une flûte espagnole.

Les fugitifs ne doutèrent pas que leurs amis, pressés par quelque nécessité subite et majeure, n'eussent été forcés de mettre à la voile, et ils pensèrent qu'ils les retrouveraient en France, au rendez-vous donné en prévision d'une semblable éventualité par le prévoyant Éric de Gowrie.

Quoi qu'il en fût, leur embarras était grand, car une maison qui leur avait été désignée par lord Gowrie pour se cacher au besoin, venait d'être visitée par les agents du comté, et on refusa de les y recevoir.

Ils étaient donc en danger permanent d'être arrêtés ; car l'évasion de lord Seymour devait avoir été découverte déjà, et l'éveil donné.

Ils ne se trompaient pas.

La fuite du comte de Hertford était connue à Londres;

elle avait réveillé toutes les appréhensions de Jacques, qui, accueillant les perfides insinuations de sir Edward Coke, son premier président, l'attribua à quelque sombre et secrète conspiration tendant à placer lord William et Arabella sur le trône. Les ordres les plus sévères furent aussitôt lancés, et tous les agents de la police métropolitaine mis en campagne pour rechercher et arrêter les fugitifs.

Cependant lord Seymour, qui commençait à apprendre l'état des choses par la rumeur publique, ne restait pas inactif. Lord Philip et lui s'adressèrent à plusieurs bâtiments du port. Enfin ils parlementèrent avec le patron d'un navire charbonnier qui se préparait à appareiller pour la Flandre ; ils le décidèrent, moyennant une forte somme, à les prendre à son bord et à partir sur-le-champ.

Le prix du passage ayant été payé, le bâtiment charbonnier reçut les deux illustres fugitifs, et se hâta de quitter la baie de Blackwall, dans la crainte que des ordres de Londres ne vinssent empêcher la sortie du navire.

Quelques heures plus tard, il tenait la haute mer, et voguait vers les côtes flamandes.

Tandis que le vaisseau charbonnier, profitant de la brise et des ténèbres, filait vers la pleine mer, un autre bâtiment sillonnait les flots, sans s'éloigner, à quelques milles au-dessus de la sortie de Blakwall. Il courait des

bordées dans tous les sens, de façon à intercepter l'entrée du port.

C'était la barque française de Nordaler, qui depuis plusieurs heures était là, répétant cette manœuvre à la hauteur du cap Nore.

Le bâtiment avait quitté Blackwall dans la matinée, peu de temps après l'embarquement d'Arabella, et à l'heure où lord Gowrie pensait qu'arriverait William.

Nordaler, ne voyant pas arriver lord Seymour, avait pris peur. Jugeant le coup manqué, l'évasion de la comtesse de Hertford découverte, et croyant déjà tous les agents anglais lancés sur sa piste, il avait voulu immédiatement lever l'ancre.

En vain lord Cavendish, sir George Markham et Arabella l'avaient conjuré d'attendre quelques heures; il avait déclaré ne pouvoir faire davantage; il avait ajouté qu'il s'était déjà bien assez engagé, et qu'il partirait pour sauver sa vie, celle des hommes de son équipage, et celle même des fugitifs.

Lord Cavendish, irrité de cette timidité, essaya inutilement de retenir Nordaler; les matelots français, sur l'ordre de leur capitaine, coupèrent les amarres pour aller plus vite.

Nordaler, une fois en mer, se montra plus accessible aux remontrances, et consentit à croiser devant le cap Nore, pour attendre lord Seymour.

Mais le bâtiment charbonnier qui portait le prison-

nier de la Tour, passa furtivement, à la faveur des ombres, sans être aperçu de la barque française.

Après avoir couru des bordées inutiles toute la nuit, le vaisseau de Nordaler mit en panne le lendemain matin, rangea la côte pour être moins en vue, et se tint prêt à prendre la mer au moindre péril. Cavendish aidait le commandant français de ses conseils et de son expérience.

Vers midi, le bâtiment demeurait toujours immobile et n'avait rien aperçu, quand une voile se montra soudain au nord-nord-est. Nordaler, à la hâte, donna les signaux du départ, et sa barque se couvrit de toile. Il avait prescrit cette manœuvre malgré les avis de lord Thomas, qui lui criait de ne pas bouger.

En effet, la voile ne manifestait aucune intention hostile, et ne tarda pas à se perdre dans les brumes de la haute mer.

Toutefois le navire français continua sa marche, et, favorisé par un vent très-vif, il voguait avec rapidité. Bientôt un second vaisseau, supérieur au premier, et portant la flamme de guerre à ses mâts, parut devant les fugitifs par le travers du vent. La barque française attira son attention, et il lui fit le signal d'arrêter.

Nordaler, perdant la tête, voulut forcer de voiles et virer de bord; mais son équipage ne put exécuter assez à temps cette manœuvre, et l'embarcation, suivant

son impulsion première, arriva droit sur le navire anglais, qui de son côté s'occupait de la rejoindre.

Arabella, sir George Markham, Éric même, poussèrent un cri de terreur.

Les deux vaisseaux n'étaient plus qu'à une faible distance, et l'Anglais maintenant faisait signal à la barque de Nordaler, non de se laisser visiter, mais de se rendre.

C'est qu'il venait de reconnaître le bâtiment français sorti la veille de Blackwall, et il ne doutait point qu'il n'emportât les fugitifs.

Nordaler, qui, par son imprudente manœuvre, avait éveillé puis confirmé les soupçons, et jeté son navire aux mains de l'ennemi, voulait obéir à l'ordre donné. Mais lord Thomas Cavendish ne fut pas de cet avis : il comprenait qu'en se rendant sa nièce était infailliblement perdue.

D'autre part, d'après ce qu'il apercevait, il jugeait que le vaisseau anglais, précipitamment lancé à la mer, ne portait qu'un armement et un équipage insuffisants; il espérait donc pouvoir lui faire assez de mal pour l'obliger à abandonner la poursuite, ou du moins le contraindre à une halte qui permettrait à lady Seymour de regagner les côtes d'Angleterre, et de se jeter d'autorité dans l'intérieur du pays, suprême ressource qu'il ne fallait pas négliger.

Prenant donc le commandement à cette heure dé-

cisive, et courbant sous son énergique volonté les résistances de Nordaler et de ses matelots, lord Thomas Cavendish ordonna de lancer un canot à la mer, et prescrivit à lord Gowrie, à sir George Markham de s'y embarquer avec la comtesse de Hertford, Crompton et un autre serviteur.

« Nagez vigoureusement vers le rivage, leur cria-t-il, tandis que je vais occuper l'ennemi. Si je réussis, j'irai vous reprendre ; sinon débarquez sur un point solitaire du rivage, enfoncez-vous dans l'intérieur, et pourvoyez à la sûreté d'Arabella. »

Éric, reconnaissant la sagesse de ce plan, saisit dans ses bras musculeux lady Seymour, sauta avec elle dans la chaloupe, qu'un coup de rames éloigna du vaisseau.

Alors Cavendish, d'une voix vibrante, commanda d'ouvrir le feu. Les matelots français, dominés par l'ascendant de cette nature héroïque, et poussés d'ailleurs par leur bravoure naturelle, obéirent sans hésiter. Les canons, pointés habilement, tonnèrent tous à la fois. Le navire anglais riposta de son artillerie supérieure, et fit pleuvoir sur le pont du bâtiment de Nordaler un ouragan de fer qui causa de grands ravages.

Cavendish, debout comme autrefois devant *le Royal-Indian*, et enivré par l'odeur de la poudre, prescrivit de continuer la lutte et de se préparer à l'abordage. L'équipage français, déconcerté par le feu de l'ennemi,

et entendant peu l'anglais, comprit mal les ordres du vieux marin, et ne répondit que par de rares coups de canon.

Nordaler, tremblant de peur et de colère, et indigné de se voir en quelque sorte dépossédé de ses droits, cria à ses hommes de cesser une lutte inégale; il s'élança à l'arrière et amena son pavillon.

Lord Thomas Cavendish, à la vue de cette lâcheté, poussa un hurlement de rage; il retrouva ses forces, mit le sabre à la main, et commanda de nouveau le feu d'une voix si terrible, que les matelots n'osèrent désbéir, et recommencèrent à tirer.

Puis le vieux marin s'élança sur Nordaler, qui se tenait toujours à l'arrière, enveloppé dans les plis de son pavillon. Au moment où il allait l'atteindre, une décharge générale du vaisseau ennemi inonda le pont du bâtiment français de boulets, dont l'un emporta la tête de Cavendish et coupa la hampe du pavillon, qui tomba à la mer.

Le feu fut immédiatement interrompu sur le bord de Nordaler. Mais les Anglais, furieux, ne suspendirent pas leurs coups; ils foudroyèrent de quelques bordées et coulèrent bas le vaisseau désemparé.

Aucun homme de l'équipage n'échappa; tout fut englouti dans les abîmes.

En ce moment les marins anglais aperçurent la barque qui portait Arabella, et qui n'avait pu s'éloi-

gner que d'un mille à peine. Le navire de guerre courut sur elle, la poursuivant à coups de canon. Deux boulets frappèrent coup sur coup la chaloupe, qui chavira.

Les malheureux qui la montaient poussèrent un cri de détresse : Crompton et le serviteur de lady Seymour furent précipités au fond des eaux. Sir George Markham, ne sachant pas nager, se cramponna à une épave. Quant à Éric de Gowrie, veillant sur la noble femme qui lui était confiée, il saisit d'une main la comtesse de Hertford, à demi évanouie, parvint à la soutenir hors des flots, tandis que de l'autre main il nageait vers une planche battue par les flots.

Le débris s'enfonça avant qu'il pût l'atteindre. Alors Éric se dirigea vers le vaisseau anglais, qui enfin, honteux de sa barbarie, mit une embarcation à la mer.

Pendant plus d'un quart d'heure encore, lord Gowrie lutta avec angoisse contre les flots ; quand la barque le recueillit avec son précieux fardeau, il était à bout de forces ; quelques minutes de plus, et il disparaissait, ainsi que lady Seymour, dans les gouffres de l'Océan.

Sir George Markham fut également sauvé. Ces trois infortunés échappèrent seuls à la mort, mais c'était pour subir la captivité.

XIV

A LA TOUR DE LONDRES.

Ainsi se termina la tentative faite pour soustraire Arabella à la haine de ses ennemis. L'entreprise, admirablement combinée, parfaitement exécutée, aurait eu un plein succès si elle n'avait été confiée qu'à des hommes tels que lord Gowrie et lord Thomas Cavendish. Mais une cruelle fatalité, ou plutôt la Providence, dans de mystérieuses et impénétrables vues, avait déjoué tous les calculs humains.

Le jour où Arabella, Markham et Éric étaient ramenés à Londres, lord William, dont la fuite offrait des difficultés autrement graves que celles que semblait devoir rencontrer sa femme infortunée, débarquait heureusement en Flandre avec lord Philip.

La comtesse de Hertford fut écrouée à la Tour. Et

afin, cette fois, de lui ôter tout espoir d'évasion, Edward Coke fit adjoindre Hudson Elwes au lieutenant sir Nichols Wade.

Le sort de lord Gowrie devait être plus funeste encore. Reconnu à son arrivée à Londres, il eut à porter tout le poids de la colère royale. En effet, à la nouvelle que le dernier-né d'une race qu'il abhorrait avait osé revenir dans la capitale, Jacques accusa ses conseillers de n'avoir point fait leur devoir, et de l'avoir exposé par leur négligence à tomber sous le poignard des conspirateurs.

Edward Coke, tremblant pour sa propre fortune, se montra impitoyable lorsque le roi ordonna de traduire Éric devant le tribunal qu'il présidait, et il agit avec une violence extrême, qui d'ailleurs était dans ses habitudes.

Ce favori, devenu lord Coke, et monté de crime en crime à la dignité de premier président, était également versé dans la science de la chicane et dans l'art des courtisans. Dès son avénement, Jacques l'avait nommé son procureur général, suivant en cela la politique d'Élisabeth, ou plutôt de l'infâme Cecil, ministre de cette reine, laquelle consistait à substituer des hommes de rang inférieur aux anciens magistrats. Aussi se plaignait-on grandement de la tyrannie de ces parvenus et de leur rapacité.

Edward Coke paya promptement la faveur royale

dont il était l'objet. L'année même où il fut fait procureur, sa conduite dans le procès de Walter Raleigh, accusé de conspiration, excita l'indignation universelle. Sentant la faiblesse de sa cause, il ne craignit pas de descendre aux invectives et aux injures; il appela le malheureux Raleigh un détestable athée, une araignée d'enfer, le plus vil et le plus exécrable des traîtres.

Raleigh lui répondit avec dignité et modération :

« Vous parlez inconsidérément, d'une manière barbare et incivile. »

Coke, au comble de la rage, s'écria :

« Je manque de termes suffisants pour exprimer tes trahisons de vipère. »

Et Raleigh répondait, impassible :

« Vous manquez de termes en effet, car voilà une demi-douzaine de fois que vous dites la même chose. »

Edward Coke se signala si fort dans d'autres procès, qu'il fut nommé premier président; il acquit sur l'esprit du roi une telle influence, qu'un jour un grand personnage, Robert Carr, qu'on venait d'arrêter sous les yeux et jusque dans les bras de Jacques, récriminant et se plaignant de cet attentat, le triste monarque lui répondit :

« Eh mais! si Coke m'envoyait prendre moi-même, il faudrait bien marcher. »

Le procès de lord Gowrie fut remis aux mains de ce scélérat, ce qui équivalait à une condamnation.

Éric fut accusé d'avoir trempé dans le complot de Perth, ce dont il était complétement innocent, et d'être revenu à Londres pour achever l'œuvre manquée par ses frères et les venger, ce qui était encore plus faux, puisqu'il avait été saisi lorsqu'il s'éloignait de l'Angleterre.

Malgré son innocence manifeste, indiscutable, le malheureux Gowrie fut condamné à mort par Edward Coke, et l'injuste sentence ratifiée par le roi.

L'artificieux et infâme magistrat donna à cette affaire un double effet, en y impliquant Arabella, et même sir George Markham.

Lady Seymour venait de réclamer sa liberté. Jacques répondit à cette demande en déférant la noble femme au tribunal de son premier président. Edward Coke l'accusa de complot contre la personne du prince, et en donna pour preuve qu'elle avait été surprise en voie d'évasion, et surtout en compagnie de lord Gowrie, le plus grand des traîtres, disait-il.

Arabella se défendit avec indignation, et repoussa de toutes ses forces ces lâches imputations.

Coke persista, la traduisit devant le conseil, où elle fut interrogée sur lady Shrewsbury, sa tante, jetée en prison en même temps qu'elle, comme l'instigatrice de ses trames perfides.

Lady Seymour répondit à toutes les questions qui la concernaient, mais refusa de rien dire à la charge de

la comtesse, à qui, au contraire, elle rendit un hommage mérité.

Lady Shrewsbury fut à son tour mise en cause; mais la fière et inflexible dame déclina avec dignité la compétence de ses juges, et dédaigna de répondre.

« J'ai fait vœu de ne rien révéler, déclara-t-elle. S'il existe des griefs contre moi, je demande à être jugée par mes pairs. »

Jacques, imitant la conduite d'Élisabeth à l'égard du comte d'Essex, lui ordonna de comparaître devant une commission composée du chancelier, de l'archevêque de Cantorbery, de plusieurs lords du conseil et de quatre juges.

Cette mesure n'aboutit pas, et la comtesse fut simplement renvoyée à la Tour : Jacques n'osa aller plus loin.

Quant à Arabella, elle parvint à se disculper des accusations portées contre elle, Coke n'ayant pu la convaincre, malgré la violence dont il usa.

Il l'attaqua sur un autre chef, la foi romaine, qu'elle professait, et que les édits du roi et du parlement prohibaient avec une sévérité plus excessive que jamais.

En effet, Jacques avait ajouté aux lois cruelles d'Élisabeth deux nouveaux bills, qui contenaient plus de soixante-dix articles, infligeant aux catholiques de toutes les conditions un serment d'allégeance destiné à les forcer de se faire connaître.

La comtesse de Hertford ne se démentit point en ce moment solennel; elle affirma hautement ses croyances, et conquit par son héroïque attitude l'admiration des catholiques qui assistaient au procès.

Les juges alors lui appliquèrent la peine portée contre ceux qui préféraient à l'apostasie le martyre et l'honneur de maintenir la vérité par un glorieux témoignage. Arabella fut condamnée à être enfermée à la Tour jusqu'à ce qu'elle abjurât sa foi.

L'illustre chrétienne fut confinée dans une cellule qu'elle reconnut pour celle où l'infortunée Catherine Grey, l'aïeule de son mari, avait été détenue, où elle avait donné le jour à lord Beauchamp, et où elle avait rendu le dernier soupir, fidèle jusqu'à la fin à la véritable religion de Jésus-Christ. Ce souvenir consola lady Seymour; elle se prosterna et baisa avec respect ces dalles consacrées par le séjour d'une noble et sainte femme.

Le lendemain de sa condamnation, Arabella, entendant un grand bruit au dehors, jeta un regard par son étroite fenêtre grillagée, qui donnait sur la cour de la Tour. Elle vit l'échafaud dressé et entouré de soldats.

Bientôt le condamné apparut, et la comtesse de Hertford frissonna en reconnaissant lord Éric de Gowrie.

L'odieux Edward Coke présidait l'exécution.

L'attitude du patient fut digne et ferme jusqu'au

bout. Au signal donné, la tête de la victime roula sous la hache, et des flots de sang jaillirent du tronc mutilé.

Arabella, pâle d'horreur, se rejeta au fond de sa cellule, où elle pleura longtemps sur le sort de cet infortuné, qui lui avait si noblement sacrifié sa vie.

Lady Seymour avait remarqué dans la foule un homme, un vieillard, qui s'était approché à plusieurs reprises du condamné, et qui, après le supplice, s'était retiré tristement avec la multitude. Dans ce vieillard vénérable elle avait cru reconnaître le baron de Badenoch. La pensée que lord Éric de Gowrie était mort ferme dans la foi, et assisté à l'heure suprême par un prêtre romain, mit un peu de baume sur sa poignante douleur.

Pendant les deux premières années de sa captivité, lady Seymour n'éprouva pas trop de rigueurs. L'excellent Nichols Wade, malgré la surveillance dont il était lui-même l'objet, lui procura quelques consolations et plusieurs visites, telles que celle du baron de Badenoch, dont le saint ministère adoucissait ses cruelles épreuves.

Mais au bout de ce temps, Wade, dénoncé comme trop indulgent, fut destitué et remplacé par Hudson Elwes.

A partir de ce jour, Arabella fut soumise à un régime de fer, et ne vit plus que la face sombre et farouche

de son geôlier. Les rigueurs exercées sur la captive par le misérable agent d'Edward Coke, dont la haine survivait à vingt années d'infortune, furent poussées à un tel point, que les forces morales de lady Seymour se brisèrent, et elle donna des signes d'aliénation.

Toutefois, au commencement de septembre 1615, elle recouvra toute sa raison. Mais elle était extrêmement affaiblie, et n'avait plus qu'un souffle. Au moyen de l'or et de la ruse, et plus encore peut-être par suite de circonstances qui furent fatales à Hudson Elwes, le vénérable baron de Badenoch réussit à pénétrer jusqu'à la comtesse de Hertford.

C'était le 25 septembre, à l'entrée de la nuit. Il demeura trois heures avec l'infortunée, lui prodigua les suprêmes consolations de l'amitié et de la religion, et la quitta en versant des larmes.

Quatre heures après la visite du saint vieillard, Arabella rendit à Dieu son âme purifiée par les plus terribles épreuves, supportées avec une héroïque et sublime résignation.

Ainsi finit la cousine de Jacques Ier, l'illustre fille de deux maisons royales, victime d'une politique inhumaine.

Lady Seymour fut inhumée secrètement, la même nuit, à Westminster. Son deuil fut conduit avec une indigne parcimonie ; son cercueil coûta au roi huit

schellings, et le drap noir qui la couvrait vingt-un. Un seul des amis d'Arabella, lord Richard Comyn de Badenoch, assista à cette lugubre cérémonie; encore eut-il la douleur d'entendre outrager les restes de celle qu'il honorait comme une martyre. Le chapelain protestant de la Tour, représentant d'une religion de haine implantée dans le sang des fidèles, prononça des malédictions contre celle qui n'était plus, et les assistants eurent le courage de s'associer à cet acte impie.

Il n'y eut que le baron de Badenoch pour appeler la clémence céleste sur cette âme si éprouvée pendant sa courte existence.

En se retirant, le vieil Écossais pria encore devant une autre tombe, celle de Marie Stuart, son ancienne et chère souveraine, que Jacques avait récemment fait transférer dans ce même caveau de Westminster, où venait d'être déposée Arabella Stuart.

Ainsi furent réunies, dans la demeure des morts, ces deux femmes illustres, proches parentes, qui pendant leur vie avaient été si indignement abandonnées ou persécutées par le même homme.

Le jour qui suivit les funérailles de lady Seymour, le cachot laissé vide par la noble femme se referma étroitement sur l'un de ses bourreaux, sir Hudson Elwes. Franklin, le fameux apothicaire qui fournissait de poison la Cité, et Forman, le célèbre sorcier qu'al-

laient consulter les dames de la cour de Jacques Ier, éprouvèrent le même sort.

Hudson Elwes subit le supplice qu'il avait si bien mérité ; deux mois plus tard, Franklin et Forman le suivaient de près à l'échafaud.

L'artisan de la ruine de ces scélérats avait été Edward Coke lui-même. Robert Carr, à qui Coke devait beaucoup, venait de tomber sous les coups de Georges Villiers, le chef de la faction opposée à la sienne, le futur duc de Buckingham.

Coke n'hésita pas à lancer un mandat d'arrêt contre son ancien bienfaiteur, qui fut disgracié et sévèrement traité.

La chute de Robert Carr marqua le moment choisi par la Providence pour infliger à lord Edward Coke le châtiment de ses longues iniquités.

Jusqu'à son élévation à la dignité de premier président, cet homme s'était signalé par la plus abjecte servilité. Mais, du moment où il se vit décoré de l'hermine de la suprême magistrature, il prit un ton d'indépendance et d'autorité qui surprit le roi, et provoqua l'hostilité de ses rivaux. Il agissait comme si tous les tribunaux eussent été subordonnés au sien. La Chambre étoilée elle-même commença à trembler pour ses droits. Enfin, dans le conseil, s'étant avisé d'opposer sans cesse des entraves à l'exercice de la prérogative royale, il se perdit dans l'esprit de Jacques. Accusé à son

tour, il fut soumis à des humiliations sans nombre, dépouillé de toutes ses charges, de tous ses biens, et traité avec la rigueur qu'il ne méritait que trop, jusqu'à la fin de sa vie.

La comtesse de Shrewsbury et son vieil ami, sir George Markham, furent délivrés après la mort d'Arabella. Ils sortirent de la Tour convertis à l'Église catholique : le vieux baron de Badenoch reçut leur abjuration, et ils retournèrent habiter Sudbury.

C'est là que les rejoignit lord William Seymour, avec son ami lord Philip.

Pendant la captivité d'Arabella, cent fois le comte de Hertford voulut rentrer en Angleterre, pour essayer de délivrer sa malheureuse épouse ou partager sa captivité. Lord Philip, qui ne le quittait plus, le retint et l'empêcha de courir inutilement à sa perte.

Bien que lady Seymour eût cessé de vivre depuis plusieurs années quand lord William revit sa patrie, la douleur de l'infortuné était encore très-vive, et la blessure ouverte dans son cœur ne se cicatrisait point. Il désira apprendre de la bouche de lord Richard Comyn tous les détails concernant la captivité et les derniers instants de l'illustre victime de Jacques. Il connut ainsi le vœu suprême d'Arabella, qui avait été pour sa conversion à la foi romaine.

Déjà convaincu par les exemples et les solides instructions de lord Philip, le comte de Hertford ne ré-

sista plus; il entra dans le giron de l'Église et professa les croyances qui avaient soutenu Arabella dans ses épreuves et à l'heure de quitter ce monde.

Lord William Seymour devint un des catholiques les plus fervents de l'Angleterre.

TABLE

Tours. — Impr. Mame.

